

Comptoir littéraire



www.comptoirlitteraire.com

présente

“Voyage au bout de la nuit” (1932)

roman de Louis-Ferdinand CÉLINE

(512 pages)

pour lequel on trouve,
dans cette seconde partie de l'étude,
l'examen de :
l'intérêt documentaire (p.2),
l'intérêt psychologique (p.35),
les idées (p.52),
la destinée de l'œuvre (p.79).

Bonne lecture !

L'intérêt documentaire

“Voyage au bout de la nuit” est une somme qui donne l'impression que Céline avait, dans ce premier roman, voulu dire en une fois tout ce qu'il avait à dire. En essayant d'y mettre un ordre, on pourra distinguer : le panorama historique et culturel qui est déployé (p.2) ; le relevé des expériences de Louis-Ferdinand Destouches qui furent prêtées à Bardamu (p.5-19 : la guerre, la vie à l'arrière, la colonie africaine, les États-Unis, l'exercice de la médecine) ; le tableau de la banlieue parisienne (p.22-24) ; le tableau de Paris (p.24-26) ; les mentions d'autres coins de France (p.26-27), et même hors de France (p.27) ; enfin, le tableau de classes sociales (p.28-29).

* * *

Le panorama historique et culturel

Bardamu, qui exprime le plus souvent sa colère en utilisant un «*langage dru*», en faisant une large place au français populaire et même à l'argot, qui manifeste sa désinvolture sinon sa révolte à l'égard de toute autorité, s'emploie pourtant à prouver sa «*supériorité culturelle*», son «*érudition primesautière*» (p.350). Et ce n'est pas à cette seule occasion car, au fil du livre, il se réfère à de remarquables témoignages laissés par le passé, qu'on peut d'ailleurs examiner selon un ordre chronologique. On voit ainsi apparaître dans “Voyage au bout de la nuit” :

-La Bible, Bardamu faisant ce bilan de son séjour à Bikomimbo : «*L'anarchie partout et dans l'arche, moi Noé, gâteux.*» (p.175).

-«*L'Égypte* ancienne qui avait maîtrisé «*l'art suprême de faire rendre à la bête verticale son plus bel effort au boulot*» (p.139) pour la construction des pyramides.

-La Grèce antique : devant la beauté des femmes de New York, Bardamu pense que les États-Unis, c'est «*la Grèce qui recommence*» (p.194), ses habitants, magnifiés par la sculpture, étant considérés comme des modèles de beauté physique. Mais ces femmes le soumettent à un supplice «*tantalien*» (p.205), celui de Tantale, qui, pour avoir offensé les dieux, fut placé au milieu d'un fleuve et sous des arbres fruitiers, le cours du fleuve s'asséchant quand il se penchait pour en boire, et le vent éloignant les branches de l'arbre quand il tendait la main pour en attraper les fruits.

-La Rome antique : elle apparaît à travers ces mentions : le «*vieux nègre*» de Bikobimbo est «*enveloppé dans un pagne jaune qui le drapait fort dignement, à la romaine*» (p.153) - le système du lieutenant Grappa est «*plutôt à la romaine*» (p.156) - le «*centurion*» (p.362) - «*Tout le monde n'est pas César*» (p.287) car il a franchi le Rubicon, un fleuve d'Italie (acte décisif par lequel il transgressait un ordre) tandis que Bardamu n'ose pas franchir la Seine - «*néronien*» (p.154).

-«*Plutarque*» (p.289) : biographe et moraliste grec du Ier siècle qui fut remis à l'honneur à la Renaissance, et qui fut cité et commenté par Montaigne.

-«*Bélisaire*» (p.16) : général byzantin du VIe siècle qui, après avoir sauvé Constantinople, fut «victime de l'ingratitude de l'empereur Justinien et, aveugle, aurait été obligé de mendier dans les rues de la capitale en tendant aux passants «*son casque renversé à la main*».

-«*Les Tyrans tartares*» : Gengis Khan et ses descendants, dont Kublai Khan, qui, eux aussi, avaient maîtrisé «*l'art suprême de faire rendre à la bête verticale son plus bel effort au boulot*» (p.139).

-«*La guerre de Cent Ans*» (p.65) dont les noms des soldats demeurent ignorés.

-«*Les Aztèques*» qui «*éventraient couramment [...] quatre-vingt mille croyants par semaine*» (p.37).

-«*La Réforme*» (p.70), mouvement religieux du XVI^e siècle, qui fonda le protestantisme.

-Le théâtre élisabéthain qui a été illustré en particulier par Shakespeare ; les visiteuses de Lola, «exaltées par l'alcool et sexuellement ravagées» [...] pérorant d'un érotisme curieusement élégant et cynique» firent pressentir à Bardamu «quelque chose d'Élisabéthain» (p.215).

-Michel Montaigne : écrivain français du XVI^e siècle ; une bouquiniste vend «son "Montaigne"», c'est-à-dire une édition de ses «*Essais*», appelée aussi «son Michel» (p.289) ! Bardamu y trouva «une lettre qu'il écrivait à sa femme [...] pour l'occasion d'un fils à eux qui venait de mourir» (p.289).

-«*Le "Mayflower"*» (p.51) : le bateau qui transporta de l'autre côté de l'océan les premiers colons anglais, non pas «à Boston en 1677» mais à Plymouth et en 1620 !

-«*Monmouth le Prétendant*» (p.437) : fils présumé du roi d'Angleterre Charles II que le parti protestant essaya d'opposer comme prétendant au duc d'York, mais qui dut s'exiler en Hollande en 1683 ; il revint à l'avènement de Jacques II, mais fut décapité (1685), triste sort qui impressionna Baryton.

-«*Claude Lorrain*» (p.80) en fait, Claude Gellée, dit le Lorrain, peintre français du XVII^e siècle auteur de paysages où les premiers plans sont sombres (d'où «toujours répugnantes» !) et l'arrière-plan très lumineux.

-«*Louis XIV*», roi de France qui «s'en foutait à tout rompre du bon peuple» (p.68).

-Le moraliste français du XVII^e siècle La Bruyère qui fait dire à Bardamu : «*De nos jours, faire le La Bruyère* [c'est-à-dire, définir un caractère comme il l'a fait dans son œuvre, "Les caractères"] c'est pas commode» (p.397).

-«*Louis XV*», roi de France qui, en ce qui concerne son peuple, «s'en barbouillait le pourtour anal» (p.68), mais a donné son nom à un style d'ameublement, celui, à New York, de l'appartement qui «prétendait au Louis XV» (p.219), tandis que, à l'"Institut psychothérapeutique", étaient ménagées des «chambres fortement capitonnées Louis XV» (p.418)

-«*Watteau et ses «improbables Cythères»*» (p.74) car le peintre français Watteau a peint, en 1717, «L'embarquement pour Cythère», l'île d'Aphrodite qui passa comme le pays idyllique de l'amour et du plaisir.

-«*La Pérouse*» (p.367) : navigateur français du XVIII^e siècle qui a exploré le Pacifique (il est appelé «celui des îles») dans lequel il a péri en 1788 ; remarquons qu'il ne peut donc être enterré au cimetière Saint-Pierre où, cependant, se trouve le cœur de Bougainville, un autre navigateur, Céline ayant donc fait une erreur, tandis que sa mention d'une «jambe en bois» (p.368) demeure mystérieuse.

-Les philosophes : «*Diderot*» et «*Voltaire*» qui sont évoqués par Princhard (p.69), tandis que Rousseau, étant l'auteur de «*Confessions*», permet à Bardamu de dire qu'il s'est «confessé à grands éclats» et qu'il a fait son «petit Jean-Jacques» (p.214).

-«*L'Histoire d'Angleterre par Macaulay*» (p.436) qui est, en fait, «*The history of England from the accession of James I*» que Thomas Babington, baron Macaulay, écrivit de 1849 à 1861, dont un recueil de morceaux choisis servait en France de manuel pour l'étude de l'anglais, et que Céline a donc pu utiliser lui-même.

-«*Carnot*» dit «le grand Carnot», «qui organise si bien les victoires» (p.69) des armées de la Révolution.

-«*Dumouriez*» (p.69) : général des armées de la Révolution, qui remporta en particulier, en 1792, contre la Prusse la victoire de «*Valmy*» (p.69) à laquelle assista l'écrivain allemand «*Göethe*» ; il «en reçut plein la vue. Devant ces cohortes loquetauses et passionnées qui venaient se faire étripailler spontanément par le roi de Prusse pour la défense de l'inédite fiction patriotique [il] eut le sentiment qu'il avait encore bien des choses à apprendre. "De ce jour, clama-t-il, magnifiquement, selon les habitudes de son génie, commence une époque nouvelle !» (p.69-70).

-«*Danton*» (p.69), «*Robespierre*» (p.353) : grands hommes politiques de la Révolution française.

-Les psychiatres ayant soigné «les défaillances morales chez les soldats de l'Empire» (p.92), «*Vaudesquin*» et «*Philibert Margeton*», auraient été inventés par Céline !

-«*Napoléon*» et, plus familièrement, «*Poléon*», avec «*la Polonaise de son cœur*» (la comtesse Marie Walewska), et «*sa Joséphine*», Joséphine de Beauharnais qui ne fut son épouse que jusqu'en 1809, dont il est «*l'aigle*», l'être supérieur, Céline jouant aussi évidemment sur le fait que l'oiseau était l'emblème impérial (p.353). Napoléon est fustigé : «*Le tyran est dégoûté de la pièce qu'il joue bien avant les spectateurs. Il s'en va baisser quand il n'en peut plus le tyran de sécréter des délires pour le public. Alors le compte est bon. Le Destin le laisse tomber en moins de deux ! Ce n'est pas de les massacer à tour de bras, que les enthousiastes lui font un reproche ! Que non ! Ça c'est rien ! Et comment qu'on lui pardonnerait ! Mais être devenu ennuyeux tout d'un coup c'est ça qu'on lui pardonne pas. Le sérieux ne se tolère qu'au chiqué.*» (p.353). Il n'aurait pas résisté «à plus de deux ans d'une inflation de Légion d'Honneur» (p.353), Céline semblant penser que c'est la large distribution de cette décoration à des gens qui ne la méritaient pas qui aurait provoqué sa chute : il aurait été «*obligé de fournir des envies d'aventures à la moitié de l'Europe assise*» (p.353).

-La retraite de Russie marquée par le puissant tableau des «*quatre cent mille hallucinés embérésinés jusqu'au plumet*» (p.353), les soldats de Napoléon (certains portant des plumets à leurs casques) qui ont dû effectuer un passage extrêmement difficile de la rivière Bérésina (27-29 novembre 1812) ; il faut signaler que Bardamu a passé son enfance à «*l'Impasse des Beresinas*» (p.72), devenue d'ailleurs «*le passage des Bérésinas*» p.75 et p. 359), où vécut Louis-Ferdinand Destouches.

-«*La campagne de 1816, celle qui amena [...] les cosaques [...] aux trousses du grand Napoléon [...] Place Clichy [où se trouve] la statue du maréchal Moncey*» (p.350) : en fait, c'est en 1814 que le tsar Alexandre Ier, se croyant désigné par Dieu pour mener une croisade antinapoléonienne, traversa l'Allemagne avec son armée qui comportait des cosaques, cavaliers nomades du Sud-Est de la Russie, fameux pour leur sauvagerie. La barrière de Clichy fut défendue par le maréchal Moncey (dont le monument se trouve au centre de la place) contre ces étrangers que commandait un émigré, le général comte de Langeron, et qui occupèrent Paris (on trouve un autre rappel de cet épisode p. 368 où Céline donne la date de «1820» !). Bardamu parla aussi de Moncey avec Parapine (p.352).

-«*Le beau mètre des Arts et Métiers*» (p.96) : depuis 1848, le Conservatoire national des arts et métiers détient une copie du prototype en platine iridié qui sert d'étalon légal pour la France.

-La «*valse de Faust*» (p.477) est le morceau le plus célèbre de l'opéra de Charles Gounod, «*Faust*», créé en 1859.

-Le souvenir de vers de Baudelaire pourrait se trouver dans : «*La nuit est sortie de dessous les arches*» (p.288 : dans «*Recueillement*» on lit : «*Surgir du fond des eaux le Regret souriant / Le Soleil moribond s'endormir sous une arche*» ; dans «*gros divan plein de parfums*» (p.404 : les deux premiers vers de «*La mort des amants*» sont : «*Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères, / Des divans profonds comme des tombeaux*»).

- «*Crimes et châtiments*» (p.90) pourrait être une allusion au roman de Dostoïevski qui date de 1866.
- «*Bismarck*» (p.70) est un homme d'État nommé ministre-président de Prusse en 1862, hissé à la tête du gouvernement de l'Allemagne de 1871 à 1890.
- Les «*communards*» (p.367) furent les partisans de la “Commune de Paris”, gouvernement révolutionnaire prolétarien qui se maintint du 18 mars au 28 mai 1871, les troupes gouvernementales y mettant fin par un véritable carnage ; signalons, cependant, qu'aucun des «*communards*» n'a pu être enterré au cimetière Saint-Pierre puisqu'il était fermé depuis 1823.
- «*Sans jamais regretter rien de l'Europe*» (p.112) est peut-être un souvenir du “*Bateau ivre*” (1871), poème de Rimbaud où se trouve le vers : «Je regrette l'Europe aux anciens parapets».
- «*L'Exposition*» (p.176, 423) pourrait être celle de 1889, pour laquelle fut construite la Tour Eiffel.
- De «*l'incendie célèbre de la Société des Téléphones*» (p.176), on n'a pas trouvé mention dans les quotidiens de ces années-là.
- Sont cités plusieurs journaux du début du XXe siècle : «“*Le Temps*”» (p.8) : journal qui n'avait nullement les positions racistes, nationalistes ou revanchardes qu'Arthur Ganat lui prête ici - «“*Le Petit Journal*”» (p.55) : quotidien parisien républicain et conservateur, qui se caractérisait par son militarisme, son nationalisme et son antisémitisme, et qui, au début du XXe siècle et jusqu'à la Première Guerre mondiale, tirait à un million d'exemplaires - le «*Boletín de Asturias*» (p.179) : journal des Asturies, une province du nord de l'Espagne.
- Étaient, au début du XXe siècle, des figures politiques prépondérantes : «*le Président Poincaré*» (p.7) : président de la République élu en 1913 - «*Déroulède*» (p.12) : écrivain et homme politique français représentant du patriotisme à caractère nationaliste et revanchard - «*Barrès*» (p.70) : écrivain français nationaliste du début du siècle.
- Était en vogue un style d'ameublement, le style 1900 ou style “Belle époque” ou “modern style” ; d'où «*de beaux meubles [...] des “1900” véritables avec des vitraux genre opale*» (p.464) :
- «*Ballet russe*» (p.422) est une allusion moqueuse aux “*Ballets russes*” de Diaghilev qui se produisirent à Paris dès 1909, les décors étant l'œuvre de peintres tels que Picasso, Matisse, Braque, etc., qui n'auraient fait, selon Céline, que des bariolages enfantins.
- Le «*grand Dupré*» (p.92) est le psychiatre Ernest Dupré qui étudia les troubles de la sensibilité interne et la mythomanie ou délire d'imagination, et qui, en 1919, reprit l'essentiel de ses conceptions dans sa leçon inaugurale à la chaire de professeur de Sainte-Anne intitulée “*Les déséquilibres constitutionnels du système nerveux*”.
- «*La cavalière Elsa*» (p.70) figure dans le roman de Pierre Mac Orlan, “*La cavalière Elsa*” (1921) : c'est une sorte de Jeanne d'Arc du communisme choisie par les dirigeants soviétiques pour galvaniser leurs troupes au moment où elles se lançaient à la conquête de l'Europe occidentale.
- De 1913 à 1927 avait été publié “*À la recherche du temps perdu*” de Proust, qui est exécuté en quelques lignes percutantes : «*Proust, mi-revenant lui-même, s'est perdu avec une extraordinaire ténacité dans l'infinie, la diluante futilité des rites et démarches qui s'entortillent autour des gens du monde, gens du vide, fantômes de désirs, partouzards indécis attendant leur Watteau toujours, chercheurs sans entrain d'improbables Cythères.*» (p.74).

-«L'arrivée de Laval aux affaires» (p.422) qu'on peut situer en 1925 quand cet homme politique français entre au gouvernement Painlevé comme ministre des Travaux publics, ou en janvier 1931 quand il devint pour la première fois président du conseil des ministres.

*
* *

Des expériences de Louis-Ferdinand Destouches prêtées à Bardamu

Céline fit dire à son personnage : «*Moi du moins, c'est mon expérience*» (p.313). Mais ne le disait-il pas en pensant à lui-même car, dans ce roman en fait autobiographique, ce que vit le personnage a été vécu par Louis-Ferdinand Destouches, avant qu'il l'ait raconté sous le pseudonyme de Céline.

* * *

L'engagement soudain de Bardamu dans l'armée (p.10) correspond à celui de Louis-Ferdinand Destouches qui, devançant l'appel, rejoignit, le 28 septembre 1912, le 12e régiment de cuirassiers (mais Bardamu se présente : «*Je suis un dragon*» [p.38]) de Rambouillet, où il allait subir deux ans d'un dur apprentissage (esquissé par Céline dans «*Casse-pipe*»). Toutefois, biographie différente de celle de Louis-Ferdinand Destouches, Bardamu avait «*besogné quelques temps obscurs chez ce Roger Puta, le bijoutier de la Madeleine, en qualité d'employé supplémentaire, un peu avant la déclaration de la guerre*» (p.102), «*vers 1913*» (p.105), tout en faisant des études de médecine : «*Dès la fermeture de la Faculté, où je poursuivais se rigoureuses et interminables études (à cause des examens que je ratais), je rejoignais au galop l'arrière-boutique de M.Putat.*» (p.102).

Or voilà que, «pour lui faire passer ses passions» (p.139), se produisit l'éclatement, le 1er août 1914, de la guerre, «la guerre prête toujours elle aussi, dans l'ennui criminel des hommes à monter de la cave où s'enferment les pauvres» (p.382), qui soudain fait s'opposer des millions d'hommes. Son tableau fut le premier objectif de «*Voyage au bout de la nuit*» qui s'inscrivit d'ailleurs dans un ensemble de témoignages littéraires parmi lesquels on peut citer ces fortes critiques de l'institution militaire et de la guerre que sont «*Le feu*» du Français Barbusse et «*À l'Ouest rien de nouveau*» de l'Allemand Erich-Maria Remarque, ce témoignage plein de sensibilité envers les combattants que sont «*Les croix de bois*» de Dorgelès.

La guerre fut déclenchée, entre autres raisons, pour reconquérir l'Alsace et la Lorraine dont les Allemands s'étaient emparés en 1870 ; d'où les mentions de «*ma Lorraine*» (p.55) et de «*l'innocente petite Alsace*» (p.84) qu'il fallait arracher «*au joug germanique*» (p.84).

Bardamu, qui se dit : «*Qui aurait pu prévoir avant d'entrer dans la guerre, ce que contenait la sale âme héroïque et fainéante des hommes?*» (p.14), constata : «*À présent, j'étais pris dans cette fuite en masse, vers le meurtre en commun, vers le feu... Ça venait des profondeurs et c'était arrivé*» (p.14). Il se trouva, «*à vingt ans d'âge*» (p.12), comme Louis-Ferdinand Destouches, engagé par surprise, dans les «*Flandres*» (p.19), région du Nord de la France et de Belgique où les Allemands attaquèrent en août 1914, dans la bataille de la Lys, rivière de France et de Belgique dont les rives ont été le théâtre de nombreux combats depuis le Moyen Âge, les rois de France ayant même choisi, comme emblème, la fleur qui y pousse (la fleur de Lys, à ne pas confondre avec le lis). Céline inventa «*Noirceur-sur-la Lys*» (p.36), village imaginaire dont le nom a une valeur d'opposition. Bardamu dut y effectuer «*une mission délicate*» de reconnaissance [p.36-45]). Mais il est fait mention aussi de «*Condé-sur-Yser*» [p.45] alors qu'existe Condé-sur-l'Escaut, et, ce qui est étonnant, des «*Ardennes*» (p.28), région montagneuse et forestière à la frontière entre la France et la Belgique plus à l'est, traversée par «*la Meuse*» (p.29).

Céline donna un tableau anti-héroïque de la guerre en la montrant comme une grande confusion, du fait de laquelle les soldats sont soumis au hasard d'événements aléatoires au cours incontrôlable, à de vagues vagabondages à travers les champs de bataille ne répondant à aucune stratégie ni but précis, à des errances absurdes où ils sont livrés à eux-mêmes, profitant pourtant parfois de coups de chance.

Bardamu constata l'incohérence des ordres : «*Il nous firent monter à cheval et puis au bout de deux mois qu'on était là-dessus, remis à pied.*» (p.11). Il fut scandalisé par le colonel qu'il accompagnait ; en effet, il restait obstinément debout au milieu d'une route, sur une route, cible parfaite, avec son casque doré à plumet et sa cuirasse, pour les Allemands (dont des «*Brandebourgeois*» [p.32] : soldats du Brandebourg, province de Prusse, les plus terribles des soldats allemands) qui tirèrent sur lui au fusil, puis à la mitrailleuse, puis au canon. (p.11) ; pour lui, il était un monstre parce qu'il était brave. Il fut tout de suite abasourdi par le bruit de la canonnade (p.17), effrayé par la menace, à tout instant, d'une mort immédiate, brutale, sanglante, au point d'annihiler toute réaction humaine. Il fut frappé par la vision d'un premier mort, le cavalier décapité (p.17) dont le sang glougloute dans le cou coupé. Il prit conscience de l'absurdité de la situation des soldats : «*On faisait la queue pour aller crever.*» [p.30]). Le cavalier compatit à la souffrance de son cheval, se disant cependant : «*Les chevaux ont bien de la chance, eux, car s'ils subissent aussi la guerre, comme nous, on ne leur demande pas d'y souscrire, d'avoir l'air d'y croire. Malheureux mais libres chevaux ! L'enthousiasme hélas ! c'est rien que pour nous, ce putain !*» (p.37). Aussi se plaignit-il surtout de sa propre souffrance : «*On était bien fatigués nous-mêmes, avec tout ce qu'on supportait en aciers sur la tête et sur les épaules*» (p.25), se montrant «*croulant sous les armures, accessoires figurant dans cette incroyable affaire internationale*» (p.27), condamné aux errances dans la nuit à la lueur des villages qui brûlent. Dans cette guerre étrange et incompréhensible, il devait aller au-devant d'un ennemi invisible, rencontré «*que par hasard*» (p.31). En fait, à cette guerre, il assista plus qu'il n'y participa. Il vit de près l'ineptie meurtrière de ses supérieurs. «*Puceau de l'horreur*» (p.14), Bardamu fut «*dépucelé*» par les horreurs de cette «*croisade apocalyptique*» (p.14), par l'armée et ses généraux sanguinaires qu'il découvre collaborant avec la mort en envoyant «*les animaux humains pour les grands abattoirs qui venaient d'ouvrir*» (p.35), les soldats, dont le «*métier [est] d'être tué*» (p.34), leur obéissant du fait de leur aliénation patriotique ou de leur manque d'imagination : si «*les guerres peuvent durer*», c'est que «*ceux qui la font, en train de la faire, ne l'imaginent pas. [...] Je parvins mal à m'imaginer, quoi que je fis, mon propre meurtre.*» (p.36). Ce fut la fin de son innocence, et le point de départ de sa descente aux enfers sans retour.

Il dénonce «*la monstrueuse entreprise*» (p.33), «*cette foutue énorme rage qui poussait la moitié des humains, aimants ou non, à envoyer l'autre moitié vers l'abattoir.*» (p.50). Si «*le général Céladon des Entrayes*» (p.37), «*le lieutenant de Sainte-Engence*» (p.31) «*le capitaine Frémizon*» (p.119), «*le capitaine Ortolan*» (p.31), «*le commandant Pinçon*» (p.23), «*le brigadier Pistil*» (p.20) sont des évidemment personnages imaginaires, s'illustra vraiment dans cette guerre le général Pétain devenu en 1918 le «*Maréchal Pétain*» (p.76), comme sont authentiques les mentions de «*Charleroi*» (p.141 : ville de Belgique où, en 1914, la Ve armée française ne put arrêter les Allemands), de «*Verdun*» (p.141 : ville de l'Est de la France où, pendant des mois, en 1916-1917, les Français résistèrent aux Allemands).

Il est horrifié par la distribution de la viande dans un pré, et elle le fait vomir. Robinson méprise le capitaine, se montre plus soucieux du pain qu'on doit lui apporter que des morts autour de lui. Lui et Bardamu sont ensuite.

L'héroïque frénésie de la guerre est la première des violences auxquelles Bardamu a à faire face, et elle lui apporte la révélation de la nature profonde de toutes celles qu'il a subies avant elle et de toutes celles qu'il subira après elle. Il en tire un sens de la détresse humaine.

La rencontre de Robinson (p.46) permet à Bardamu de constater qu'il n'est pas le seul à détester la guerre et de découvrir un moyen d'y échapper : la reddition pure et simple (p.48). Mais leurs efforts pour se faire prendre prisonniers sont vains. C'est que, derrière la guerre à mener contre les Allemands, il y l'autre guerre que les gendarmes mènent contre les soldats qui cherchent à échapper à la première.

Mais, comme les militaires des commissions de réforme, les médecins et infirmières, les civils qui jouent la comédie de la ferveur patriotique («*Le Théâtre était partout*» p.90), n'ont qu'une hâte : renvoyer le militaire blessé au «*casse-pipe*» (titre d'un autre livre de Céline). Alors que Bardamu est à New York, il se dit : «*La guerre avait brûlé les uns, réchauffé les autres, comme le feu torture ou conforte, selon qu'on est placé dedans ou devant.*» (p.216). À la fin, il se souvient «*de la route de Noirceur pendant la guerre*» (p.503).

Sont évoqués «*Charleroi*» (p.141), bataille qui opposa les troupes françaises du général Lanrezac à la IIe armée allemande du général von Bülow, du 21 au 23 août 1914, et «*Verdun*» (p.141), bataille qui s'est déroulée du 21 février au 18 décembre 1916 dans la région de Verdun en Lorraine.

Bardamu échappa «vivant d'un abattoir international en folie» (p.112), à cette tuerie grâce à une «blessure» (p.49) dont la nature n'est pas indiquée alors qu'on sait que Louis-Ferdinand Destouches l'a eue, le 27 octobre 1914, à Poelkapelle, près d'Ypres, où il fut grièvement atteint au bras droit dans lequel s'étaient incrustés des éclats d'obus (sa main droite allait rester à moitié paralysée), tout en subissant également un choc à la tête. Cela lui valut «la médaille militaire» (p.49). Il n'avait passé au front que quatre mois, ceux de la guerre de mouvement, avant «les tranchées» dont parle le bijoutier Puta (p.105).

* * *

Céline donne ensuite un tableau de *la vie à l'arrière* (p.48 et suivantes).

Bardamu, menacé d'être renvoyé à la guerre par les médecins qui le soignent et par les militaires des commissions de réforme, manifeste son refus de retourner «au cimetière ardent des batailles» (p.50), de se retrouver «crevé dans une boue quelconque» (p.88) ; sa volonté «d'éviter le grand écartelage» (p.64), déclare : «Je refuse la guerre et tout ce qu'il y a dedans. [...] Je ne veux plus mourir» (p.65). Il parle au nom des soldats qui «sont morts pour rien. [...] Il n'y a que la vie qui compte. [...] Je ne crois pas à l'avenir.» (p.66). Et, constatant que, en particulier pour faire croire à l'exceptionnelle inhumanité de l'ennemi, «on mentait avec rage au-delà de l'imaginaire, bien au-delà du ridicule et de l'absurde, dans les journaux, sur les affiches, à pied, à cheval, en voiture. Tout le monde s'y était mis. C'est à qui mentirait plus énormément que l'autre. Bientôt, il n'y eut plus de vérité dans la ville. [...] Tout ce qu'on touchait était truqué.» (p.54), Céline, en révisionniste d'avant la lettre, a su évoquer ces mensonges avec la verve du désespoir. Il dénonce la rhétorique patriotique qui est dans toutes les bouches ; il rejette «les poncifs belliqueux et insanes» (p.64) ; il entend faire voir «l'impuissance du monde dans la guerre» (p.64). Et il devient «fanfaron de son honteux état» (p.66).

De plus, il se rend compte de l'évolution des mœurs : «Déjà notre paix hargneuse faisait dans la guerre même ses semences. / On pouvait deviner ce qu'elle serait, cette hysterique, rien qu'à voir s'agiter déjà dans la taverne [la caverne?] de l'Olympia. En bas, dans la longue cave-dancing louchante aux cent glaces, elle trépignait dans la poussière et le grand désespoir en musique négro-judéo-saxonne. Britanniques et Noirs mêlés. Levantins et Russes, on en trouvait partout, fumants, braillants, mélancoliques et militaires, tout du long des sofas cramoisis» (p.72). Voilà, après le tableau donné des Noirs de la colonie, la seule touche de racisme que contienne «Voyage au bout de la nuit». Bardamu est alors soigné dans divers hôpitaux de la région parisienne, y trouvant le même antagonisme entre civils profitant de la guerre de mille manières et combattants réduits à l'état de chair à canon. On diffuse une «ardente littérature agressive» (p.90). Même les médecins, démentant leur vocation, se font auxiliaires de la mort, en particulier le professeur Bestombes : alors que, «avant la guerre, l'homme restait pour le psychiatre un inconnu clos et les ressources de son esprit une énigme», la guerre ayant été «un formidable révélateur de l'Esprit humain», des «richesses émotoives et spirituelles de l'homme» (p.93), on le voit s'employer à «la guérison des incapables héros» (p.85), à leur «redonner le goût de l'Épopée» (p.99) pour en faire «une satanée bande de gaillards, tous résolus à la victoire [...] armés d'abattage et de formidables propos» (p.91) ; pour lui, «il est bien entendu qu'un soldat est aussi brave qu'insouciant, et grossier plus souvent qu'à son tour, et que plus il est grossier et que plus il est brave» (p.91).

Les hommes en observation au lycée d'Issy-les-Moulineaux étaient «devenus fous dans un autre genre : la peur» (p.64).

Avaient lieu des bombardements aériens par les «zeppelins» (p.79, 82 : grands ballons dirigeables que les Allemands construisirent de 1900 à 1937), bombardements lors desquels se manifestait «l'angoissante futilité de ces êtres tantôt poules effrayées, tantôt moutons fats et consentants» (p.82). Étaient répandus des «gaz» toxiques dont est victime Jean Voireuse (p.110).

Hostile à toute forme d'héroïsme, celui-là même qui va de pair avec la violence et la guerre, il expose ce qui est pour lui la seule façon raisonnable de résister à une telle folie : la lâcheté. Pour lui, la guerre met en évidence la pourriture du monde, qui est un thème récurrent du roman.

Du fait de la guerre, se présentèrent des États-Uniens venus «aider à sauver la France» (p.49), dont Lola (p.49 et suivantes), venue se dévouer auprès des soldats pour lesquels elle façonne puis goûte les beignets qu'on dispense dans les hôpitaux, et des «Argentins, leurs bateaux remplis de viandes» (p.216).

* * *

Bardamu, réformé, crut bien faire en s'envolant loin du théâtre des opérations, en Afrique, le tableau de la colonie d'Afrique noire étant nourri du séjour que Louis-Ferdinand Destouches fit au Cameroun de la mi-juin 1916 à avril 1917 où, engagé par la "Compagnie forestière Sangha-Oubangui", il fut surveillant de plantation à Bikobimbo, puis à Dipikar.

Pour y aller, Bardamu voyagea sur un bateau où il retrouva des militaires appartenant à «la coloniale» (p.117, 119), voués à «la garde sacrée de notre immortel empire colonial» (p.120) qui lui firent trouver «un morceau de la guerre qu'on aurait remis brusquement devant [sa] route, entêté, coincé, assassin.» (p.119).

Il découvrit donc une colonie appelée «la Bambola-Bragamance». Elle est soumise à la chaleur et à la torpeur, envahie par la végétation luxuriante, les animaux («fourmis rouges» p.178), en proie aussi à des pluies «énormes» qui avaient pour conséquence qu'«on allait disparaître dans la boue après chaque averse plus visqueuse, plus épaisse [...] Ce qui avait l'air hier encore d'une roche, n'était plus aujourd'hui que flasque mélasse» (p.175). Y règne «l'odeur âcre d'Afrique» qui est un «lourd mélange de terre morte, d'entrejambes et de safran pilé» (p.181). Elle retentit du «tam-tam» (p.131, 132, 165) : tambour en usage en Afrique noire. Il se rendit compte du burlesque de la vie coloniale, ce monde vivant sous le signe de l'absurdité encore plus que de l'injustice ; d'où le comique du tableau : les Blancs ne vont au bordel que pour pincer les fesses de la patronne ; les routes construites chaque année à la saison sèche sont effacées à la saison des pluies ; les miliciens de Topo s'agitent dans le vide. Sont dénoncées les iniquités tranquilles du système colonial français en Afrique, l'empire colonial et ses concessionnaires rapaces la Compagnie Pordurière les fraudes, la tyrannie des exploitants car les employés de «la Compagnie Pordurière» perdent leur santé pour le plus grand profit des actionnaires parisiens. Il proclame la brutalité et l'hypocrisie de ce système. Bardamu indiquant : «Les nègres de la forêt devaient tous être dans le commerce et la combine» (p.183), il était ainsi rappelé que la traite des esclaves était d'abord pratiquée par les Africains eux-mêmes.

La colonisation de territoires d'Afrique fut le résultat de leur conquête par des militaires que Céline mentionne : «les Mangin ! les Faidherbe, les Gallieni !» (p.120) :

-Mangin (p.120) fut un général qui servit plusieurs années en Afrique noire (1894-1911) ;
-Faidherbe (p.120, 127) fut un général qui conquit et pacifia le Sénégal dont il devint gouverneur (1854-1865) ;
-Gallieni (p.120) fut un général qui se distingua au Niger, au Soudan et à Madagascar (1880-1900).
Ailleurs, il cite Bugeaud (p.127) qui conquit l'Algérie dont il devint gouverneur général (1840-1849), Marchand (p.127), général qui, parti du Congo, atteignit le Nil à Fachoda (p.143) en 1898. À ces Français, il joignit Stanley (p.127), journaliste et explorateur britannique qui partit, en 1869, à la recherche de Livingstone, perdu au centre de l'Afrique, et qui, le trouvant, seul Blanc au milieu de Noirs, se serait adressé à lui ainsi : «Mr. Livingstone, I presume?».

Céline se livra à une vigoureuse satire des compagnies coloniales, des directeurs malades et dérangés, des employés voleurs et anémiques ; il dénonça la nullité intellectuelle et morale des colons, leur corruption, «l'angoissante nature des Blancs» (p.113), leur propension à ressentir de l'angoisse..

Bardamu se rendit vite compte que, sous d'autres formes, dans cet «avant-poste du progrès» (pour reprendre le titre ironique de la nouvelle de Conrad dont une autre nouvelle, "Au cœur des ténèbres", dénonça le colonialisme exercé en Afrique (mais on n'a pas trouvé de références à cette œuvre ni dans la correspondance africaine de Louis Destouches, ni dans celle contemporaine de la rédaction de "Voyage au bout de la nuit"), la guerre se poursuivait là aussi, que les privilégiés y exploitaient les autres. Si, en se rendant en Afrique, il était apparemment passé du bon côté, celui des exploiteurs, il y apprit une fois pour toutes à ne pas se fier aux apparences. En effet, «les colonies françaises

appartaient en propre, on le sait, à la noblesse des "Annuaires"» (p.114) : les personnels titulaires de l'Armée, de la Marine et de diverses administrations recensés dans des publications annuelles. De ce point de vue, la colonie africaine offre le spectacle instructif d'un monde divisé en castes où les Blancs, tous également minés par un climat pour lequel leur organisme n'est pas fait (ils souffrent d'anémie [pâleur, fatigue, essoufflement, accélération du pouls, syncopes, vertiges, troubles digestifs] ; ils doivent «s'envoyer Vichy chaque année» (p.126), c'est-à-dire à faire une cure dans cette station thermale), tous animés par «l'espoir de devenir puissants et riches» (p.139) en étant, en fait, exploités par les propriétaires parisiens de la «Compagnie Pordurière» ou par d'autres supérieurs (qui connaissent «l'art suprême de faire rendre à la bête verticale son plus bel effort au boulot» [p.139]), se briment les uns les autres en fonction de la hiérarchie. Si sa qualité de Blanc donne à Bardamu une supériorité sur les Noirs, il a pleinement conscience que la ligne de partage ne passe pas entre eux et lui mais entre ceux qui profitent vraiment du système (qui connaissent «tous les trucs du commerce conquérant» [p.138]) et les autres.

À travers les personnages de Grappa et d'Alcide, Céline distingua «deux systèmes de civilisation, celle du lieutenant Grappa, plutôt à la romaine, qui fouettait le soumis pour en extraire simplement le tribut [...] et puis le système d'Alcide [...] dans lequel se distinguaient déjà les signes du second stade civilisateur, la naissance dans chaque tirailleur d'un client, combinaison commercialo-militaire en somme, beaucoup plus moderne, plus hypocrite, la nôtre» (p.156), une colonisation de type militaire et une autre fondée sur le commerce et le fisc.

-«Dans le froid d'Europe, sous les grisailles pudiques du Nord, on ne fait, hors les carnages, que soupçonner la grouillante cruauté de nos frères, mais leur pourriture envahit la surface dès que les émoustille la fièvre ignoble des Tropiques. C'est alors qu'on se déboutonne éperdument et que la saloperie triompher et nous recouvre entiers. C'est l'aveu biologique. Dès que le travail et le froid ne nous atteignent plus, relâchent un moment leur étau, on peut apercevoir des Blancs, ce qu'on découvre du gai rivage, une fois que la mer s'en retire : la vérité, mares lourdement puantes, les crabes, la charogne et l'étron» (p.113). - «Le Nord au moins ça vous conserve les viandes ; ils sont pâles une fois pour toutes les gens du Nord. Entre un Suédois mort et un jeune homme qui a mal dormi, peu de différence. Mais le colonial il est déjà tout rempli d'asticots un jour après son débarquement.» (p.116).

Ce qui sert de caution au colonialisme, c'est le racisme. Il justifie la dureté exercée sur les indigènes, l'exploitation dont ils sont victimes. Les colons maltraitent les Noirs qu'ils prétendent civiliser. Bardamu découvre les exactions pitoyables du colonialisme civilisateur, et le racisme ; il entend dire : «Les nègres il faut les tailler en blagues à tabac» (p.134) - «Voilà ce que c'est les nègres, moi j'veux le dis ! Enfin, des dégueulasses... des dégénérés quoi !» (p.165) ; il dit lui-même : «La négrerie pue sa misère, ses vanités interminables, ses résignations immondes ; en somme tout comme les pauvres de chez nous» [p.142]), et il présente les Noirs (mot qu'il employa aussi, p.72, 136, 137, 174), comme étant fainéants et voleurs, «surexcités et croasseurs», «pustuleux et chantants», n'ayant qu'une passivité d'ahuris» (p.140), se livrant à l'anthropophagie (le directeur de la "Compagnie Pordurière" raconte à Bardamu : «Voici trente ans [...] je les ai vus tel que je vous parle, s'en retourner après victoire dans leur village, chargés de plus de cent paniers de viande humaine bien saignante pour s'en foutre plein la lampe [...] celle de leurs ennemis ! Vous parlez d'un réveillon !» [p.140]). Bardamu constate à Bikobimbo : «La chasse ne donnait guère autour du village et on n'y bouffait pas moins d'une grand-mère par semaine, faute de gazelles» (p.150). Sont mentionnées des «peuplades parfaitement naïves et candidement cannibales» (p.157). Bardamu pense ne pas pouvoir trouver du secours auprès des «anthropophages du village» (p.170), se dit que ceux qui le portent sur une civière auraient pu le «bouffer puisque c'était dans leurs usages» (p.177).

Mais Céline indiqua aussi : «Les indigènes eux, ne fonctionnent guère en somme qu'à coups de trique, ils gardent cette dignité, tandis que les Blancs, perfectionnés par l'instruction publique, ils marchent tout seuls.» (p.139).

Pour Bardamu, la colonie. c'est l'«enfer» (p.168). Mais il se contenta de conclure placidement : «On n'était pas bien en somme aux colonies» (p.132).

Cet épisode du roman est un des plus accablants documents sur la décadence occidentale au XXe siècle. Il gagne aujourd'hui en justesse et en sévérité ce qu'il perd en cocasserie

* * *

Comme Louis-Ferdinand Destouches, devenu médecin, avait été embauché par la fondation Rockefeller qui subventionnait un poste à Genève, à l'"Institut d'hygiène de la Société des Nations", et que, dans le cadre de ses fonctions, il effectua plusieurs voyages en Afrique, aux États-Unis, à Cuba, au Canada et en Angleterre, il prêta à Bardamu son expérience des États-Unis, pré tendu el dorado qui se protégeait, où il n'était pas facile de pénétrer car il n'acceptait guère l'immigration : «*Les gens d'Amérique n'aiment pas du tout les galériens qui viennent d'Europe. C'est tous des anarchistes qu'ils disent*» (p.185) - «*Des émigrants on s'en fout. Il y en a toujours de trop.*» (p.190). Bardamu dut donc passer par «*Ellis Island*» (p.189), île en face de New York où les immigrants étaient, au cours de leur quarantaine, examinés, désinfectés et finalement munis d'un laissez-passer ; il s'y improvisa compteur de puces.

La découverte des États-Unis se fait en deux étapes : New York et Detroit, villes qui l'ont vivement impressionné, dont sont montrées les nouveautés et les étrangetés. Et, alors que le pays est habituellement magnifié, représente le progrès, la réussite et la grandeur, Bardamu, qui, en tant qu'étranger, se sent encore plus seul dans une grande foule.

New York, «ville debout», «bâtie en raideur» (p.184), qui présente «cette muraille», «cette façade géante» (p.191), ces «parois d'ombre lisse» (p.193), fit éprouver à Bardamu «une espèce de vertige à l'envers» «éccœurant» (p.191). Il détesta cette métropole par excellence du monde moderne. Il mentionne «Broadway» (p.192), «le quartier pour l'or : Manhattan» (p.192), un hôtel, «le "Laugh Calvin"» (p.197), «Times Square» «où la publicité gicle» (p.206), le restaurant qui est «l'un de ces réfectoires publics rationalisés» (p.206), la «77^e Rue» (p.210).

Il découvrit l'«american way of life», une vie standardisée ; se rendit compte que, comme, aux États-Unis, «Time is money», les gens auxquels il demanda un renseignement, «feignirent de ne pas entendre. Ils n'avaient pas de temps à perdre» (p.193). Il savait déjà que «les Américains ! C'est tout millionnaire ou tout charogne !» (p.187), qu'aux États-Unis, les pauvres ne vivent pas mieux qu'ailleurs, qu'ils ne pouvaient le nourrir du fait de «leur trop de misère» (p.204).

Il admira les femmes (du moins les beautés de Manhattan car, ailleurs, il rencontra des «femmes [...] fardées, mûres, charnues, du muscle et des bijoux, fortement familiaires», qui tiennent à «raconter tout ce qu'elles savaient sur l'Europe. Vieux jardins l'Europe tout rempli de fous désuets, érotiques et rapaces. Elles récitaient par cœur le Chabanais et les Invalides» (p.213). Robinson lui demande : «Les femmes en Amérique, tu trouves pas qu'elles étaient plus belles que celles d'ici?» (p.332-333)

Il exprima son mépris pour les hommes qui ont «des têtes comme en bois rose, des regards secs et monotones, des mâchoires qu'on n'arrivait pas à trouver ordinaires, si larges, si grossières.» (p.194) «Les sexes semblaient aller chacun de leur côté» (p.194).

Il indiqua : «Pour se nourrir à l'économie en Amérique, on peut aller s'acheter un petit pain chaud avec une saucisse dedans » (p.203) : le hot dog ! Il subit «les relents d'une continue friture» (p.204).

Il critiqua «l'impassible agitation de ces hurluberlus» (p.205) que sont, à ses yeux, les États-Uniens. Il définit le pays comme «une foire ratée» (p. 214). Il constate qu'arrive «l'heure où les Américains sont désesparés parce que la vie ne vibre plus autour d'eux qu'au ralenti» (p.217). Il constate : «On a plutôt l'habitude nous autres [les Français] d'en dire pour plus qu'il y en a. Chez les Américains c'est le contraire. On n'ose pas comprendre, l'admettre. C'est un peu humiliant, mais tout de même, c'est bien du chagrin, c'est pas de l'orgueil, c'est pas de la jalousie non plus, ni des scènes, c'est rien que de la vraie peine du cœur et qu'il faut bien se dire que tout ça nous manque en dedans et que pour le plaisir d'avoir du chagrin on est sec. On a honte de n'être pas riche en cœur et en tout et aussi d'avoir jugé quand même l'humanité plus basse qu'elle n'est vraiment au fond.» (p.234-235).

On remarque que les Noirs sont réduits à des tâches subalternes : «le nègre» qui est au service de Lola (p.216) et qui exhiba une «bombe» en vociférant joyeusement : «Liberta ! Liberta !» (p.217)

Lui, qui s'était déjà dit à New York : «Les Américains [...] en fait de technique, c'est des connasseurs.» (p.185), à Detroit, vit le développement du monde industriel par le taylorisme. À l'usine Ford, il découvrit qu'on avait inventé pour les pauvres cette forme nouvelle d'esclavage qui est le travail à la chaîne. Il ne put s'y soustraire que grâce à la tendresse intelligente d'une prostituée, Molly,

qui lui offre, pour le reste de sa vie, la perspective d'un bonheur tranquille qu'il ne parvient cependant pas à accepter.

-Il confie à Lola : «Son pays il m'épouvantait tout bonnement plus que tout l'ensemble de menaces directes, occultes et imprévisibles que j'y trouvais, surtout par l'énorme indifférence à mon égard qui le résumait à mon sens.» (p.213). Elle le «jugeait capable de toutes les lâchetés» (p.217). Comme «elle pressentait bien que j'étais venu la voir pour lui demander de l'argent, ce fait à lui seul créait entre nous une animosité bien naturelle» (p.217).

La rencontre que fit Bardamu de «la petite Lola d'Amérique» (p.49), qui faisait partie du «Corps expéditionnaire américain» (p.50) et distribuait des «beignes aux pommes» (p.50) qui doivent être des «apple donuts», l'avait rendu «tout curieux des États-Unis» (p.49). Goûtant l'amour qu'il faisait avec elle, il se disait «qu'un pays apte à produire des corps aussi audacieux dans leur grâce et d'une envolée spirituelle aussi tentante devait offrir bien d'autres révélations capitales au sens biologique il s'entend.» (p.53) ; il décida «d'entreprendre tôt ou tard le voyage aux États-Unis, comme un véritable pèlerinage et cela dès que possible», de vivre «cette profonde aventure, mystiquement anatomique.» (p.54) ; il lui demanda «à plusieurs reprises des renseignements sur son Amérique» (p.55). Après la trahison de Musyne, il n'avait «plus que deux idées en tête : sauver [sa] peau et partir pour l'Amérique» (p.84). Mais c'est involontairement qu'il y arriva. Il la retrouva à New York, et perçut chez elle «quelque chose de nouveau, des instants de dépression, de mélancolie, des lacunes dans son optimiste sottise, de ces instants où l'être doit se reprendre pour porter un peu plus loin l'acquis de sa vie, de ses années, malgré lui déjà trop pesants pour l'entrain dont il dispose encore, sa sale poésie», la retrouva «triste, pâle et tremblotante» (p.217).

Les Noirs qui ne sont que des domestiques ; le «nègre catastrophique» (p.218) de Lola qui, à Chicago, avait fait partie «d'une société secrète très redoutable pour l'émancipation des Noirs», et avait préparé une bombe (p.217).

Il ressentit la désillusion de l'esclavage moderne naissant aux États-Unis.

Il y prend conscience de la difficulté, pour un habitant d'un pays pauvre, de l'immigration dans un pays favorisé : les chiens sont mieux traités en Alaska que les immigrants à New York. Le prétendu «melting pot» est un leurre : le travail de nettoyeur de nuit de Robinson lui fait constater que ses compagnons n'ont appris en trente ans que deux mots («exit» [«sortie»] et «lavatory» [«toilettes»]).

Pour Bardamu, qui a peur des hommes, la ville est effrayante. Aussi, la ville la plus effrayante, la plus inhumaine, parce que la plus trépidante est-elle la métropole par excellence du monde moderne, New York, «une ville debout [...] raide à faire peur» (p.186), «une torture architecturale gigantesque, inexpiable» (p.207), dans laquelle se débat «la grande marmelade des hommes» (p.210), où sortir dans la rue est «un petit suicide» (p.202), «une ville aux aguets, monstre à surprise, visqueux de bitumes et de pluies» (p. 222). Mais il s'agit de «la haute cité» (p.204), distincte du «quartier des pauvres».

Céline parle d'une sorte de souterrain aménagé, à New-York, dans lequel des hommes se soulagent : «Entre hommes, comme ça, sans façons, aux rires de tous ceux qui étaient autour, accompagnés des encouragements qu'ils se donnaient, comme au football ».

«Ils semblaient aussi déchus que les gens de chez nous les Américains, après les heures verticales. Les femmes avaient les cuisses très pleines et très pâles, celles que j'ai pu bien voir tout au moins. La plupart des hommes se rasaient tout en fumant un cigare avant de se coucher.

Au lit ils enlevaient leurs lunettes d'abord et leurs râteliers ensuite dans un verre et plaçaient le tout en évidence. Ils n'avaient pas l'air de se parler entre eux, entre sexes, tout à fait comme dans la rue. On aurait dit des grosses bêtes bien dociles, bien habituées à s'ennuyer. Je n'ai aperçu en tout que deux couples à se faire à la lumière les choses que j'attendais et pas viollement du tout. Les autres femmes, elles, mangeaient des bonbons au lit en attendant que le mari ait achevé sa toilette. Et puis, tout le monde a éteint.

C'est triste des gens qui se couchent, on voit bien qu'ils se foutent que les choses aillent comme elles veulent, on voit bien qu'ils ne cherchent pas à comprendre eux, le pourquoi qu'on est là. Ça leur est bien égal. Ils dorment n'importe comment, c'est des gonflés, des huîtres, des pas susceptibles, Américains ou non. Ils ont toujours la conscience tranquille.

J'en avais trop vu moi des choses pas claires pour être content. J'en savais de trop et j'en savais pas assez. Faut sortir, que je me dis, sortir encore. Peut-être que tu le rencontreras Robinson. C'était une idée idiote évidemment mais que je me donnais pour avoir un prétexte à sortir à nouveau.» (p. 199). Plus loin, il se met «à la recherche de Robinson» (p.205)

Le luxe dans lequel vit Lola : en plus de son appartement, elle «possédait un canot-salon sur la rivière, deux autos sur la route, une cave et dedans des liqueurs de tous les pays du monde. Elle recevait des catalogues des grands magasins de Paris.» ; elle avait un Noir à son service (p.216).

Au bordel de Detroit, Molly gagnait «dans les cent dollars par jour», tandis que Bardamu en gagnait «à peine six» (p.228).

Bardamu constate que les États-Uniens, censés être civilisés, ont, en fait, pointe des mœurs grossières :

-Il vit des gens «qui crachent par terre en passant» (p.192).

-Il découvrit le «communisme joyeux du caca» (p.196) en descendant dans «la caverne fécale», ce lieu souterrain où des hommes «allaient faire leurs besoins», et, «déboutonnés au milieu de leurs odeurs et bien cramoisis à pousser leurs sales affaires devant tout le monde, avec des bruits barbares [...] accompagnés des encouragements qu'ils se donnaient comme au football», échangeant «mille plaisanteries dégueulasses» (p.195). En devenant des «travailleurs rectaux» (p.196), ils changeaient donc complètement de comportement, brusquement se libéraient totalement du «surmoi» qu'imposait la société de la surface, se conduisaient comme des animaux.

-De sa chambre d'hôtel de New York, il put voir «des ménages qui se couchaient», qui «n'avaient pas l'air de se parler entre eux, entre sexes, tout à fait comme dans la rue. On aurait dit des grosses bêtes bien dociles, bien habituées à s'ennuyer.» (p.199).

-Les visiteuses de Lola parlèrent des «mérites comparatifs des maisons closes parisiennes», d'«unions entre très jeunes sujets, entre enfants sur lesquels elles touchaient des commissions», «s'émostillaient tout en pérorant d'un érotisme curieusement élégant et cynique» dont Bardamu aurait bien voulu «ressentir les vibrations [...] au bout de [son] organe», participer à «cette communion biologique» (p.215).

Il souffre de sa pauvreté ; dans un restaurant, il imagine pouvoir dire à une femme : «Mademoiselle, je suis riche, bien riche... dites-moi ce qui vous ferait plaisir d'accepter... / Alors tout devient simple à l'instant, divinement [...] Tout se transforme et le monde formidablement hostile s'en vient à l'instant rouler à vos pieds en boule sournoise, docile et veloutée. On perd alors peut-être du même coup, l'habitude épuisante de révasser aux êtres réussis, aux fortunes heureuses.» (p.206).

À Detroit, Louis-Ferdinand Destouches avait fait, en 1925, un séjour qui dura un peu moins de trente-six heures, au cours duquel il visita les usines créées par Henry Ford, le promoteur de la construction en série d'automobiles, qui étaient en train de devenir l'objet-fétiche du XXe siècle, une des grandes figures du capitalisme industriel. Or Bardamu devint un des ouvriers. Il remarqua que, dans la foule des candidats à l'embauche chez Ford, «presque personne ne parlait l'anglais» (p.223), ce qui les destinait à n'être que de ces «chimpanzés» dont «le médecin examinateur» dit qu'on avait besoin. Avant même d'entrer dans l'usine, il entendit «un bruit lourd et multiple et sourd de «torrents d'appareils, dur, l'entêtement des mécaniques à tourner, rouler, gémir, toujours prêtes à casser et ne cassant jamais» (p.223). Puis le travail le fait tomber dans «le gâtisme industriel» (p.228).

En effet, la production reposait sur une rationalisation du travail par le système appelé le taylorisme qui, par souci d'efficacité, pratique une division extrême du travail en tâches élémentaires accomplies, chacune, toujours par le même ouvrier au long d'une chaîne ; d'où le nom de travail à la chaîne qui «broie les individus, les réduit à la misère, et nie même leur humanité». Bardamu constate : «On cède au bruit comme on cède à la guerre. On se laisse aller aux machines avec les trois idées qui restent à vaciller tout en haut derrière le front de la tête. [...] On est devenu salement vieux d'un seul coup. / Il faut abolir la vie du dehors, en faire aussi d'elle de l'acier, quelque chose d'utile. [...] Faut en faire un objet donc, du solide, c'est la Règle. [...] Personne ne me parlait. On existait plus que par une sorte d'hésitation entre l'hébétude et le délire. Rien n'importait que la continuité des mille et mille instruments qui commandaient les hommes.» (p.226). À l'abrutissement provoqué par le bruit de la chaîne de montage, s'ajoutaient l'aliénation des ouvriers par le travail, leur robotisation, leur

déshumanisation : «*Il faut abolir la vie du dehors, en faire aussi d'elle de l'acier, quelque chose d'utile. On l'aimait pas assez telle qu'elle était, c'est pour ça. Faut en faire un objet donc, du solide, c'est la Règle.*» (p.226). Enfin, la mécanisation aboutirait à se passer des êtres humains : alors que Bardamu traînait un «*petit chariot colporteur*» (p.228), on lui apprend qu'il a été «*remplacé par une mécanique*» (p.231).

Or, en-dessous des ouvriers de l'usine, se trouvaient les travailleurs de nuit qui, cependant, «*semblaient moins inquiets que nous autres, gens de la journée. Peut-être parce qu'ils étaient parvenus, eux, tout en bas des gens et des choses.*» (p.232).

Céline reprit sur ce point quelques éléments de "Scènes de la vie future" (1930) de George Duhamel, qu'il lisait au moment de l'écriture de "Voyage au bout de la nuit". Il aurait pu aussi être inspiré par "La jungle" (1905), roman d'Upton Sinclair où il peignit la misère de la classe ouvrière de Chicago vouée au désespoir, ainsi que l'absence de toute protection ou politique de soutien social, par opposition à la puissance cynique du grand capital, travaillant main dans la main avec une classe politique qu'elle a totalement corrompue.

En matière de sexualité, Bardamu entrevoit, à New York, «*des ménages qui se couchaient. Ils semblaient aussi déchus que les gens de chez nous les Américains, après les heures verticales. [...] Ils n'avaient pas l'air de se parler entre eux, entre sexes, tout à fait comme dans la rue*» (p.199). Mais, à Detroit, il se rendit dans un «*bobinard*», «*le premier endroit d'Amérique où [il fut] reçu sans brutalité*» (p.227), où il constata que «*les Américains font ça comme des oiseaux*» (p.228), ne se fatiguant donc guère, les joueurs de «*base-ball*» étant des «*costauds à qui le bonheur semblait venir aussi simplement que la respiration. [...] Ces athlètes tranquilles dans leur force étaient blasés sur le compte de la perfection physique.*» (p.227) ; surtout, il y rencontra la si aimante et si généreuse Molly (p.228 et suivantes).

En conclusion, il faut constater que Bardamu et Céline n'aiment pas les États-Unis. Alors que le pays jouissait d'un énorme prestige en France parce qu'il était censé être le pays de la richesse, «*le beau cœur en Banque du monde d'aujourd'hui*» (p.192), la première vision qu'en eut Bardamu fut celle de «*ces pauvres de partout*» allant «*au boulot sans doute, le nez en bas*» (p.191), victimes de l'exploitation. Le romancier avait tenu à montrer cet envers du décor par lequel se révélait l'incohérence du puritanisme, la moralité simple et sévère des premiers colons laissant apparaître des attitudes détestables comme le culte de l'argent et la promotion du capitalisme qui connaissait justement une crise financière et économique, déclenchée d'ailleurs aux États-Unis et s'étendant progressivement à tous les pays d'Europe, au moment même où Céline écrivait son roman. D'ailleurs, le mot «*crise*» apparaît dans le texte (p.239, 314, 345, 414), mais toujours au passage, sans être jamais assez orchestré pour faire du roman une illustration plus particulière de ces années. C'est que, pour les pauvres, la crise est en réalité permanente. Plus grave encore, se manifestait particulièrement aux États-Unis cette «*indifférence absolue de vos semblables*» (p.82) qui rendait «*redoutable*» (p.215) le pays entier, car c'est la deuxième manière qu'ont les êtres humains de vous tuer en temps de paix.

* * *

L'exercice de la médecine

En mars 1918, Louis-Ferdinand Destouches avait été embauché pour participer à la mission Rockefeller qui menait une active campagne contre la tuberculose ; il parcourut alors la Bretagne, découvrit Saint-Malo où il allait revenir régulièrement ; surtout, il rencontra Édith Follet, la fille d'Athanase Follet, directeur de l'"École de médecine" de Rennes, qu'il allait épouser. En 1919, lors d'une campagne de la mission Rockefeller dans le Bordelais, il obtint, à Bordeaux, les deux parties du baccalauréat (en avril et en juillet). En août, il s'inscrivit à la Faculté des sciences pour préparer le certificat de Sciences Physique Chimie Naturelles (S.P.C.N.). En avril 1920, il s'inscrivit à l'"École de médecine" de Rennes. Il fit un stage au laboratoire de zoologie marine de Roscoff, à la suite duquel il envoya en octobre 1920 une communication à l'Académie des sciences sur les "Convoluta" ; puis, en

avril 1921, une autre sur les "Galleria mellonella". D'octobre à décembre 1922, il fit un stage en gynécologie et obstétrique à la "Maternité Tarnier", à Paris. En décembre, il quitta l'"École de médecine" de Rennes, dont il avait terminé le cursus, pour la faculté de Paris. En janvier 1923, il fit un stage d'obstétrique à l'"Hôpital Cochin". En juin, il réussit ses derniers examens de médecine. De juin à octobre, il assura des remplacements à Rennes. En novembre, il travailla à l'"Institut Pasteur" sur la biologie de la mite des abeilles. Mais il le quitta parce qu'il ne pouvait pas y faire une carrière. Il termina ses études en soutenant, en mai 1924, une thèse sur "**La vie et l'œuvre de Philippe-Ignace Semmelweis**", un médecin obstétricien hongrois (1818-1865) qui, à une époque où «plus de neuf opérations sur dix, en moyenne, se terminaient dans la mort ou par l'infection», fut un des pionniers de la prophylaxie, un précurseur de la lutte contre la fièvre puerpérale qui décimait alors les parturientes.

Mais, fuyant la carrière et l'embourgeoisement qui l'attendaient, quittant aussi Édith Follet, Louis-Ferdinand Destouches préféra être recruté à nouveau par la fondation Rockefeller, qui le mit à la disposition de la "Commission d'Hygiène" de la "Société des Nations" (la S.D.N., l'ancêtre de l'O.N.U.) dont le siège était à Genève où il s'installa. Il y écrivit vraisemblablement un texte intitulé "**On a les maîtres qu'on mérite**", qui est un hommage à Pasteur et à Semmelweis, qui fut publié en 1924 par la revue "La presse médicale", mais après qu'aient été retirés les premiers feuillets qui avaient été jugés n'être pas assez médicaux ; en effet, on y trouve déjà les thèmes de "*Voyage au bout de la nuit*" : l'absurdité de l'existence, l'horreur de la guerre, la défiance à l'égard des hommes de pouvoir. Dans le cadre de ses fonctions, il conduisit, en février-août 1925, une mission médicale à Cuba, aux États-Unis, au Canada, en Europe. Cette année-là, il publia, à compte d'auteur, un ouvrage médical, "**La quinine en thérapeutique**". En 1926, il conduisit une mission sur la côte africaine, du Sénégal au Nigeria. En décembre 1927, il dut quitter la "Commission d'hygiène" car il avait eu l'imprudence ou l'audace de révéler à sa hiérarchie qu'il ébauchait une pièce de théâtre ("*L'église*") dans laquelle il tournait en dérision certaines sinécures internationales. De retour à Paris, il s'installa au 36 rue d'Alsace à Clichy, et y ouvrit un cabinet de «Médecine Générale, maladies des enfants», dans la région la plus «rouge» peut-être, en tout cas la plus populeuse, des alentours de Paris. Mais il dut rapidement renoncer : «Depuis que j'ai ouvert mon cabinet, c'est la déche ! Pas de clientèle... Rien à foutre de la journée ... Faudra le temps de démarrer qu'on m'a dit. [...] Faut-il que je sois con de l'avoir cru». En avril 1928, il fut élu membre de la "Société de médecine de Paris". En mai, il écrivit, dans la revue "La presse médicale", un article intitulé "**À propos du service sanitaire des usines Ford**" où il vanta les méthodes de Henry Ford, qui consistaient à embaucher de préférence «les ouvriers tarés physiquement et mentalement», «les déchus de l'existence», «dépourvus de sens critique et même de vanité élémentaire», qui formaient donc «une main-d'œuvre stable et qui se résigne mieux qu'une autre» ; où il déplora que, «sous des prétextes plus ou moins traditionnels, littéraires, toujours fuites et pratiquement désastreux», il n'existe rien encore de semblable en Europe ! En novembre, il publia un second article intitulé "**Les assurances sociales et une politique économique de la santé publique**" où il proposait de créer des médecins-policiers d'entreprise, qui constituaient une «vaste police médicale et sanitaire» chargée de convaincre les ouvriers «que la plupart des malades peuvent travailler», et que «l'assuré doit travailler le plus possible avec le moins d'interruption possible pour cause de maladie» ; où il préconisait «une entreprise patiente de correction et de rectification intellectuelle» qu'il jugeait tout à fait réalisable car «le public ne demande pas à comprendre, il demande à croire» ; où il concluait : «L'intérêt populaire? C'est une substance bien infidèle, impulsive et vague. Nous y renonçons volontiers. Ce qui nous paraît beaucoup plus sérieux, c'est l'intérêt patronal et son intérêt économique, point sentimental.» Ce texte est d'autant plus étonnant que, quelques années plus tard, il allait, dans plusieurs passages de "*Voyage au bout de la nuit*", dénoncer clairement l'inhumanité du système capitaliste en général et fordiste en particulier. Cette année-là, il travailla dans le service de pneumologie de l'"Hôpital Laennec". À la fin de l'année, il devint un collaborateur du laboratoire pharmaceutique "La biothérapie" (dans "*Voyage au bout de la nuit*", Bardamu envisage la création «d'une solution corrosive», d'un «vitriol», à «céder plus tard à un pharmacien avec un petit bénéfice» [p.395]), y occupant simultanément les fonctions de conseiller médical, de rédacteur publicitaire (pour le dentifrice "Sanogyl"), de visiteur médical, à domicile ou à l'hôpital, de médecin d'entreprise, touchant mille francs par mois. En janvier 1929

s'ouvrit le dispensaire municipal de Clichy, un des premiers à offrir des consultations et quelques examens gratuits, et où travaillait une douzaine de médecins ; on lui proposa une consultation, en fin d'après-midi, de médecine générale (vingt-deux heures par semaine payées 2000 F par mois) qui l'amena à fermer son cabinet de la rue d'Alsace. Du temps lui restait donc, qu'il put consacrer à l'écriture. Il fut alors considéré comme un médecin enthousiaste, généreux, «de bon diagnostic» mais utilisant peu de médicaments, n'hésitant pas, lorsque le problème dépassait ses compétences, à demander, à des collègues plus compétents, des investigations plus poussées. C'est dans le dispensaire de Clichy que, pour la première fois, il put constater la misère des banlieues.

Grâce à une bourse fournie par la "Commission d'hygiène de la S.D.N.", au sein de laquelle il avait conservé de bonnes relations, il fit en mars un voyage à Londres pour y étudier la médecine de dispensaire pratiquée en Angleterre. Entre le mois d'avril et le mois de septembre, il publia quatre articles dans des revues spécialisées dans l'hygiène et la médecine sociale, comme "**L'infection puerpérale et les antivirus**" et "**Notes sur l'emploi des antivirus de Besredka en pansements humides**".

Vers le 15 août 1929, il quitta son appartement de Clichy, et, avec Élizabeth Craig, s'installa à Montmartre, 98 rue Lepic.

En décembre, il fit un voyage en Europe du Nord, toujours pour étudier la médecine de dispensaire qui y était pratiquée.

Les diverses occupations médicales du docteur Destouches ne l'empêchèrent pas de commencer la rédaction d'un roman inspiré de ses aventures et mésaventures : "Voyage au bout de la nuit".

Dans le roman, alors que Robinson déclare vouloir devenir infirmier parce que les gens «quand ils sont malades, y a pas à dire ils sont moins à craindre», et demande à Bardamu : «C'est-y pas pour ça aussi que tu t'es fait médecin?», il fut «forcé de dire» : «C'est bien vrai !» (p.306). Et, en effet, il montre pour ses patients une compassion simple, généreuse et profonde.

Mais il fut d'abord lui-même un patient, celui, dans son «centre neuro-médical» (p.98), du professeur Bestombes, personnage qui fut inspiré par le docteur Gustave Roussy de l'"Hôpital Paul-Brousse" à Villejuif, où Louis-Ferdinand Destouches fut soigné en 1914). Il annonçait : «J'entendais traiter mes malades [...] par l'électricité pour le corps et pour l'esprit» (p.94) ; et il avait fait installer un «coûteux bazar électrocuteur» (p.90), «tout un appareillage très compliqué d'engins électriques étincelants dont nous subissions les décharges périodiques, effluves qu'il prétendait toniques» (p.89-90). Surtout, il voulait provoquer des «crises dites d'"aveux"», de «rassemblement des souvenirs», une «débâcle massive des idéations anxieuses et la libération définitive du champ de la conscience», une «diarrhée cognitive de libération», ayant d'ailleurs pour conséquence une «suractivité très marquée des fonctions génitales» (p.92). Mais, si Céline montra sa connaissance de la psychiatrie (ses références à Vaudesquin, Dupré et Margeton), il voulut en fait se livrer à une satire car il s'agissait pour le professeur Bestombes d'injecter de «vigoureuses doses d'éthique patriotique», de «morale reconstituante» (p.93) car il prônait «le patriotisme et son corollaire, la gloire» (p.94).

Bardamu, qui avait déjà remarqué que les artères du général des Entrayes, à ses «tempes», «dessinaient des méandres comme la Seine à la sortie de Paris» (p.26), devenu étudiant en médecine, put, sur l'"Amiral-Bragueton", remarquer un «capitaine aux yeux saillants et injectés que son foie travaillait ferme» (p.115) ; penser que la plupart des passagers étaient «tous assez profondément malades, paludéens, alcooliques, syphilitiques sans doute» ; que «le tréponème à l'heure qu'il était leur limaillait déjà les artères... L'alcool leur bouffait les foies... Le soleil leur fendillait les rognons... Les morpions leur collaient aux poils et l'eczéma à la peau du ventre... La lumière grésillante finirait bien par leur roustiller la rétine !... Dans pas longtemps que leur resterait-il? Un bout de cerveau... Pour en faire quoi avec? Je vous le demande?... Là où ils allaient? Pour se suicider? Ça ne pouvait leur servir qu'à ça, un cerveau où ils allaient...» (p.115-116). Insistant sur le rôle des «apéritifs», il s'inquiéta de «la dévirilisation du colonisateur» (p.127).

À New York, alors que Lola lui avait parlé de la maladie de sa mère, Bardamu lui asséna : «Les cancers du foie sont absolument inguérissables», ajouta que «le cancer est héréditaire» (p.221), indiqua enfin : «Pour le pognon, il y aura heureusement toujours de très grands médecins» (p.221).

À Detroit, il crut bon d'indiquer au médecin examinateur de chez Ford : «*J'ai entrepris autrefois des études médicales*» (p.224).

De retour en France, il reprit et réussit ses «études» de médecine (il se souvient «d'une petite fille» «qui était morte pendant [ses] études, de méningite.» [p.350]). Il indique : «*Les examens je les ai franchis, à hue et à dia, tout en gagnant ma croûte. [...] Quand j'ai eu tout de même terminé mes cinq ou six années de tribulations académiques, je l'avais mon titre, bien ronflant. Alors, j'ai été m'accrocher en banlieue.*» (p.237), «à La Garenne-Rancy» (p.237).

Sa compétence est peu sûre, la médecine étant encore «une science incertaine», les médecins, n'étant pas aussi spécialisés qu'aujourd'hui, devant souvent faire appel à leurs «instincts».

Mais, s'il voyait l'avantage d'avoir fait des études et d'être devenu médecin pour «se rapprocher des hommes, des bêtes et de tout» (p.240), il n'avait guère de malades («*il n'en venait pas "bézef"*» [p.240]), et avouait cyniquement : «*C'est l'humide et le froid qu'il nous faut pour la médecine.*» (p.345). Cependant, il ne se faisait pas payer par les malades qu'il avait, étant généralement d'avoir à réclamer des «honoraires» : «*Ils n'en ont déjà pas assez pour bouffer et aller au cinéma les malades, faut-il encore leur en prendre du pognon pour faire des "honoraires" avec? Surtout dans le moment juste où ils tournent de l'œil. C'est pas commode. On laisse aller. On devient gentil. Et on coule.*» (p.264). Aussi, en conséquence, se reproche-t-il d'être «trop complaisant avec tout le monde» (p.244) du fait de son «désintérêt orgueilleux» (p.244), de son «humanitarisme» (p.245), pour lequel la tante de Bébert lui vouait «une haine animale» (p.245). De ce fait, il vivait au milieu de ses malades dont il se plaignait : «*Les clients malades, chaque jour davantage, me conduisaient à leur merci. En même temps, ils me montraient de laideurs en laideurs tout ce qu'ils dissimulaient dans la boutique de leur âme et ne le montraient à personne qu'à moi. On ne payera jamais ces hideurs assez cher.*» (p.244) - «*Mes clients, eux, c'étaient des égoïstes, des pauvres, matérialistes, tout rétrécis dans leurs sales projets de retraite, par le crachat sanglant et positif. Le reste leur était bien égal. [...] Ça devait les encourager de me débiner de la sorte, dans je ne sais quel courage mystérieux qui leur était nécessaire pour être de plus en plus impitoyables, résistants et bien méchants, pour durer, pour tenir. [...] Pourtant, j'avais fait mon possible, moi, pour leur être agréable, par tous les moyens, j'épousais leur cause, et j'essayais de leur être utile, je leur donnais beaucoup d'iodure pour tâcher de leur faire cracher leurs sales bacilles et tout cela cependant sans arriver jamais à neutraliser leur vacherie. [...] Ils ne m'aimaient pas, d'abord parce que je leur faisais du bien, ensuite parce que je n'étais pas riche et que d'être soigné par moi, ça voulait dire qu'on était soigné gratuitement et que cela n'est jamais flatteur pour un malade.*» (p.334-335).

Louis-Ferdinand Destouches fit donner d'abord au médecin qu'est Bardamu une conduite «classique» : comme le jeune garçon qu'est Bébert se masturbait, il conseilla à sa tante de lui dire «*qu'il deviendra fou*» (p.244).

Se souvenant de son premier stage qu'il fit en gynécologie et obstétrique, il le montra remédiant aux aléas des amours clandestines, appelé auprès d'une femme de «vingt-cinq ans» ayant un «*mal de ventre*» (p.259), car avait été manquée une tentative d'avortement ; il ne put que conseiller un «*transport immédiat à l'hôpital*» (p.261), puis resta passif, obsédé par sa propre «*déveine*» (p.261) tandis que se répandait une «*mare de sang*» (p.262), enfin partit avec «*vingt francs*» sur lesquels «*la tante de Bébert*» voulut «*toucher sa commission*» (p.263), tout en lui reprochant «*de ne pas savoir se faire payer*» (p.264). La consommation de vin l'inquiétait.

Il vint soigner «*un petit garçon de deux ans*» qui «*n'avait pas de père légitime*» (p.271), raison pour laquelle toute la famille s'était «*exilée à Rancy*» (p.272), où, cependant, la mère «*pavoisait en fille mère*» (p.273) ; or, comme, au petit, il annonça le «*malheur*» (p.273) qui l'attendait, elle trouva «*une sacrée bonne occasion de crise*», cria : «*Le Docteur est devenu fou !*» (p.274), scandale qui lui donna envie de quitter Rancy.

Mais il y fut retenu par la maladie de Bébert, «*une espèce de typhoïde maligne*» (p.277) qui dura des semaines ; il se contenta de «*deux ou trois menus simulacres professionnels*» (p.279) avant d'aller à «*l'Institut Bioduret Joseph*» (p.279) pour obtenir «*un avis thérapeutique de tout premier ordre pour le cas de Bébert*» (p.283), auprès de son ami, Serge Parapine, «*la plus haute compétence en ce qui concernait les maladies typhoïdes*» (p.282). Cela permit à Céline d'exploiter ce qu'il avait vu en

fréquentant l'Institut Pasteur, et de se livrer sur quelques pages à une satire en règle de l'établissement et de la biologie pasteurienne représentée par Parapine.

Bardamu traversa des «*laboratoires*» qui étaient, pour lui, de «*petites cuisines à microbes*» où était réchauffé «*cet interminable mijotage de raclures de légumes, de cobayes asphyxiés et d'autres incertaines pourritures*» (p.280), qui est qualifié de «*boîte à ordures chaude, illustre et compartimentée*» (p.280) ; où travaillaient des savants qui, se penchant «*au-dessus des tripes bilieuses et corrompues du lapin de l'autre semaine*», «*bénitier d'immondice*» subissant «*d'invraisemblables dégradations et prolongations*», ne sont «*eux-mêmes que de vieux rongeurs domestiques, monstrueux*» (p.280), ne disposant, par leurs analyses pour les pharmaciens, que d'un «*casuel bourbeux*» (p.280), et profitant du gaz des laboratoires «*pour se confectionner de nombreux pot-au-feu personnels et bien d'autres lentes ratatouilles plus périlleuses encore*», leur journée étant scandée par «*la cigarette*» (p.281). Il se moqua allègrement de «*ces modestes auxiliaires de la grande recherche scientifique*», ayant «*en vue une communication prochaine pleinement oiseuse*» à faire «*devant quelque Académie infiniment impartiale et désintéressée*» (p.281). Bardamu alla «*jusqu'à la tombe du grand savant*», Louis Pasteur. Quant à Parapine, il accusait un confrère de «*crimes monstrueux*», se moquait de son «*garçon de laboratoire*» et même de Bioduret, «*immense génie expérimental*» mais d'une «*prodigieuse mesquinerie ménagère*», «*un mégalomane ingénieux*» ; se plaignait des spécialistes qui arrivaient de partout, de la «*pétaudière de publications*» sur «*tant de théories vacillantes, d'expériences discutables*» ; en conséquence, il ne s'intéressait plus à la typhoïde, et allait jusqu'à prétendre avoir «*songé à l'étude comparative du chauffage central sur les hémorroïdes dans les pays du Nord et du Midi.*» (p.286) ; pour lui, «*le véritable savant met vingt bonnes années en moyenne à effectuer la grande découverte, celle qui consiste à se convaincre que le délire des uns ne fait pas du tout le bonheur des autres et que chacun ici-bas se trouve indisposé par la marotte du voisin.*» (p.281). Devant cette déconvenue, Bardamu, se disant : «*J'y étais cependant pour rien, moi, si Bébert n'allait pas mieux du tout*», fut «*fatigué de marcher et de ne trouver rien*» (p.291). La typhoïde finit par emporter Bébert, malgré les efforts désespérés de Bardamu, médecin sensible à la douleur humaine qui se buta au scandale de la mort la plus insupportable, celle d'un enfant.

Il pensa que «*les petites poches séreuses*» que Martrodin «*avait sous les yeux*» signalaient son problème de reins pour lequel il le soignait ; d'où sa question : «*On ne prend plus de sel au moins?*» (p.313).

Il était venu voir le vieux Henrouille qui souffrait de problèmes de tension, «*se relevait même pour se tâter le pouls et il restait après là, bien immobile, près de son lit, dans la nuit, longtemps pour sentir son corps s'ébranler à petits coups mous, chaque fois que son cœur battait. C'était sa mort, qu'il se disait, tout ça, il avait toujours eu peur de la vie, à présent il rattachait sa peur à quelque chose, à la mort*» (p.250), était inquiet des «*bruits abominables*» qu'il avait dans l'oreille (p.252). Plus tard, il apprit qu'il «*était bien malade depuis deux mois*» (p.372), constata qu'«*il n'avait plus beaucoup de circulation*», et raconta : «*C'était au cœur que ça le tenait. "Je vais mourir", qu'il répétait, bien simplement d'ailleurs. [...] Je l'écoutais battre son cœur, question de faire quelque chose dans la circonstance, les quelques gestes qu'on attendait. Il courait son cœur, on pouvait le dire, derrière ses côtes, enfermé, il courait après la vie, par saccades, mais il avait beau bondir, il ne la rattraperait pas la vie. C'était cuit. Bientôt à force de trébucher, il chuterait dans la pourriture son cœur, tout juteux, en rouge et bavant telle une vieille grenade écrasée. C'est ainsi qu'on le verrait son cœur flasque, sur le marbre, crevé au couteau après l'autopsie, dans quelques jours. Car tout cela finirait par une belle autopsie judiciaire. Je le prévoyais, attendu que tout le monde dans le quartier allait en raconter des trucs salés à propos de cette mort qu'on trouverait pas ordinaire non plus, après l'autre.*» (p.373).

Il évalua que Robinson souffrirait d'une «*toux incoercible*» (p.296) «*tant qu'il travaillerait dans les acides*» (p.295) qui «*lui brûlaient l'estomac et les poumons*» (p.294), mais se refusa «*à entreprendre une thérapeutique héroïque quelconque*» (p.296). Mais il refusait de lui faire «*des piqûres : avec des sels d'or*», se contentant de lui donner «*une petite potion contre la toux*» (p.296). De fait, «*il se recroquevillait tellement dans le noir pour tousser*» (p.305). Comme «*il se remit à tousser par quintes*», il l'admonesta : «*Tu as les pieds mouillés, t'iras chercher une pleurésie en tirant des bordées dans la nuit...*» ; mais l'autre lui «*tousse en rigolant dans l'oreille*» (p.306). Robinson «*se*

remit à tousser [...] Nous l'auscultons et on lui trouve toute une série de râles sur toute la hauteur du poumon droit.» (p.469).

Devant assurer «*le service municipal du dimanche*» (p.300), il vit une sage-femme commettre «*d'abominables sottises*» (p.300) auprès d'une femme ayant fait une fausse couche et étant en train de mourir, tout cela devant la famille, surtout le mari qui n'arrivait pas à décider de l'hospitalisation, et auprès d'un vieux cancéreux en pleine agonie (p.301).

Après que Robinson ait reçu une charge explosive en plein visage, il lui enleva «*de petits plombs, ce qu'il restait de la décharge, qui venaient affleurer au rebord des plaies. Je les lui enlevais en plusieurs temps, quelques-uns chaque jour. Ça lui faisait très mal quand je le tripotais ainsi juste au-dessus des conjonctives.*» (p.331) tandis que «*dura encore la suppuration des paupières*» (p.317). Il se réjouit : «*Aucune infection ne survint et cela malgré que sa plaie fût des plus anfractueuses et des plus souillées*» (p.324). Il pensa qu'il pourrait lui «*arranger une vision tant bien que mal*» (p.325), ce qu'il réussit. Plus tard, toujours au sujet de Robinson, il remarqua que : «*Dans les histoires de Toulouse, il y avait encore autre chose [...] qu'il n'avait pas pu digérer, mais en y repensant il lui en revenait tout de même de la bile.*» (p.450-451).

Recevant la visite de l'abbé Protiste, il vit qu'il «*avait des dents bien mauvaises [...], rancies, brunies et haut cerclées de tartre verdâtre*», et lui attribua «*une belle pyorrhée alvéolaire en somme*» (p.336) ; il put encore dire : «*Je ne m'y trompais guère dans les haleines. C'était un homme qui mangeait trop vite et qui buvait du vin blanc.*» (p.339). Il remarqua la fille de ses concierges «*qui se blessait à en suppurer de furoncles, tellement qu'elle se démangeait sans cesse sous les puces et les punaises.*» (p.347).

Madelon étant «*tout ce qu'il y avait d'ignorance pour ce qui concernait les microbes*», il raconte : «*Je me lance donc moi dans des explications tout à fait détaillées à propos de ce qu'elle devait regarder soigneusement avant de répondre à des politesses. Si c[le pénis du partenaire] était rouge... S'il y avait une goutte au bout... Enfin des choses classiques qu'on doit savoir et joliment utiles.*» (p.396).

S'étant, sur la péniche, déclaré «*l'un des médecins les plus distingués de la région parisienne*», il vit chacun se mettre à l'initier «*à ses petits malheurs particuliers du corps*» (p.405).

Lui qui était préoccupé par la tuberculose, qui avait déjà noté : «*Tout le monde toussait dans ma rue*» (p.241), fut «*nommé à la consultation d'un petit dispensaire pour les tuberculeux du voisinage*» qui «*maigrissaient à force de fièvre soutenue par le manger peu, le vomir beaucoup, l'énormément de vin, et le travailler quand même, un jour sur trois à vrai dire*» ; qui tenaient à leurs «*crachats fraîchement bacillaires*», leurs «*"cent pour cent" tuberculeux crachats*» pour obtenir une pension (p.333). Il considéra que Pomone «*avait les basses tripes constamment réchauffées par une mauvaise fièvre qui lui venait des poumons.*» et ajouta : «*Il fut emporté d'ailleurs quelques années plus tard par la tuberculose.*» (p.361). Il nota que Tania «*toussait aussi*» (p.364). Lors de la fête des Batignolles, il remarqua que «*les petites bonnes de Bretagne toussent bien davantage que l'hiver dernier c'est vrai, quand elles arrivaient seulement à Paris.*» (p.482) : elles sont donc atteintes de tuberculose.

Rencontrant Mandamour, il se souvint avoir soigné ses fils «*pour la rougeole et pour les oreilles*» (p.464), tandis qu'il s'aperçut que le gendarme lui-même «*était assez gravement presbyte*» et qu'il «*mit de l'ordre dans son infirmité en lui offrant des belles lunettes*» (p.466).

Il remarqua aussi «*la conjonctivite*» de la marchande de journaux qui, «*se la grattant*», «*se la purule lentement avec les ongles. [...] Voilà six ans que ça lui dure cet œil et que ça la démange de mieux en mieux.*» (p.482).

Toujours aussi réjouissant, il brandit la menace, pour nous tous, du «*cancer qui nous monte déjà peut-être, méticuleux et saignotant du rectum !*» (p.382).

Il put proférer ce jugement pseudo-scientifique : «*Les épidémies ne cessent qu'au moment où les microbes sont dégoûtés de leurs toxines.*» (p.353).

On peut constater que le livre, dont l'auteur était médecin, est marqué par une obsession du biologique qu'on peut suivre en relevant ces expressions : les «*révélations capitales au sens biologique*» suggérées par le corps des États-Uniennes (p.53) - «*l'aveu biologique*» qu'est la libération des instincts chez les Blancs vivant sous les Tropiques (p.113) - la «*communion biologique*» que Bardamu aurait voulu connaître avec les amies de Lola à New York (p.215) - «*l'évocation de ces*

ignominies biologiques» (p.337) auxquelles Bardamu se complaît, face à l'abbé Protiste, pour opposer les servitudes physiologiques du corps à toute prétention spiritualiste - les «*principes biologiques simplistes*» de Baryton (p. 429).

D'autre part, après l'évocation de la psychiatrie donnée par le professeur Bestombes, Céline y revint en faisant passer Bardamu à l'«*Institut psychothérapeutique*» du Docteur Baryton où l'on soignait des fous de «surveillance facile» mais qui «préservait leur horreur, personnellement, contre nos entreprises» (p.417) : il y administrait des «bromures» (p.459), tandis que Parapine «déclenchait des véritables orages magnétiques par-dessus la tête des mélancoliques» (p.415). En effet, Baryton, «aliéniste chevronné» mais aux «*principes biologiques simplistes*» (p.429), s'était empressé de se «mettre au goût du jour» grâce à «de nouveaux engins électriques, pneumatiques, hydrauliques» (p.423) mais rejetait avec véhémence la psychanalyse, dans un discours satirique (que Céline préféra mettre dans la bouche d'un spécialiste) si éloquent qu'il mérite d'être cité.

Même si «l'application astucieuse des théories récentes du Professeur Baryton sur l'épanouissement des petits crétins par le cinéma», qualifiée de «reconstitution matérielle de Parapine sur le plan du moderne», était «un fameux pas en avant dans le subconscient» (p.352), Baryton fustigeait la «mode obscène» qu'imposent ces psychothérapeutes qui veulent «être plus astucieux, plus morbides, plus pervers que les persécutés les plus détraqués de nos Asiles» ; qui «se vautrent avec une sorte de nouvel orgueil fangeux dans toutes les insanités qu'ils nous présentent» ; pour qui «tout arrive à se valoir en présence d'une intelligence réellement moderne? Plus de blanc ! Plus de noir non plus ! Tout s'effiloche !» ; qui se proposent de «devenir fous eux-mêmes», pour aboutir à «la grande pagaille spirituelle», sans avoir «quelques suprêmes et superflus scrupules humains» ni d'«insipides timidités». [...] Possédés, vicieux, captieux et retors, ces favoris de la psychiatrie récente, à coups d'analyses superconscientes nous précipitent aux abîmes [...] À force de nous étirer, de nous sublimer, de nous tracasser l'entendement, de l'autre côté de l'intelligence, du côté infernal, celui-là, du côté dont on ne revient pas!... D'ailleurs on dirait déjà qu'ils y sont enfermés ces supermalins dans la cave aux damnés, à force de se masturber la jugeote jour après nuit ! Je dis bien jour et nuit parce que vous savez Ferdinand qu'ils n'arrêtent même plus la nuit de se forniquer à longueur de rêves ces salauds-là !... [...] Et je te creuse ! et je te dilate la jugeote ! Et je te me la tyrannise !... Et ce n'est plus, autour d'eux, qu'une ragouillasse dégueulasse de débris organiques, une marmelade de symptômes de délires en compote qui leur suintent et leur dégoulinent de partout... On en a plein les mains de ce qui reste de l'esprit, on en est tout englué, grotesque, méprisant, puant. [...] Et vous verrez cela vous Ferdinand, l'immense débandade ! [...] Ah ! je vous en promets des réjouissances ! Vous y passerez tous chez le voisin ! Hop ! D'un bon coup de délire en plus ! Un de trop ! Et Vrroum ! En avant chez le Fou ! Enfin ! Vous serez libérés comme vous dites ! [...] Mais quand vous y serez chez le Fou petits amis ! je vous l'assure que vous y resterez ! / Retenez bien ceci Ferdinand, ce qui est le commencement de la fin de tout c'est le manque de mesure ! La façon dont elle a commencé la grande débandade, je suis bien placé pour vous le raconter... Par les fantaisies de la mesure que ça a commencé ! Par les outrances étrangères ! Plus de mesure, plus de force ! [...] Je l'ai vu moi, l'esprit Ferdinand, céder peu à peu de son équilibre et puis se dissoudre dans la grande entreprise des ambitions apocalyptiques ! Cela commença vers 1900... C'est une date ! À partir de cette époque, ce ne fut plus dans le monde en général et dans la psychiatrie en particulier qu'une course frénétique à qui deviendrait plus pervers, plus salace, plus original, plus dégoûtant, plus créateur, comme ils disent, que le petit copain !... Une belle salade !... Ce fut à qui se vouerait au monstre le plus tôt possible, à la bête sans cœur et sans retenue !... Elle nous bouffera tous la bête, Ferdinand, c'est entendu et c'est bien fait !... [...] Nous voici en plein déluge ! Tout simplement ! Ah, on s'ennuyait paraît-il dans le conscient ! On ne s'ennuiera plus ! On a commencé par s'enculer, pour changer... Et alors on s'est mis du coup à les éprouver les "impressions" et les "intuitions"... Comme des femmes !... / Est-il d'ailleurs nécessaire encore au point où nous en sommes, de s'encombrer d'un traître mot de logique?... Bien sûr que non ! Ce serait plutôt une espèce de gêne la logique en présence de savants psychologues infiniment subtils comme notre temps les façonne, réellement progressistes... N'allez point pour cela me faire dire Ferdinand que je méprise les femmes ! Que non ! Vous le savez

bien ! Mais je n'aime pas leurs impressions ! Je suis une bête à testicules moi Ferdinand et lorsque je tiens un fait alors j'ai bien du mal à le lâcher...» (p.423-426).

Le médecin que Bardamu était toujours décela le mal physique dont souffrait l'écrivain qui était reçu par Baryton : «*Il éprouvait encore toutes les peines du monde à liquider... Un vieux rétrécissement l'empoisonnait d'urine, lui barrait la vessie... Je n'en finissais pas de le sonder, de la débarrasser goutte à goutte.*» (p.426). Il reste que, au contact des «pensionnaires», dont l'un «*subit mal l'exaltation mortuaire de la Toussaint*» (p.460), Bardamu se voyait entraîné «*jusqu'au beau milieu de leur délire*» (p.427).

En effet, il s'examinait lui-même, parlant des séquelles de sa blessure (la tendance au délire), des conséquences de son séjour en Afrique équatoriale : la fièvre due au paludisme (p.172, au point que, fuyant Bikobimbo, il dut être porté «*dans une civière*» [p.177], étant incapable de «*reconnaître le réel*» [p.178], p.224, 345). Il indique : «*Je me suis mis à tousser sans arrêt, salement malade*» [p.345]) ; il avait «*attrapé un rhume si tenace*» (p.345) qu'il l'incita à quitter La Garenne-Rancy mais en ne marchant «*qu'à coups de volonté à cause de la fièvre*» (p.351). Ce fut alors qu'il rencontra Parapine, auquel il confia : «*Je viens de briser ma carrière médicale en quittant Rancy*» (p.354). Il connut aussi «*quelques jours d'une grippe lourdement fiévreuse*» qui, paradoxalement, furent «*les seul jours supportables dont [il put se] souvenir au cours de bien des années*» (p.429). Il insiste surtout sur le malaise du «*4 mai*» qu'il décrit avec précision : «*Je me sentais par hasard si bien ce jour-là que c'était comme un miracle. Pulsations à 78. Comme à la suite d'un bon déjeuner. Quand voilà que tout se met à tourner ! Je me cramponne. Tout tourne en bille. Les gens se mettent à avoir de drôles de mines. [...] D'être grimpé trop haut sans doute, trop imprudemment tout en haut de la santé, j'étais retombé devant la glace, à me regarder vieillir, passionnément.*» (p.428). Plus loin, il indique : «*J'avais comme vieilli tout d'un coup*» (p.458). Il finit par reconnaître : «*Je n'avais peut-être plus assez de force [...] pour aller encore loin, moi, comme ça, tout seul*» (p.463).

Enfin, il examina Robinson blessé par les balles de revolver, suivit son agonie et la décrivit avec à la fois une grande précision et une émotion déchirante : «*La paroi du ventre était déjà bien tendue [...] sous les doigts, à la palpation et même mate par endroits. Deux trous l'un au-dessus de l'autre que j'ai retrouvés, pas de troisième, l'une des balles avait dû se perdre. / Si j'avais été à sa place à Léon, j'aurais préféré pour moi une hémorragie interne, ça vous inonde le ventre, c'est rapidement fait. On se remplit le péritoine et on n'en parle plus. Tandis que par une péritonite, c'est de l'infection en perspective, c'est long. / On pouvait se demander encore ce qu'il fallait faire, pour en finir. Son ventre gonflait, il nous regardait Léon, bien fixe déjà, il geignait mais pas trop. C'était comme une espèce de calme. Je l'avais vu déjà bien malade moi, et dans bien des endroits différents, mais cette fois-ci c'était une affaire où tout était nouveau, les soupirs et les yeux et tout. On ne le retenait plus qu'on aurait dit, il s'en allait de minute en minute. Il transpirait des si grosses gouttes que c'était comme s'il avait pleuré avec toute sa figure. [...] Il a repris un peu de ses sens quand Parapine lui a eu fait sa piqûre de morphine. [...] Lorsque Parapine lui a demandé à quel endroit il souffrait exactement, on voyait bien qu'il était déjà un peu parti, mais aussi qu'il tenait malgré tout à nous dire encore des choses... La force lui manquait et puis les moyens. Il pleurait, il étouffait et il riait tout de suite après. C'était pas comme un malade ordinaire, on ne savait pas comment se tenir devant lui. [...] Un peu plus tard, une heure peut-être, pas davantage, c'est l'hémorragie qui s'est décidée, mais alors abondante, interne, massive. Elle l'a emmené. / Son cœur s'est mis à battre de plus en plus vite et puis tout à fait vite. Il courait son cœur après son sang, épuisé, là-bas, minuscule déjà, tout à la fin des artères, à trembler au bout des doigts. La pâleur lui est montée du cou et lui a pris toute la figure. Il a fini en étouffant. Il est parti d'un coup comme s'il avait pris son élan, en se resserrant sur nous deux, des deux bras. / Et puis il est revenu là, devant nous, presque tout de suite, crispé, déjà en train de prendre tout son poids de mort / On s'est levés nous, on s'est dégagés de ses mains. Elles sont restées en l'air ses mains, bien raides, dressées toutes jaunes et bleues sous la lampe. / Dans la chambre ça faisait comme un étranger à présent Robinson, qui viendrait d'un pays atroce et qu'on n'oserait plus lui parler.*» (p.495-498).

“Voyage au bout de la nuit” est donc un témoignage de première importance sur les affres du métier de médecin qui fait face sans cesse à la maladie et à la mort, Bardamu ayant ainsi découvert d'autres formes de la difficulté de vivre. Surtout, on constate que le livre, qui est marqué par une obsession du biologique, qui était déjà dominé par l'affirmation de l'instinct de la vie se fit plus pertinent quand la médecine permit de confirmer son importance. Elle donna d'abord à Céline un regard tout à fait réaliste sur la nature humaine, sur l'être humain qui, vu par lui, est nu, avec sa misère physique, car il savait bien, selon la formule du docteur Knock, que les gens bien portants ne sont que des malades qui s'ignorent, et que ce qui empêche la guérison, c'est l'illusion de la santé. Enfin, le savoir médical vint enrichir son imagination concrète de la mort.

*
* *

Le tableau de la France des années vingt

Il est d'abord constitué de toute une série de notations de petits faits vrais, de traits de mœurs, dans différents domaines :

-L'habitat :

-Les Henrouille habitent dans un «pavillon» (p.319) présentant «un «perron à marquise» (p.319), «quatre pièces avec un gros poêle dans le couloir d'en bas» (p.247), une «salle à manger où on ne mange jamais» (p.248).

-Les autres banlieusards habitent «un rebut de bâtisses tenues par des gadoues noires au sol» (p.238), des «immeubles locatifs» (p.247), situés dans de «hautes maisons de rapport» (p.251) qui ont des concierges, personnes qui, du fait de la surveillance qu'elles exercent, sont «en plein dans la vie [...] abruties de Vérité, ces martyrs, consumées par Elle...» p.211), Céline en venant à faire semblant d'apprécier leur présence : «Une ville sans concierges, ça n'a pas d'histoire, pas de goût, c'est insipide, telle une soupe sans poivre ni sel, une ratatouille informe. Oh ! savoureuses raclures ! Détritus, bavures à suinter de l'alcôve, de la cuisine, des mansardes, à dégouliner en cascades par chez la concierge, en plein dans la vie, quel savoureux enfer !» (p.211). «Nos concierges à nous fournissent bon an mal an, convenons-en, à ceux qui savent la prendre et la réchauffer, bien près du cœur, de la haine à tout faire et pour rien, assez pour faire sauter un monde. [C'est un] piment vital, bien mesquin et bien vivant, irréfutable, sans lequel l'esprit étouffe et se condamne à ne plus médire que vaguement, et bafouiller de pâles calomnies. Rien qui morde, vulnère, incise, tracasse, obsède, sans concierge, et vienne ajouter certainement à la haine universelle, l'allume de ses mille détails indéniables.» (p.212).

On pénètre chez les «gens du cinquième», où c'était «vilain, tranquillement» (p.262) du fait des «papiers aux murs» aux «ramages sots» (p.260), des «petites affaires sans valeur qu'on avait toujours possédées dans la famille, surtout le dessus de cheminée à grelots roses en velours comme on n'en trouve plus dans les magasins et ce Napolitain biscuité, et la table à ouvrage en miroir à biseau qu'une tante de province devait posséder en double» (p.262). Dans un autre appartement, on découvre une «salle à manger», où «un éclairage à l'économie» maintient une «pénombre lourde de cette odeur de vieux poivre que dégagent tous les meubles de famille» (p.273), comme «l'armoire à glace» (p.331) ; on y voit, accroché au mur un «gros thermomètre en acajou [...] un énorme, comme une massue...» (p.274) ; on parcourt les parquets sur des «chaussons» (p.331). Si, «au matin, la rue devenait comme un grand tambour de tapis battus» (p.242), c'est que les ménagères françaises avaient alors l'habitude de battre leurs tapis chaque matin à leurs fenêtres Le battage des tapis (p.242) et la «poussière» qu'il produit (p.243). -L'omniprésence des «puces» (p.242, 306) et des «punaises» (p.346, 386, 395). -«l'hôtel» (p.357-358) : il était coutumier à l'époque, pour des gens pauvres ou non conformistes, de vivre constamment à l'hôtel.

Bardamu porte ce jugement général : «Pour l'entretien des choses chez nous, on a aucun goût, on est même à cet égard de francs dégueulasses.» (p.85).

-L'éclairage : Il est assuré par le «gaz» («le bec de gaz», p.247, 317, 495, 501) qui sert aussi pour la cuisine (on le «laisse ouvert» [p.371] pour se suicider [p.463]).

-Les nourritures : Sont mentionnés «le saucisson» (p.398), «l'odeur des frites» et le commentaire : «C'est parisien le goût des frites» (p.399). Et le propriétaire de la péniche invita à «venir prendre le café chez lui» (p.402).

-Les vêtements :

-Le «beau complet beige pastel ("four piece suit") comme c'était la mode au printemps de cette année-là» de Bardamu à Detroit, et son commentaire : «Un complet neuf, ça vous bouleverse les idées.» (p.228).

-Le pardessus de Robinson (p.490).

-Les «caoutchoucs» de Parapine (p.286).

-Les moyens de transport. Si, en province, à Toulouse, on prend encore un «fiacre» (p.385), dans la région parisienne, on peut monter dans «un taxi» (p.486), ceux de cette époque comportant des «strapontins», et, surtout, dans le «tramway» (p.239 [«caisse en fer»], 422, 435, 444, 447, 483 «avec sa sonnette», 485, 487 réduit en «tram») ; il est rappelé que, auparavant, il y avait un «tramway à cheval» (p.248). Les tramways modernes conduisent au métro qui permet de rejoindre Paris ; ils créent un «petit mouvement [...] en ramenant de Paris les employés par paquets dociles. Au premier détour après l'épicier c'est déjà fini leur déroute. Ils vont se verser tout doucement dans la nuit. On a eu à peine le temps de les compter» (p. 435). Un tramway a écrasé «deux vieux de Bicêtre» (p.483), comme ceux décrits p.89. Est signalé aussi «l'autobus» (p.483). Le chemin de fer pris pour aller à Toulouse et revenir à Paris (p.413) ; pour aller à «la campagne» aux «environs de Toulouse» dans les «secondes» où «ça sentait fort le saucisson tout comme en troisième» (p.398) - le train pris par Baryton pour aller en Angleterre ; il voyage aussi dans les «secondes» (p. 441). À cette époque, les trains comportaient trois classes, de moins en moins chères et de moins en moins confortables.

-Les divertissements :

-Les fêtes foraines. Dès le récit qu'il fait de la guerre, Bardamu décrit «un fantassin» qui lui apparaît «comme faisaient des cibles au tir autrefois dans les fêtes» (p.41). Plus tard, comme il était allé avec Lola se promener à Saint-Cloud, il fut saisi par la mélancolie du parc où se trouvaient toujours «les baraque d'une fête foraine que la guerre avait surprise là» ; une des baraques est «éventée comme un vieux mystère» ; elle «tanguait sur ses poteaux, dans le vent, comme un bateau, voiles folles, prêt à rompre sa dernière corde.» (p.58) ; puis il est bouleversé par «la baraque d'un tir : "Le Stand des Nations"», criant : «Sur moi aussi qu'on tire, Lola !» (p.58) ; tombant dans un délire où il crut qu'on allait tirer sur tout le monde, avant d'être emmené par les gendarmes, et d'être «rendu fou». Au chapitre 27, Bardamu décrit une fête foraine où il retrouva «le Tir des Nations» (p.310) où «on tirait à présent sur des aéroplanes» (p.311), découvrit «des inventions récentes» comme «le manège aux automobiles» (p.311), entendit le traditionnel «Orphéon» (p.311), vit «le feu d'artifice» (p.311), constata les mauvais traitements infligés aux enfants et le triomphe du commerce. dans le bistrot de Martrodin, ainsi que deux Arabes que la bonne, Séverine, allait «faire tous les deux». Dehors, Bardamu constate que, après la fête, «la nuit était chez elle.» Dans la banlieue, «moisit la petite fête foraine» (p.95) : ensemble de manèges, de stands de tir, de baraques d'alimentation, etc., qui se déplace de localité en localité. Elle est organisée le dimanche, où «on est plus ahuri encore que d'habitude. On est là, vide. On en baverait. On est content. On n'a rien à causer, parce qu'au fond il ne vous arrive plus rien, on est trop pauvre, on a peut-être dégoûté l'existence? Ça serait régulier.» (p.297). Elle est organisée pour les pauvres, Bardamu constatant : «Paradis ! qu'on leur dit. Et puis on fait jouer de la musique pour eux, tantôt ci tantôt là, d'une saison dans l'autre, elle moud tout ce qui faisait danser l'année d'avant les riches. C'est la musique à la mécanique qui tombe des chevaux de bois, des automobiles qui n'en sont pas, des montagnes pas russes du tout et du tréteau du lutteur qui n'a pas de biceps et qui ne vient pas de Marseille, de la femme qui n'a pas de barbe, du magicien

qui est cocu, de l'orgue qui n'est pas en or, derrière le tir dont les œufs sont vides.» (p.310). Après la fête, Bardamu remarque «un commerçant par-ci par-là embarbouillé de son calcul agressif comme un chien en train de ronger » (p.317). Puis c'est la fête des Batignolles (p.477 et suivantes) où se déploie «tout l'accordéon des plaisirs» (p.478) avec ces attractions : le «manège» (p.477- son «orgue à sentiments» «n'arrive pas à vomir sa valse de Faust»), «l'autodrome» (p.478 : les autos tamponneuses qui permettent de «fameuses collisions»), «le Caterpillar» (p.479 - ce mot anglais signifie «la Chenille », manège, appelé plus loin «Carrousel», dont le parcours montant et descendant [d'où «les vagues»], tantôt éclairé, tantôt non [d'où les «remous d'obscurité»] et dont les voitures, où une capote se ferme sur les occupants sont censés reproduire la progression ondulante de l'animal), le «concours de pêche au goulot de bouteilles» (p.479), «la noce en zinc» (p.480 - on lui lance des «balles dures»), le «Tir des Nations» (p.480 - on y tirait «à pleins cartons» en particulier sur un «œuf» qui «sautille»), «la baraque du photographe» (p.481 - on s'y fait prendre «sur la passerelle en carton [...] d'un supposé navire "La Belle France"»), le marchand de marrons (p.483), «le type au "Disque de la Mort"» (p.483 - c'est un motocycliste qui, en tournant de plus en plus vite dans un cylindre, parvient à s'élever peu à peu sur la paroi, grâce à la force centrifuge).

La fête, se modernisant elle aussi, «on tirait à présent sur des aéroplanes. Du nouveau. Le progrès. La mode». «Mais les gens s'amusaient bien davantage dans le manège aux automobiles» (p.311), c'est-à-dire les «autos tamponneuses».

-«L'accordéon», instrument de musique très populaire alors en France, dont le son, apprécié par Robinson qui «avait toujours eu un faible pour la musique» est entendu venant de la péniche (p.400), joué par la femme su propriétaire (p.402), pour permettre de «chanter des chansons de pauvres» (p.403). Plus loin, l'*"Institut psychothérapeutique"* achète «un accordéon pour que Robinson puisse faire danser» les malades(p.459).

-Le «gramophone» ou «phono» (p.228) qui rappelle à Bardamu les États-Uniens avec «leur espèce de musique, où ils essayent de quitter eux aussi leur lourde accoutumance et la peine écrasante de faire tous les jours la même chose et avec laquelle ils se dandinent dans la vie qui n'a pas de sens, un peu, pendant que ça joue» (p.297) ; mais qui la fait entendre aussi en France, dans le «bistrot» où se trouvent Bardamu et Robinson.

-Le cinéma qui était encore le cinéma muet où on présentait plusieurs petits films, d'où «l'intermède» (p.355), à New York, celui où «une blonde [...] a cru bon de venir rompre le silence de l'écran par une chanson» (p.201) , à Paris, au «Tarapout», celui où Bardamu tint le rôle d'*«un Pacha pour la figuration de l'intermède»* (p.355) ; d'où «les musiciens du ciné» (p.354), les «volumineuses orgues» (p.201) du cinéma de New York. D'une part, ce moyen d'évasion est apprécié ; à New York, il apporte du réconfort à Bardamu : «*Pas un moment de perdu. On plonge en plein dans le pardon tiède. On aurait eu qu'à se laisser aller pour penser que le monde peut-être, venait enfin de se convertir à l'indulgence. On y était soi presque déjà. Alors les rêves montent dans la nuit pour aller s'embrasser au mirage de la lumière qui bouge. Ce n'est pas tout à fait vivant ce qui se passe sur les écrans, il reste dedans une grande place trouble, pour les pauvres, pour les rêves et pour les morts. Il faut se dépêcher de s'en gaver de rêves pour traverser la vie qui vous attend dehors, sorti du cinéma, durer quelques jours de plus à travers cette atrocité des choses et des hommes. On choisit parmi les rêves ceux qui vous réchauffent le mieux l'âme. [...] Faut pas être fier, on emporte d'un miracle ce qu'on peut en retenir.*» (p.201). C'est ça qui est bon ! Quel entrain ça vous donne ! J'en avais ensuite, je le sentais déjà, pour au moins deux journées de plein courage dans la viande. Je n'attendis même point qu'on ait rallumé dans la salle. J'étais prêt à toutes les résolutions du sommeil maintenant que j'avais absorbé un peu de cet admirable délire d'âme.» (p.201-202) - «Me trouvant imbûlé préalablement de larges doses de cinéma je me trouvais mentalement à peu près dispos, émergeant du marasme dans lequel je me débattais depuis mon débarquement à New York» (p.211). Mais, à Detroit, il lui paraît un «antidote bénin, sans effet réel contre l'atrocité matérielle de l'usine» (p.227). Et, à La Garenne-Rancy, il considère que, pour les pauvres, le cinéma doit primer sur les honoraires à payer au médecin (p.264). Puis Parapine lui fait découvrir «l'application astucieuse des théories récentes du Professeur Baryton sur l'épanouissement des petits crétiens par le cinéma» (p.352) ; or, «après le spectacle», ils étaient «gâteux, repus de visions, heureux et saufs et plus modernes encore» (p.352). Aussi le cinéma est-il alors méprisé car il est vu comme «ce nouveau petit salarié

de nos rêves, on peut l'acheter lui, se le procurer pour une heure ou deux, comme un prostitué» (p. 353-354).

Au passage, Céline critique le recours généralisé à l'émotion procurée les artistes : «*Et puis des artistes en plus, de nos jours, on en a mis partout par précaution tellement qu'on s'ennuie. Même dans les maisons où on a mis des artistes avec leurs frissons à déborder partout et leurs sincérités à dégouliner à travers les étages. Les portes en vibrent. C'est à qui frémira davantage et avec le plus de culot, de tendresse et s'abandonnera plus intensément que le copain [...] tout cela pour vous amuser, vous distraire, vous faire sortir de votre Destinée. Vivre tout sec, quel cabanon ! La vie c'est une classe dont l'ennui est le pion, il est là tout le temps à vous épier d'ailleurs, il faut avoir l'air d'être occupé, coûte que coûte, à quelque chose de passionnant, autrement il arrive et vous bouffe le cerveau. Un jour, qui n'est rien qu'une simple journée de 24 heures c'est pas tolérable. Ça ne doit être qu'un long plaisir presque insupportable une journée, un long coït une journée, de gré ou de force / Il vous en vient ainsi des idées dégoûtantes pendant qu'on est ahuri par la nécessité, quand dans chacune de vos secondes s'écrase un désir de mille autres choses et d'ailleurs.*» (p.354).

-Peut-on placer, parmi les divertissements du temps, la fréquentation des maisons closes ou «*bobinards*»? On découvre : celui de Detroit - ceux de Paris : «*le Chabanais et les Invalides*» (p.213, 479) ; le Chabanais, qui fut ouvert de 1880 à 1946 rue Chabanais, près de la Bibliothèque Nationale, et qui était le bordel de Paris le plus connu à l'époque du roman ; «*les Invalides*» (p.213) qui, comme le nom l'indique, se trouvait dans le quartier des Invalides. Quand Céline écrit : «*Des artistes [...], de nos jours, on a mis partout. [...] Même dans les maisons*» (p.354), il parle certainement des maisons closes dont certaines furent effectivement décorées par des peintres.

-La forte consommation d'alcool. Sur l'"Amiral-Bragueton", «*dans cette stabilité désespérante de chaleur tout le contenu humain du navire s'est coagulé dans une massive ivrognerie*» (p.113). Le navire est une «concentration agacée d'alcooliques» (p.117), et «*les officiers de la coloniale*» étaient «*bien tassés d'apéritifs en apéritifs*» (p.117). On prend aussi «*l'apéritif*» à l'"Institut psychothérapeutique" (p.434, 447), et Parapine mène Bardamu dans «*l'arrière-salle d'un petit café*» (p.286). Bardamu et Robinson prennent à une «*terrasse un petit cassis et un diabolo*» (p.296), c'est-à-dire un alcool et une boisson qui est un mélange de limonade et de sirop. Dans les «*débits*» de Rancy, les gens «*vont s'entasser simplement par ménages dans ce qui reste des salles communes et boire*» (p.298) - «*Le dimanche soir tous les soupirs, les émotions, les impatiences, sont déboutonnés. L'amour-propre est sur le pont dominical et en goguette encore. Après une journée entière de liberté alcoolique, voici les esclaves qui tressaillent un peu, on a du mal à les faire se tenir, ils reniflent, ils s'ébrouent et font clinquer leurs chaînes.*» (p.299). La concierge de l'immeuble de Bardamu «*ne buvait que du blanc elle, à cause que le rouge donne des pertes*» (p.300). Lors de la fête foraine de Rancy, «*dans l'ombre tressaillent mille litres vides qui grelottent à chaque instant sous les tables*» (p.311), et le patron de bistrot Martrodin se plaint des Arabes : «*Ça ne boit pas ces gens-là.. Ça n'a pas encore l'habitude*», précisant encore plus loin : «*C'est défendu de boire dans leur religion qu'il paraît*», et indiquant : «*Faudrait que j'aie des Polonais. Ça Docteur, ça boit les Polonais on peut le dire.*» (p.315). Gustave Mandamour aimait «*trinquer, c'était son faible*», tandis que Bardamu et Parapine ne buvaient pas (p.463) ; mais Bardamu ne lui adressait «*jamais de reproches [...] sur la boisson.*» (p.501) ; cependant, il lui faut constater qu'il «*rabâchait les circonstances*» du drame parce qu'*«il était soûl»* (p.504).

-Le souci des «convenances» (p.302). Il se manifeste chez la mère de la femme dont la tentative d'avortement avait été manquée (p.260) et chez les parents de la femme qui a fait une fausse couche et qui refusent qu'on la conduise à l'hôpital (p.302). Il s'est imposé à la famille de la fille mère qui s'est exilée à Rancy (p.272). À propos d'une aventure sexuelle qu'avait eue Robinson dans sa jeunesse, il est noté que «*baiser une cliente en effet aux temps dont il parlait c'était encore un acte impardonnable*» (p.326).

-La condition des femmes : On constate que la société contrôlait leur activité sexuelle : celle dont la tentative d'avortement manquée ne doit pas être connue ; celle qui, mère d'un enfant sans «père légitime» (p.271), a dû, avec ses parents, s'exiler à La Garenne-Rancy «pour se cacher» (p.272). Une certaine libération est marquée par la mode des cheveux courts (p.315).

-La religion. Elle est importante pour la mère de Bardamu qui voulait lui inculquer sa confiance en la «Providence» (p.172). Son empreinte apparaît aussi à travers les propos du «Directeur de la Compagnie Pordurière» qui compare les colons «toujours en coutil blanc» aux «communiants» (p.129), à ces adolescents catholiques (en fait, les filles) qui faisaient leur «première communion» vêtus de blanc ; et il dit aussi : «un vrai Quinze Août !» (p.129), ce jour étant celui où, chez les catholiques, on célèbre la fête de l'Assomption de Marie. Si, à l'«Institut psychothérapeutique», dont, au sujet des patients, on apprend qu'«on ne pouvait pas les envoyer tout le temps à l'église, ils s'y ennuyaient trop» (p.459), l'un d'eux «subit mal l'exaltation mortuaire de la Toussaint» (p.460), c'est que la fête de tous les saints, le 1er novembre, est suivie, le 2, de celle des morts, alors célébrée religieusement. On voit encore qu'Alcide tient à confier l'éducation de sa nièce à des «Sœurs "bien"» (p.158), que Mme Henrouille veut faire entrer sa belle-mère «chez les sœurs de Saint-Vincent, des religieuses qui s'occupent justement de ces vieilles gâteuses dans leur hospice» (p.251-252) puis qu'elle la place avec Robinson «chez les Sœurs en province» (p.341). Mais la crypte de l'église Sainte-Éponime n'est considérée que comme une affaire commerciale, tandis que l'abbé Protiste n'est qu'un magouilleur guère recommandable qui permet à Bardamu d'exprimer (p.335-338) un anticléricalisme courant en France alors : «Je n'aimais pas les curés, j'avais mes raisons, surtout depuis qu'on m'avait fait le coup de l'embarquement à San Tapeta» (p.335) - «La soutane qui le couvrait me parut être une draperie bien malcommode pour déambuler comme dans la bouillabaisse des zones. Je le lui fis remarquer. J'insistai même sur l'incommodité extravagante d'un pareil attirail» (p.336) ; surtout, plus loin, l'abbé Protiste» avait «dans toute sa personne un sale petit goût de supériorité qui devait porter sur les nerfs de bien des gens» (p.380).

*
* *

Le tableau de la banlieue parisienne

Si «Voyage au bout de la nuit» nous fait aller dans des lieux enchantés des environs de Paris, comme «Saint-Germain» et sa «forêt» (p.15), comme «Saint-Cloud» (p.59) et son «parc» (p.57, 311) où se trouvait néanmoins «le Stand des Nations» (p.58), devenu plus loin «le "Tir des Nations"» (p.481), le roman nous fait déjà voir «les rues proches de l'hôpital» de Bicêtre, qui ne sont que des «ébauches de rues», «aux lampadaires pas encore peints, entre les longues façades suintantes, aux fenêtres bariolées des cent petits chiffons pendents, les chemises des pauvres», «entendre le petit bruit du graillon qui crépite à midi, orage des mauvaises graisses», car on est «dans le grand abandon mou qui entoure la ville, là où le mensonge de son luxe vient suinter et finir en pourriture», là où elle montre «son grand derrière en boîtes à ordures» (p.95).

Puis la seconde moitié du roman se passe à La Garenne-Rancy, banlieue qui est décrite avec plus de précision. Les constructions s'y faisaient sans aucun plan d'urbanisme, puisque «tout à côté du pavillon des Henrouille besognait à présent une petite usine avec un gros moteur dedans. On en tremblait dans leur pavillon du matin au soir. Et puis d'autres fabriques un peu plus loin, qui pilonnaient sans arrêt, des choses qui n'en finissaient pas, même pendant la nuit.» (p.326-327). Ailleurs, «tout le quartier tremble sans se plaindre au ronron continu de la nouvelle usine.» (p.298). Et sont signalées les «boues tenaces des banlieues insoumises» (p.101).

On y trouve surtout «des immeubles locatifs» (p.247).

De la banlieue sont montrées la tristesse des lieux, la terne et prosaïque grisaille, la désespérance quotidienne, qui produisent, chez Bardamu, la même détresse qu'en Afrique ou dans la folie de la Première Guerre mondiale car il y découvre les plus profondes misères.

Céline décrivit en particulier «les arrière-cours [...] les oubliettes des maisons en série [...] Là viennent chuter, craquer, rebondir les cris, les appels des vingt maisons du pourtour, jusqu'aux petits oiseaux

des concierges en désespoir qui moisissaient en pépiant après le printemps qu'ils ne reverront jamais dans leurs cages, auprès des cabinets, qui sont tous groupés, les cabinets, là, dans le fond d'ombre, avec leurs portes toujours déglinguées et ballantes. Cent ivrognes mâles et femelles peuplent ces briques et farcissent l'écho de leurs querelles vantardes, de leurs jurons incertains et débordants, après les déjeuners du samedi surtout. C'est le moment intense dans la vie des familles. Avec la gueule on se déifie et des verres plein le nez, papa manie la chaise, faut voir, comme une cognée, et maman le tison [sic] comme un sabre ! Gare aux faibles alors ! C'est le petit qui prend. Des torgnoles aplatissent au mut tout ce qui ne peut pas se défendre et riposter : enfants, chiens ou chats. Dès le troisième verre de vin, le noir, le plus mauvais, c'est le chien qui commence à souffrir. [...] Rien ne stimule les femmes éméchées comme la douleur des bêtes [...] La discussion en repart vindicative, impérieuse comme un délire, c'est l'épouse qui mène, lançant au mâle une série d'appels aigus à la lutte. Et après ça c'est la mêlée, les objets cassés se morcellent. La cour recueille le fracas [...] Les enfants dans l'horreur glapissent. Ils découvrent tout ce qu'il y a dans papa et maman ! Ils attirent sur eux la foudre en gueulant.

(p.265-266). De plus, dans les «débits» de Rancy, les gens «vont s'entasser simplement par ménages dans ce qui reste des salles communes et boire» (p.298). Si on essayait de se consoler de la tristesse de la banlieue en buvant du vin, en prenant «l'apéritif» comme le dit Bézin qui connaît son «vice» (p.241) ou «le petit verre» de la tante de Bébert (p.243), «on a beau boire, et du rouge encore, épais comme de l'encre, le ciel reste ce qu'il est là-bas, bien refermé dessus, comme une grande mare pour les fumées» (p.95), dont la conséquence était que «tout le monde toussait» (p.241). Bardamu ayant fait la rencontre de Bébert, une sorte de Gavroche maladif, un enfant au «teint trop verdâtre» sur lequel il s'apitoya, et celle de sa tante, une femme qui «parlait énormément sans jamais penser», il leur conseilla d'aller se promener au cimetière, «le seul espace un peu boisé».

Céline indiqua aussi que la façon qu'ont les banlieusards de «se distraire, ça suffirait pour vous enlever à toujours le goût de la rigolade» (p.240), et raconta le cas d'une famille où les parents torturaient leur petite fille puis faisaient l'amour.

Si la banlieue est envahie par des usines, l'essentiel du travail se fait à Paris, comme le montre l'évocation du tramway qui «emporte sa foule se faire comprimer dans le métro. On dirait à les voir tous s'enfuir de ce côté-là, qu'il leur est arrivé une catastrophe du côté d'Argenteuil, que c'est leur pays qui brûle. Après chaque aurore, ça les prend, ils s'accrochent par grappes aux portières, aux rambardes. Grande déroute. C'est pourtant qu'un patron qu'ils vont chercher dans Paris, celui qui vous sauve de crever de faim, ils ont énormément peur de le perdre, les lâches. Il vous la fait transpirer pourtant sa pitance. On en pue pendant dix ans, vingt ans et davantage. C'est pas donné.» (p.239).

Cette banlieue parisienne est nettement circonscrite. Si sont mentionnées d'autres localités («Bicêtre» (p.85) et «Gargan» (p.281) qui sont à l'Est de Paris - «Billancourt» (p.79) qui est à l'Ouest - «Issy-les-Moulineaux» (p.61) qui est au Sud), la banlieue où se concentre l'action est celle qui se trouve au Nord de Paris, à travers laquelle coule la Seine, qui fait «des méandres [...] à la sortie de Paris» (p.26) mais n'est que «ce gros égout qui montre tout» (p.238), «un grand glaire en zigzag d'un pont à l'autre» (p.241).

Sont citées différentes localités réelles : «Argenteuil» (p.239, 486 «la Porte» qui y conduit) - «Asnières» (p.423) - «Bezons» (p.243) - «Bois-Colombes» où résiderait un «vieil oncle» (p.458) - «Gennevilliers» (p.445) et son «pont» (p.461) et sa «plaine» (p.500) - «Montretout» (p.423) - «Passy» (p.423) - «Saint-Ouen» (p.239) où est tenue «la Foire aux Puces» (p.241, 463), le plus souvent appelée «le marché aux puces» où l'on vend des objets usagés, considéré comme le marché «le plus économique des environs» (p.252).

Par contre, «La Garenne-Rancy» (p.237) est une localité fictive mais dont le nom, proche de ceux, réels, de La Garenne-Colombes ou de "Clichy-la-Garenne" et d'autres noms réels de localités françaises comme "Drancy", est significatif car, si le premier terme évoque une réalité champêtre ancienne («les Garennes, comme on les appelait» [p.247]), l'endroit est désormais une «campagne déchue», gâtée, pourrie par une urbanisation qui est une négation de la vie ; en effet, y furent tracées des «rues à lotir» (p.96), qui ne sont souvent que des «ébauches de rues» (p.95), où furent établis

des «lotissements», sur lesquels ont été construites des maisons, entre lesquels «existaient encore quelques champs et cultures de-ci de-là, et même accrochés à ces bries quelques vieux paysans coincés entre les maisons nouvelles.» (p.96). On apprend que «le cimetière [...] est le seul espace un peu boisé d'un peu d'étendue dans la région » (p.245) ; il est question d'un «petit parc, dernier enclos d'un bois d'autrefois» (p.319) ; on lit plus loin cette notation ironique : «C'est engageant La Garenne-Rancy [...] à cause des arbres du grand cimetière. Pour un peu on se laisserait tromper et on jurerait que c'est le Bois de Boulogne.» (p.372). Et Céline regrette la déchéance du lieu : «Vers le soir on croirait encore que c'est un village, Rancy. Les portes maraîchères s'entrouvrent. La grande cour est vide. La niche du chien aussi. Un soir, comme celui-ci, les paysans sont partis de chez eux, chassés par la ville qui sortait de Paris. Il ne reste plus qu'un ou deux débits [de boisson, auberges] de ces temps-là, invendables et moisis et repris déjà par les glycines lasses qui retombent au versant des petits murs cramoisis d'affiches. La herse pendue entre deux gargouilles n'en peut plus de rouiller. C'est un passé auquel on ne touche plus. Il s'en va tout seul. [...] Les tuiles moussues chutent en dégringolades sur les hauts pavés bossus comme il n'en existe plus guère qu'à Versailles et dans les prisons vénérables. [Le] petit parc municipal» [est] tout cintré d'entrepôts, où viennent s'oublier sur les pelouses teigneuses tous les abandons d'alentour entre le boulodrome à gâteux, la Vénus insuffisante et le monticule de sable pour jouer et faire pipi.»(p.298-299).

On peut noter que La Garenne-Rancy, dont «la municipalité» «pratiquait une politique abominable, anarchiste pour tout dire, et dont on parlait dans toute la France, une politique de voyous» (p.272), ressemble fort à Clichy, commune de banlieue dans le dispensaire municipal de laquelle Louis-Ferdinand Destouches travailla, et qui avait pour maire et pour édiles des communistes militants.

Est une autre localité imaginaire «Vigny-sur-Seine» qui est censé se trouver en «Seine-et-Oise» (p.422), et qui est décrit avec précision : «Vigny-sur-Seine se présente entre deux écluses, entre ses deux coteaux dépouillés de verdure, c'est un village qui mue dans sa banlieue. Paris va le prendre. / Il perd un jardin par mois. La publicité, dès l'entrée le bariole en ballet russe. La fille de l'huissier sait faire des cocktails. Il n'y a que le tramway qui tienne à devenir historique, il ne s'en ira pas sans révolution. Les gens sont inquiets, les enfants n'ont plus le même accent que leurs parents. On se trouve comme générés quand on y pense d'être encore de Seine-et-Oise. Le miracle est en train de s'accomplir. La dernière boule de jardin a disparu avec l'arrivée de Laval aux affaires et les femmes de ménage ont augmenté leurs prix de vingt centimes de l'heure depuis les vacances. Un bookmaker est signalé. La receveuse des Postes achète des romans pédérastiques et elle en imagine de bien plus réalistes encore. Le curé dit merde quand on veut et donne des conseils de Bourse à ceux qui sont bien sages. La Seine a tué ses poissons et s'américanise entre une rangée double de verseurs-tracteurs-pousseurs qui lui forment au ras des rives un terrible râtelier de pourritures et de ferrailles. Trois lotisseurs viennent d'entrer en prison. On s'organise.» (p.422).

Parmi les voies qui sont tracées dans la banlieue parisienne sont mentionnées :

-Certaines qui ont leur nom véritable ou du moins vraisemblable : «la Révolte» (p.248) ou le «boulevard de la Révolte» (p.291) ainsi appelé car, après la révolte des Parisiens en mai 1750, Louis XV fit tracer la «route de la Révolte», pour pouvoir aller de Versailles à Saint-Denis en évitant Paris - «boulevard Poincaré» (p.267) - «place Jean-Jaurès» (p.317) et «Place Lénine» (p.247), noms dont le choix s'explique par l'appartenance à la gauche de la municipalité de Clichy - «quai d'Argenteuil» (p.307) - «rue Saint-Vincent» (p.271) - «rue des Gonesses» (p.303) - «rue des Bournaires» (p.461 : c'est à Clichy) - «rue des Mineures» (p.245, 246) - «rue Ventru» (p.247) - «impasse Gibet» et «rue des Valentines» (p.274) - «rue des Sanzillons» (p.462 : il y a une rue "Madame de Sanzillon" à Clichy).

-D'autres dont les noms sont évidemment fantaisistes sinon satiriques : «boulevard Coutumance» (p.307) - «boulevard Magnanime» (p.296) - «Boulevard Minotaure» (p.238) - «boulevard de la Liberté» (p.246, 347) - «faubourg de la Liberté» (p.462) - «Place Transitoire» (p.275), «rue des Brumaires» (p.307).

*
* *

Le tableau de Paris

C'est surtout à partir de la banlieue Nord qu'on découvre la ville, au cours de différentes incursions qu'y fit Bardamu.

D'abord, il se rendit à «*l'Institut Bioduret Joseph [...] au bout de Paris, derrière La Villette*» (p.279), puis, ne pouvant se «résoudre à franchir la Seine» car, «de l'autre côté, sur l'autre rive, commençaient [ses] ennuis» (p.287), il flâna au bord de la Seine, s'intéressant aux pêcheurs, au spectacle de montée de la nuit, et aux bouquinistes (p.288), trouva chez l'une un "Montaigne" (p.289). Cependant, il se décida enfin à revenir à Rancy en faisant «un petit tour par la place Blanche» (p.290) pour parvenir tout de même «en haut du pont Caulaincourt [où] on aperçoit au-delà du grand lac de nuit qui est sur le cimetière les premières lumières de Rancy» (p.290) ; en effet, le pont Caulaincourt permet le franchissement du cimetière de Montmartre. Bardamu indique qu'il faut marcher longtemps «autour du cimetière» pour «arriver aux fortifications» (p.290), les anciennes «fortifications» (p.239, 246, 263) de Paris, qui ont leurs «glacis» (p.240), qu'on appelle aussi les «fortifs» (p.349). Quand on a «atteint la porte (auparavant, c'était «la Barrière» [p.350])», à l'octroi, on passe encore devant le bureau moisi où végète le petit employé vert» (p.290), cet octroi étant le bureau où la ville de Paris faisait payer un droit d'entrée sur les marchandises. Ces «fortifications» qui entouraient Paris avaient été détruites, le terrain vague constituant alors la «zone» (p.240, 333, 349), une «bouillabaisse» (p.336), une «espèce de village qui n'arrive jamais à se dégager tout à fait de la boue, coincé dans les ordures et bordé de sentiers [...] Pays de cinéma d'avant-garde [certains cinéastes, comme Marcel Carné ou René Clair y avaient tourné des films] où les linges sales empoisonnent les arbres et toutes les salades ruissellent d'urine les samedis soirs» (p.333), une sorte de bidonville ; en effet, y ont été établis des abris de fortune où végétent des «chiffonniers», ces «barbares à la manque, ces biffins pleins de litrons et de fatigue» qui attendaient la prochaine guerre pour faire «encore une fois fortune à vendre des peaux de rats, de la cocaïne et des masques en tôle ondulée» (p.240) ; aussi l'endroit est-il, pour la tante de Bébert, «trop voyou» (p.246).

Une autre incursion de Bardamu dans Paris fut, en fait, sa fuite de Rancy. Il passa «devant le Poste de Police», devant «le truc à éclipse du coin du Boulevard», de nouveau «devant l'octroi et ses préposés verdoyants dans leur cage de verre», d'où «on apercevait les gros quais d'ombre des fortifs» (p.349). Puis il alla «vers la Place Clichy» (p.350 - elle fut mentionnée aussi p.7,167 [«une carte postale en couleurs» que possède Robinson en Afrique], 237, 348, 485), remarqua les «deux prostituées en attente au coin de la rue des Dames» (p.350), vit «la statue du maréchal Moncey» (p.350), descendit vraisemblablement la rue de Clichy jusqu'aux «grands boulevards» (p.351) en faisant un détour par le «métro Saint-Georges» (p.351) avant d'atteindre «les Galeries» (p.351), le grand magasin que sont "Les Galeries Lafayette". Il fut alors attiré par «le "Tarapout"», «un gros gâteau en lumière» qui «était comme tout le contraire de la nuit» (p.351), en fait, le "Paramount Opéra", cinéma situé à l'angle du Boulevard des Capucines et de la Rue de la Chaussée d'Antin, dont l'inauguration le 24 novembre 1927 fut un événement considérable ; le film y était précédé d'une «présentation scénique» intitulée "Printemps d'amour".

La troisième incursion fut le passage de Bardamu, Sophie, Robinson et Madelon à la «fête des Batignolles» (p.476), quartier populaire «qui va perdre ses boutiques au long des rues et même ses couleurs l'une après l'autre et finir comme ça en bistrots précaires juste aux limites de l'octroi. Quand on est pas pressé, on se perd facilement dans ces rues-là, dérouté qu'on est d'abord par la tristesse et par le trop d'indifférence de l'endroit. Si on avait un peu d'argent on prendrait un taxi tout de suite pour s'échapper tellement qu'on s'ennuie. Les gens qu'on rencontre traînent un destin si lourd que ça vous embarrassse pour eux. Derrière les fenêtres à rideaux, c'est comme certain que des petits rentiers ont laissé leur gaz ouvert. On n'y peut rien. Merde ! qu'on dit, c'est pas beaucoup. / Et puis même pas un banc pour s'asseoir. C'est marron et gris partout. Quand il pleut, il pleut de partout aussi, de face et de côté et la rue glisse alors comme un dos d'un gros poisson avec une raie de pluie au milieu. On ne peut même pas dire que c'est désordre ce quartier-là, c'est plutôt comme une prison,

presque bien tenue, une prison qui n'a pas besoin de portes.» (p.371). Dans ce quartier se trouvent la «*rue des Dames*» (p.350), «*la rue des Vinaigriers*» (p.371). Bardamu nous apprend que, ayant quitté Rancy, il y a habité «à faire des petits métiers pour vivre» (p.237) ; que Pomone, qui habitait «*rue des Batignolles*» (p.370) y exerçait son activité (p.360).

Mais l'ensemble de la ville est évoqué ici et là au fil des pages, avec :

-Le spectacle de la Seine : «*J'allais me promener, nuit tombée, jusqu'au pont de Grenelle, là où l'ombre monte du fleuve jusqu'au tablier du métro, avec ses lampadaires en chapelets, tendu en plein noir, avec sa ferraille énorme aussi qui va foncer en tonnerre en plein flanc des gros immeubles du quai de Passy*» (p.79) - Aux abords du Louvre, «*la Seine est tournée au sombre et le coin du pont est devenu tout rouge du crépuscule. [...] La nuit est sortie de dessous les arches, elle est montée tout le long du château, elle a pris la façade, les fenêtres, l'une après l'autre, qui flambaient devant l'ombre. Et puis, elles se sont éteintes aussi les fenêtres.*» (p.288).

-Des monuments : le «*Val-de-Grâce, citadelle ventrue, si noble et toute barbue d'arbres et qui sentait bien fort l'omnibus par ses couloirs*» (p.84) : hôpital et école de santé militaires - «*la Tour*» (p.263) : la Tour Eiffel (p.38) - «*le château*» (p.288), qui est le Louvre, visible sur la rive droite de la Seine quand on débouche de la rue Bonaparte - «*Porte Saint-Martin*» (p.355) près de laquelle se trouve un théâtre qui porte ce nom, et où, peut-être, aurait-on pu trouver un figurant pour le «*Tarapout*» - le «*Bureau de la Bourse*» (p.366), bureau de poste qui se trouve près de la Bourse de Paris - le «*Sacré-Cœur*» (p.241 : «*Pour voir le soleil, faut monter au moins jusqu'au Sacré-Cœur à cause des fumées*», p. 366).

-Des gares : «*gare du Nord*» (p.365) : gare d'où partent les trains non seulement vers le Nord de la France mais aussi vers le Nord de l'Europe, donc vers Berlin - «*gare de l'Est*» (p.471).

-Des quartiers : celui, «*tranquille*», «*autour de la Banque de France... Place des Victoires [...] Rue des Petits-Champs [...] rue du Louvre et le Palais-Royal*» dans lequel Robinson vendait «*les journaux du soir*» (p.43) - «*les Ternes*» (p.81 : quartier situé entre les Champs-Élysées et le Bois de Boulogne) - «*la Madeleine*» (p.102) - «*le quartier des "Filles-du-Calvaire"*» (p.272) - «*La Villette*» (p.279) - «*Montmartre*» avec sa «*rue Lepic*» (p.290, 366), son «*Sacré-Cœur*» (p.366), sa «*petite église*» Saint Pierre (p.366), sa «*Place du Tertre*» (p.366), son «*petit cimetière*» (p.367), son «*Moulin*» (p.368 : le moulin de Blute-Fin [devenu ensuite un bal public sous le nom de «*Moulin de la Galette*», d'où une grande animation nocturne causée par les «*festoyeurs*»] dont des meuniers prirent part à la résistance contre les cosaques dont peut-être certains y furent enfouis).

-Des places : «*Place Vendôme*» (p.110) - «*la place Blanche*» (p.290) : voisine de la place Clichy - «*la Place Pigalle*» (p.483) : sur le Boulevard de Clichy, au pied de Montmartre.

-«*L'Impasse des Beresinas, derrière les "Folies-Bergère", à présent disparue*» (p.72), qui devient «*le passage des Bérésinas*» p.75 et p. 359), qui est en fait le passage Choiseul où Louis-Ferdinand Destouches passa son enfance ; il comportait des boutiques, formait comme «*une véritable petite province, depuis des années coincée entre deux rues*» ; on y menait «*une vie picoreuse et désespérément économique*» (p.75).

-Des rues : «*rue Vignon*» (p.103) - «*rue Moncey*» (p.133) - «*rue de Vaugirard*» (p.286) - «*la rue Bonaparte [...] qui donnerait plutôt du plaisir au passant. Il en est peu d'autant bienveillantes et gracieuses*» (p.287) - «*rue d'Aboukir*» (p.330) - «*rue du Rocher*» (p.478).

-Des avenues : «*avenue de Saint-Ouen*» (p.357), une voie des 17e et 18e arrondissements qui mène à la ville de Saint-Ouen (p.489) - «*Avenue de Clichy*» qui aboutit à «*la Porte*» (p.488), la porte de Clichy.

-Des boulevards : le «*boulevard Sébastopol*» (p. 249) - les «*grands boulevards*» (p.351) qui se situent entre la Madeleine et la Bastille, où se trouvent les grands magasins et où il y a beaucoup d'animation.

-Des ponts : le «*Pont d'Auteuil*» (p.75) - le «*pont de Grenelle*» (p.79).

-Le «*quai de Passy*» (p.79).

-Des entrées de la ville : «*la Porte des Ternes*» (p.75) - «*La porte Brancion*» (p.237) - «*la Porte Maillot*» (p.463) - «*la Porte*» (p.486) : la Porte de Saint-Ouen.

-Le «métro» par lequel «la ville cache tant qu'elle peut ses foules de pieds sales dans ses longs égouts électriques» (p.239), dont est mentionnée une station, le «métro Saint-Georges» (p.351), et une ligne, «Nord-Sud» (p.172) qui fut longtemps la désignation de la seconde ligne mise en service à Paris de Montmartre à Montparnasse, la première ayant été, d'est en ouest, la ligne Vincennes-Porte Maillot.

-Des lieux de commerce : le «marché du Temple» (p.254) dans le 3e arrondissement ; il doit son nom à un ancien prieuré de l'ordre des Templiers - les «Halles» (p.351), l'ancien marché central de Paris - les «Galeries Dufayel» (p.366) alors un des principaux grands magasins de Paris - «les Galeries» (p.351), le grand magasin que sont "Les Galeries Lafayette".

-Des lieux de divertissements : l'*«Alhambra»* (p.19) : music-hall parisien dont une des vedettes était le chanteur Harry Fragson - «l'*Opéra-Comique*» (p.49) - «l'*Olympia*» (p.72) : établissement qui comportait un restaurant et, au sous-sol, une salle de danse ; la musique ne pouvait pas y être le jazz que semble bien désigner l'épithète «négro-judéo-saxonne» car sa diffusion ne s'est faite en Europe qu'après la guerre ; en reprenant l'idée d'une prétendue collusion entre la tradition noire et l'influence de la communauté juive états-unienne, Céline révélait son racisme - le "*Théâtre des Variétés*" (p.77) qui, fondé en 1807 boulevard Montmartre, avait vu s'illustrer Offenbach, Mistinguett, Raimu... - «Luna Park» (p.173 : parc d'attractions situé près de la porte Maillot, ouvert en 1909, détruit en 1942) - «l'*Opéra* [qui] semblait un gros brasier d'annonces» (p.368).

-Des parcs : «le Bois de Boulogne» (p.55, 372) appelé aussi «le Bois» (p.237) - «les Buttes» (p.482) : les Buttes-Chaumont, parc de Paris situé dans le XIXe arrondissement.

-Des restaurants : «chez Duval» (p.59) : il y a avait à Paris non pas un mais une trentaine de "Bouillons Duval" considérés comme offrant à leur clientèle à des prix raisonnables une cuisine simple mais de bonne qualité.

-Des journaux : «*Le Temps*» (p.8) - «*Le Petit Journal*» (p.55) - «*L'intransigeant*» (p.239) dont on lit les petites annonces pour y trouver une offre d'emploi.

-Des cimetières : «le cimetière, un autre encore» (p.291) : ces deux cimetières sont le cimetière Montmartre et le cimetière des Batignolles - «le petit cimetière» de Montmartre.

*
* * *

Sont mentionnés d'autres coins de France :

-Les «Flandres» (p.19, 457) où se trouverait «Noirceur-sur-la-Lys» (p.36, 38, 40, 44).

-Les «Ardennes» (p.28) où passe «la Meuse» (p.29), où se trouverait «Barbigny» (p.23, 24, 28).

-Le Nord où se trouve «Lille» (p.44), dont vient le «bistrot» Vaudescal (p.504).

-Coutances, en Normandie, où [pour la rime?] est morte «la tante Hortense» (p.330).

-La «Bretagne» dont viennent «les cavaliers d'escorte» (p.28) de Bardamu (qui ont d'ailleurs des noms typiquement bretons : «Kersuzon», «Kerdoncuff») et, cette province pauvre envoyant traditionnellement ses jeunes gens travailler à Paris, «les petites bonnes de Bretagne» (p.482).

-L'Auvergne, autre province pauvre envoyant traditionnellement ses jeunes gens travailler à Paris ; ce sont «les gars d'Auvergne» qui rencontrent à la fête des Batignolles «les petites bonnes de Bretagne» (p.482).

-Le «Cantal» (p.464), département dans la région montagneuse du Massif Central, d'où vient Gustave Mandamour.

-Toulouse (p.154, 342, 379, 483) qui est appelée «la ville rose» (à cause du grès avec lequel sont construits beaucoup de ses édifices), ce qui a peut-être amené Céline à noter : «Dans ce jour de midi, de l'endroit où nous étions, tout devenait rose autour de nous» (p.385) ; il mentionne son «jardin public» (p.382, 384), sa pâtisserie (p.382-384), sa «vieille cité», qui lui inspire ce commentaire : «On n'a pas brûlé de villes dans le Midi depuis bien longtemps. Jamais elles ne furent aussi vieilles. Les guerres ne vont plus par là.» (p.385), son «église Sainte-Éponime» (p.385), sa «rue du Théâtre» (p.386), son «fleuve» (p.398) qui est la Garonne ; les «jolis vignobles des environs». On découvre aussi les environs : la localité de «Saint-Jean» située à 8 km. (p.398), «petite ville [...] ratatinée autour du clocher planté comme un clou dans le rouge du ciel» (p.407).

- «Le Midi» en général dont «les journaux pustulent de la politique et de la vivace» (p.395) ; où «les rivières ne sont pas à leur aise» (p.399).
- Marseille (p.113).
- Nice (p.359)
- La Corse dont vient le lieutenant Grappa (p.151). Il faut savoir que, traditionnellement, la Corse fournit un grand nombre de fonctionnaires (militaires, gendarmes, douaniers, postiers, etc.) qui sont plutôt indolents et dont on se moque gentiment.
- Cayenne (p.391) : bagne de Guyane où, selon Bardamu, Robinson aurait pu être envoyé.

*
* *

- On sort de la France : En plus de l'Afrique, de New York et de Detroit, sont aussi évoqués :
- Hanovre, ville d'Allemagne aux environs de laquelle Bardamu dit être allé à l'école (p.11), Céline ayant été, en 1907, envoyé par ses parents en pension en Allemagne, pour qu'il y apprenne la langue, à la "Mittelschule" de Diepholz (près de Hanovre) ; il y resta jusqu'en juillet 1908.
 - Berlin où est mort l'amant que regretté Tania (p.365).
 - La Belgique d'où descendant des péniches qui «sont musicales» et «portent de la couleur» (p.445).
 - La Havane où «les crocodiles et les requins passent entre deux eaux la gueule ouverte autour des bateaux d'ordures et de viandes pourries qu'on va déverser au large» (p.25).
 - La Laponie et le Pérou d'où proviendraient des publications sur la typhoïde (p.285).
 - Venise où «on dépérît aussi bien de faim qu'ailleurs... Mais on y respire aussi une odeur de mort somptueuse qu'il n'est pas facile d'oublier par la suite...» (p.286).
 - Le Turkestan qui aurait été présenté dans un spectacle du "Tarapout" (p.355) où figure un «Pacha».
 - Londres, avec les «les bords de la Tamise» montrés dans un autre spectacle du "Tarapout" (p.362).
 - Toute l'Angleterre qui est d'abord célébrée quand Bardamu, étant bien accueilli par les danseuses anglaises du "Tarapout", Céline lui fit dire : «C'est bon aussi de n'être ni confessé ni méprisé. C'est l'Angleterre.» (p.355) car l'absence de la confession dans la religion protestante amènerait les Anglais à ne pas juger les autres. Mais, quelques lignes plus loin, il notait cependant que ces danseuses déployaient «cette énergie de race un peu ennuyeuse, cette continuité intransigeante qu'ont les bateaux en route, les étraves, dans leur labeur infini au long des Océans» (p.356) ! Enfin, il les voyait «reprises» par «la poisse sérieuse de leur sale pays» (p.363). Plus loin, Baryton, lisant l'"Histoire d'Angleterre" de Macaulay est irrémédiablement séduit par le pays.
 - La Slovaquie d'où vient Sophie, Bardamu appréciant l'absence chez elle «de ces fausses ou véritables pudeurs qui gênent tant les conversations trop occidentales» (p.472), tandis que Madelon et Robinson ne veulent pas «être interrompus par une étrangère» (p.484).
 - La Russie représentée par Serge Parapine avec lequel Baryton «n'avait jamais été avec Parapine entièrement à son aise» : «Le fait d'être russe pour Baryton, c'était quelque chose d'aussi descriptif, morphologique, irrémissible, que "diabétique" ou "petit nègre"» (p.418-419).

*
* *

On remarque l'exposé d'une véritable théorie des climats, Céline opposant «les grisailles pudiques du Nord» (p.113) et «la fièvre ignoble des Tropiques» (p.113), indiquant : «On va vite à pourrir, dans les verdures, surtout quand il fait chaud atrocement. / Le Nord au moins ça vous conserve les viandes ; ils sont pâles une fois pour toutes les gens du Nord. Entre un Suédois mort et un jeune homme qui a mal dormi, peu de différences. Mais le colonial il est déjà tout rempli d'asticots un jour après son débarquement. Elles n'attendaient qu'eux ces infinités laborieuses vermicelles et ne les lâcheraient plus que bien au-delà de la vie. Sacs à larves.» (p.116).

*
* *

Le tableau de classes sociales

Alors que Proust, le snob par excellence, avait été le peintre de la haute bourgeoisie et de l'aristocratie, Céline, qui se voulut l'anti-Proust, fut celui de la classe pauvre, et avec un point d'optique nouveau. En effet, Bardamu n'est pas un bourgeois paisible qui observerait les misères de loin, mais lui-même un «misérable», qui manifeste un intérêt constant pour les pauvres. Ses découvertes de différents aspects du siècle trouvent leur unité dans le point de vue commun d'où ils apparaissent, celui des «miteux», des écrasés, des victimes d'un mélange d'exploitation, d'injustice et de malchance, soumis qu'ils sont à «*la nécessité*» qui a «*des hontes*» (p.361).

Les pauvres sont les premières victimes de la guerre, qu'ils soient des soldats ou les habitants des villages détruits.

Dans la colonie, Bardamu est sévère à l'égard des Noirs : «*La négrerie pue sa misère, ses vanités interminables, ses résignations immondes*» pour aussitôt les situer par rapport aux «*pauvres de chez nous mais avec plus d'enfants encore et moins de linge sale et moins de vin rouge autour*» (p.142).

À New York, voulant «se nourrir à l'économie», il lui fallut aller «*manger dans le quartier des pauvres*» (p.203) où flottent «*les relents d'une continue friture*» (p.204). Mais il avoue : «*Je serais bien resté avec eux, mais ils ne m'auraient pas nourri non plus les pauvres, et je les aurais tous vus, toujours et leur trop de misère me faisait peur. Aussi finalement je retournai vers la haute cité. "Salaud ! que je me disais alors. En vérité, tu n'as pas de vertu !"*» (p.204).

À Detroit, Bardamu, cherchant du travail chez Ford, se joint à des «miteux» qui «*s'épiaient entre eux comme des bêtes sans confiance, souvent battues. De leur masse montait l'odeur d'entrejambes urinéous comme à l'hôpital. Quand ils vous parlaient on évitait leur bouche à cause que le dedans des pauvres sent déjà la mort.*» (p.223), du fait de leur mauvaise haleine. Si son travail faisait qu'«*on en devenait machine*» (p.225), en rencontrant Robinson, il découvrit «*une espèce de légion étrangère de la nuit*» (p.233), des travailleurs de nuit qui «*semblaient moins inquiets que nous autres, gens de la journée. Peut-être par ce qu'ils étaient parvenus, eux, tout en bas des gens et des choses.*» (p.232).

Devenu médecin dans la banlieue parisienne, Bardamu côtoie des prolétaires, des gens exploités, soumis à une misère matérielle et morale, à une véritable turpitude, et sont, de ce fait, désespérés. Ils furent observés comme par un journaliste (d'où parfois un regard curieux, moqueur), mais perçus avec une compassion résignée. En effet, Céline les a montrés qui, du tramway au métro, se hâtaient d'aller travailler à Paris, où ils étaient soumis au «*patron*» «*qui vous sauve de crever de faim*» (p.239), mais vous fait subir «*la lente angoisse du renvoi sans musique*» quand il «*voudra réduire ses frais généraux*» (p.239). De ce fait, la banlieue n'apparaissait peuplée «*que le dimanche*» (p.239) qu'on passait «*en peignoir et bras de chemise*», bien soutenu «*par des nourritures épiciées*» (p.299), les pauvres pouvant avoir «*des idées du dimanche, des idées de gentleman*» (p.297), grâce à la «*fête*» qui, toutefois, ne sert qu'«*à tromper les gens du bout de la semaine*» (p.310). Céline exprima aussi sa commisération pour l'ouvrier «*blessé au travail*», «*son bras dans un gros coton blanc [...] qui sait plus quoi faire et quoi penser et qui n'a pas assez pour aller boire et se remplir la conscience*» (p.240). Et il nota que la misère est sexuelle aussi car «*ce sont des péchés qu'on le veuille ou non d'être baiseurs et pauvres*» (p.361), se plaignant, à New York, alors qu'il est attiré par les belles femmes qu'il y voit : «*Le supplice esthétique du pauvre est donc interminable?*» (p.197), admettant aussi : «*Je n'avais pas des goûts sérieux pour un miteur.*» (p.203).

Quittant La Garenne-Rancy et pensant exercer encore la médecine, il se disait : «*Quant aux malades, aux clients, je n'avais point d'illusion sur leur compte... Ils ne seraient dans un autre quartier ni moins rapaces, ni moins bouchés, ni moins lâches que ceux d'ici. Le même pinard, le même cinéma, les mêmes ragots sportifs, la même soumission enthousiaste aux besoins naturels, de la gueule et du cul la même horde lourde, bouseuse, titubante d'un bobard à l'autre, hablarde toujours, trafiqueuse, malveillante, agressive entre deux paniques.*» (p.346).

Mais, à La Garenne-Rancy, il y a aussi des petits-bourgeois, les Henrouille (en qui on peut voir une représentation de la famille de Céline), «*le père Henrouille [ayant] été petit clerc chez un notaire [...] pendant cinquante ans*» (p.249), temps pendant lequel le couple, uniquement préoccupé d'argent, s'était soumis au souci d'économiser, n'avaient jamais «*dépensé pendant cinquante ans un seul sou*

à eux deux sans l'avoir regretté» ; qui «n'en revenaient pas d'avoir passé à travers la vie rien que pour avoir une maison» qui «venait de finir d'être payée» (p.247). Or Mme Henrouille, une fois «la maison acquise» (p.251), avait pensé «qu'il y avait encore des économies à faire à propos de la mère de son mari» qui occupait un «enclos» «dans le fond du jardin» (p.251), et leur coûtait «si cher» (p.252). Et Bardamu avait failli se compromettre dans une affaire de famille crapuleuse. L'esprit petit-bourgeois est épingle aussi quand leur fille, recevant Bardamu et l'abbé Protiste, s'exclame : «Le médecin et le prêtre !... N'est-ce pas ainsi toujours dans les moments douloureux de la vie?» p.343).

À Paris, Bardamu, jeune homme, avait été employé par ces bourgeois que sont les bijoutiers Puta (p.103-106), la bijouterie scintillant «de mille diamants [...] chacun de ces diamants coûtant autant que plusieurs décades de [son] salaire» (p.103) ; «ils s'endormaient chaque soir de la guerre au-dessus des millions de leur boutique, fortune française» (p.104) ; tandis que le visage du mari «formait une harmonie de placidité sotte», «Mme Puta ne faisait qu'un avec la caisse de la maison», étant possédée par «les soucis étriqués du commerce» (p.103).

Dans son tableau de Paris, Céline, en véritable sociologue de la ville, spécialiste de morphologie urbaine, constata : «Les gens riches à Paris demeurent ensemble, leurs quartiers en bloc, forment une tranche de gâteau urbain dont la pointe vient toucher au Louvre, cependant que le rebord arrondi s'arrête aux arbres entre le Pont d'Auteuil et la Porte des Ternes. Voilà. C'est le bon morceau de la ville. Tout le reste n'est que peine et fumier.» (p.75).

Bardamu, vivant à l'hôtel, eut pour voisins des «étudiants de la province» qui goûtaient à «la Bohème, ce désespoir en café crème» (p.359), avant de «se fabriquer un bonheur» bourgeois dont il se moque : «Ils se voyaient au dernier carré eux, entourés d'une famille peu nombreuse mais incomparable et précieuse jusqu'au délice. Ils ne l'auraient cependant pour ainsi dire jamais regardée leur famille. Pas la peine. Elle est faite pour tout excepté pour être regardée la famille. D'abord, c'est la force du père, son bonheur d'embrasser sa famille sans jamais la regarder, sa poésie. / En fait de nouveauté, ils auraient été à Nice, en automobile avec l'épouse dotée et peut-être adopté l'usage du chèque pour les transferts de banque. Pour les parties honteuses de l'âme, emmené sans doute aussi l'épouse un soir au bobinard. Pas davantage.» (p.359)

Retrouvant Robinson, Bardamu en vint à le traiter de «bourgeois» (parce que pour moi y avait pas pire injure à cette époque). Tu ne penses en définitive qu'à l'argent...» (p.394). D'ailleurs, plus loin, à propos du prix de la péniche, Robinson «s'entêtait à estimer des mille et des cents», «s'excitait [...] sur le prix» (p.401). Or, en effet, les propriétaires sont des bourgeois dont sont critiqués les «voix distinguées», les meubles anciens, même si le patron est un peintre mais qui disposait de tous ces avantages : «beau sexe [!?], beaux cheveux, belles rentes, tout ce qu'il faut pour être heureux» (p.403) ; Céline parlait pourtant de son ami, le peintre Henri Mahé, qui avait effectivement une péniche, «arche à copines et copains» qui était une faune de voyous et d'avocats, de maquereaux et d'écrivains, d'étudiants et de chansonniers, de danseuses et d'artistes de cinéma, mais amarrée à Paris ! Et Bardamu se sentait «un peu humilié au milieu des autres, si confortables en tout, propres comme des Américains si bien lavés, si bien tenus, prêts pour les concours d'élégance.» (p.404).

On peut encore considérer que, à la tête de l'*«Institut psychothérapique»*, Bardamu et Parapine s'embourgeoisèrent : «On avait eu une espèce de chance miraculeuse et on avait tout ce qu'il nous fallait aussi bien au point de vue de la considération que du confort matériel» (p.465). Et Bardamu pensait que Sophie pouvait «déranger un jour l'ensemble de nos infinies prudences» ou prendre «conscience de notre miteuse réalité» (p.473).

*
* *

Dans *“Voyage au bout de la nuit”*, livre dont il faut admirer le caractère démonstratif, Céline se montra en prise sur les réalités profondes de son temps, fit découvrir, d'en bas, les aspects les plus marquants et les plus caractéristiques, nombre des maux dont souffrait le monde dit civilisé, toutes les formes d'inhumanité, du premier tiers du XXe siècle (la guerre de 1914, la brutalité de la colonisation en Afrique, le capitalisme industriel et le taylorisme aux États-Unis, les conditions de vie misérables dans les banlieues des grandes villes).

L'intérêt psychologique

Céline refusa toute analyse psychologique, affirma son mépris de la psychologie moraliste qu'avait incarnée au XVIIe siècle La Bruyère («*De nos jours, faire le "La Bruyère" c'est pas commode. Tout l'inconscient se débinez devant vous dès qu'on s'approche.*» [p.397]) et dont il n'est plus possible de se contenter de nos jours. S'il se voulut l'anti-Proust, ce fut aussi parce qu'il trouvait vain son attachement à une inépuisable psychologie de l'amour (p.74) à l'encontre de laquelle il choisit de s'intéresser aux «*rudes appétits, bêtes et précis*» (p.74) de ses personnages et à la manière dont ils arrivaient à les satisfaire.

Le roman étant le discours du personnage-narrateur qu'est Bardamu, double de Céline, il est le seul personnage, les autres n'existant qu'à travers lui. Mais a une importance primordiale Robinson qui, à son tour, est le double de Bardamu.

Il s'agit donc d'étudier ces deux personnages.

Bardamu constate l'impossibilité de connaître autrui : «*Pour faire psychologue, nous [la maîtresse de Robinson et Bardamu] essayâmes d'analyser un peu le caractère de Robinson [...] et je me suis lancé dans une définition de son caractère à Robinson comme si je le connaissais, moi son caractère, mais je me suis aperçu tout de suite que je ne connaissais guère Robinson sauf pour quelques grossières évidences de son tempérament.*» (p.396-397).

* * *

BARDAMU

Pour tracer son portrait physique, on ne dispose, ce qui est normal pour un personnage-narrateur, que de quelques éléments : il a «*une grosse tête*» (p.77, 502) ; il a «*dix piges de plus*» que Robinson, Madelon et Sophie (p.480) ; à New York, Lola, qu'il trouva vieillie, lui rétorqua «*qu'elle ne [l'] aurait pas reconnu [...] dans la rue, tellement que l'âge [l'] avait déjà ridé, gonflé, caricaturé*» (p.211). Cependant, il nous informe de son fort goût de la beauté des femmes et des relations sexuelles avec elles, de ses «*frasques génitales*» (p.218) qui ont dû permettre à «*un raté dans [son] genre [d'avoir] fait souches clandestines un peu sous tous les cieux*» (p.218). ; alors que Brandelore «*donnait [...] des leçons d'entrain à la petite fille de la concierge*», il indique : «*J'allai de suite l'y rejoindre, comme il m'y conviait.*» (p.94). Surtout, Madelon, qui le trouvait «*brutal tout de même avec les femmes [...] il les aime comme trop les femmes... Comme les chiens un peu*» (p.409), qui ajoutait : «*Les médecins, c'est bien connu, c'est tous des cochons [...] il est fadé dans son genre.*» (p.410) - «*il est trop vicieux*» (p.411), entend Robinson acquiescer : «*C'est à ce point que j'ai souvent cru, tellement qu'il était porté là-dessus, qu'il prenait des drogues...*» et qui croit lui apprendre qu'«*il possède un de ces machins ! Si tu voyais ça cette grosseur ! C'est pas naturel !*» (p.410). Par contre, Bardamu affirme : «*Je ne buvais pas*» (p.128) ; et, de plus, il refuse de fumer, cette double «*abstinence*» (p.128) déplaisant, et lui attirant cette question : «*Êtes-vous pédéraste par hasard?*» (p.128).

Ce qui s'impose, c'est son caractère et, surtout, la faiblesse de ce caractère, dont il a cependant conscience, se livrant à un constant autodénigrement.

Il a passé son enfance dans l'ambiance sombre et étouffante de «*l'Impasse des Beresinas*» (p.72), auprès de sa mère dont il parle souvent, se moquant de sa sensiblerie en la comparant à une chienne et en commentant : «*La chienne au moins, ne croit que ce qu'elle sent.*» (p.95) ; se moquant de son fatalisme (p.96), affirmant : «*On a de tout chez sa mère, pour toutes les occasions de la Destinée. Il suffit de savoir choisir.*» (p.175), signalant qu'elle ne lui a jamais donné beaucoup d'argent (p.228), se souvenant de sa «*boutique*» (p.403), alors qu'il ne dit rien de son père.

Dès l'ouverture du roman, le ton est donné : «*Moi, j'avais jamais rien dit. Rien. C'est Arthur Ganate qui m'a fait parler*» (p.7). D'où une discussion dans laquelle son ami se présente comme un patriote type, tandis que Bardamu dénonce le bourrage de crâne patriotique ; Ganate lui assène alors : «*T'es un anarchiste et puis voilà tout !*», et Bardamu lui répond : «*Tu l'as dit, bouffi, que je suis anarchiste ! Et*

la preuve la meilleure, c'est que j'ai composé une manière de prière vengeresse et sociale [...] "LES AILES EN OR" ! C'est le titre !... Et je lui récite alors : / "Un Dieu qui compte les minutes et les sous, un Dieu désespéré, sensuel et grognon comme un cochon. Un cochon avec des ailes en or qui retombe partout, le ventre en l'air, prêt aux caresses, c'est lui, c'est notre maître. Embrassons-nous !"» (p.8-9). Or, non sans contradiction, ce prétendu anarchiste qui reconnaît : «Je n'avais plus la tête très solide. Cette brève mais vivace discussion m'avait fatigué. Et puis j'étais ému aussi parce que le garçon m'avait un peu traité de sordide à cause du pourboire.» (p.9), se laisse emporter par ce qu'a de séduisant un régiment qui passe : «Moi, je ne fis qu'un bond d'enthousiasme. [...] et me voici parti m'engager, et au pas de course encore» (p.10). Et il fut «content de l'effet de [son] héroïsme sur tout le monde qui nous regardait» (p.10). Ensuite, la fatigue et le désenchantement gagnant, il aurait voulu s'«en aller. Mais trop tard ! Ils avaient refermé la porte en douce derrière nous les civils. On était faits, comme des rats.» (p.10). Il allait plus loin tenter de se justifier : «Un chrétien de vingt siècles [...] ne se retient plus quand devant lui vient à passer un régiment. Ça lui fait jaillir trop d'idées » (p.139).

Il montre ensuite une assez grande naïveté, se traitant de «crétin» (p.15), expliquant : «C'est que je connaissais pas encore les hommes» (p.15). Engagé volontaire dans la guerre pour braver son ami, il y est une sorte de soldat Schweik, le fameux héros des "Aventures du brave soldat Schweik pendant la Grande Guerre", relatées sur le mode de l'absurde et du grotesque dans ce roman satirique de l'écrivain tchèque Jaroslav Hašek (1883-1923), publié de 1921 à 1923. Admettant : «Jamais je n'avais compris tant de choses à la fois» (p.19), il se sentit perdu dans la folie et l'absurde, se débattit dans l'incohérence, se rendit compte qu'il n'était qu'un «accessoire figurant dans cette incroyable affaire internationale, où», avoue-t-il, «je m'étais embarqué d'enthousiasme...» (p.27). Face aux balles, celui qui reconnaissait : «Moi qui n'étais point brave» (p.23), qui se demanda : «Pourquoi j'avais pas de courage non plus moi, pour faire la guerre, comme tous les autres» (p.42), connut une peur qui autorisait la lâcheté, ce qu'on comprend puisque, dans la guerre, la mort est sans cesse menaçante. Il se rendit compte qu'il faisait partie de ces gens pour qui les mécanismes protecteurs de la pensée de la mort ne fonctionnent pas, car : «La plupart des gens ne meurent qu'au dernier moment ; d'autres commencent et s'y prennent vingt ans d'avance et parfois davantage. Ce sont les malheureux de la terre.» (p.36). Connaissant un attachement forcené à la vie, il avait le «petit désir [...] de ne pas mourir» (p.45), et il ne s'agissait donc pas pour lui de se corriger de sa peur car, alors que le courage, c'est de l'inconscience, la peur est un moyen de connaissance ; elle est donc utile : elle permet à l'être humain de se découvrir, de s'étudier et, finalement, peut-être, de se dominer.

Il reste que son imagination se nourrissait de la certitude de l'aboutissement inéluctable et de l'indétermination des modalités de la mort. Il la voit le menacer «dans la vie courante» où «cent individus au moins dans le cours d'une seule journée bien ordinaire désirent votre pauvre mort, par exemple tous ceux que vous gênez, pressés dans la queue derrière vous au métro, tous ceux encore qui passent devant votre appartement et qui n'en ont pas, tous ceux qui voudraient que vous ayez achevé de faire pipi pour en faire autant, enfin, vos enfants et bien d'autres.» (p.116-117). Pour lui, il y en chacun une vocation de meurtre.

Imaginant sa mort, alors que, pensait-il, en étaient incapables ceux de ses camarades qui manifestaient du courage, ou seulement de l'obéissance, il se laissa envahir par une lâcheté définitive et revendiquée. Dans cette expérience fondamentale, il conçut le soupçon que puisse exister en l'être humain des désirs, ordinairement masqués, de meurtre. Il accusait la guerre de l'avoir pour toujours «marqué à la tête» (p.111), ce qui pourrait traduire la prétention d'avoir été trépané que Céline allait oser soutenir ! Bardamu pouvait cependant affirmer : «Sans chiqué, je dois bien convenir que ma tête n'a jamais été très solide. Mais pour un oui, pour un non, à présent, les étourdissements me prenaient.» (p.102) - «Ma tête est devenue si difficile à tranquilliser avec ses idées dedans.» (p.59). À travers le livre et jusqu'au bout, l'expérience de la guerre allait continuer à le hanter, à rester pour l'ultime référence. Par la suite, dans chaque expérience nouvelle, il allait chercher à trouver des éléments de réponse à ces questions qui ne lui laissaient plus de repos, qui entretenaient en lui une inquiétude qui lui interdisait de se satisfaire d'une vie stable, normale, dite heureuse. Il allait pouvoir déclarer : «En la paix comme à la guerre je n'étais point disposé du tout aux futilités.» (p.143).

Après sa blessure, il trouva le refuge de l'arrière. Il apparut alors que sa peur était plus générale, plus profonde ; que, pour lui, le monde entier était un piège, les agressions contre lui pouvant venir de

toutes parts. Face à la foule, aux êtres humains organisés, il était constamment aux abois comme s'ils ne s'étaient groupés qu'afin de le condamner. Éprouvant une peur viscérale des autres qui apparaissent presque toujours comme des ennemis, il comprit que, pour leur résister, il lui fallait perdre son ignorance dangereuse du début ; se barder d'une méfiance générale et perpétuelle (*«Je me méfiais des impressions à présent. On m'avait possédé une fois à l'impression, on ne m'aurait plus au boniment. Personne.»* [p.55]), user d'une stratégie défensive (*«Quand on est faible ce qui donne de la force, c'est de dépouiller les hommes qu'on redoute le plus, du moindre prestige qu'on a encore tendance à leur prêter»* [p.63]) ; se départir de «ce sale attrait mystique qui vous affaiblit» (p.63).

Etranger parmi les êtres humains, il aurait pu, comme Jean-Jacques Rousseau, comme les romantiques, trouver un refuge dans la nature, mais elle aussi le cerne comme une puissance hostile, maladive et nocive ; il affirme : *«La nature est une chose effrayante et même quand elle est fermement domestiquée, comme au Bois»* (p.55), le Bois de Boulogne ; pour lui, «elle donne encore une sorte d'angoisse aux véritables citadins», et fait naître une «mélancolique et confidente inquiétude» (p.55) ; il éprouve une véritable haine pour la campagne : *«Moi d'abord, la campagne [...] j'ai jamais pu la sentir, je l'ai toujours trouvée triste, avec ses bourbiers qui n'en finissent pas, ses maisons où les gens n'y sont jamais et ses chemins qui ne vont nulle part»* (p.13) - *«Jamais plus, même si je vivais encore cent ans, je ne me promènerai à la campagne. C'était juré.»* (p.19) ; il voyait avec dégoût les «paysans s'acharner à fouiller avec du fer, cette chose molle et grenue qu'est la terre, où on met à pourrir les morts et d'où vient le pain quand même.» (p.96-97). Pourtant, à Saint-Cloud, il apprécia *«l'immense éventail de verdure du parc»*, et ses arbres qui «ont la douce ampleur et la force des grands rêves» (p.57) et il allait recommander à Bébert et à sa tante d'aller se promener au «cimetière de La Garenne-Rancy» qui «est le seul espace un peu boisé d'un peu d'étendue dans la région» (p.245).

Le but du livre, c'est d'exposer cette peur, toute cette peur, de l'avouer pour la conjurer, pour l'exorciser (p.325, 377). Ce que Céline n'a pas craint de faire lui-même en s'engageant dans une «*direction d'inquiétude*» (p.231), il l'exige de tout le monde, dénonçant dans notre civilisation une tendance à la résignation qui lui apparaît comme le grand mal (p.154, 201), qui est représentée en particulier par la mère de Bardamu : *«Elle croyait au fond que les petites gens de sa sorte étaient faits pour souffrir de tout, que c'était leur rôle sur la terre, et que si les choses allaient récemment si mal, ça devait tenir encore, en grande partie, à ce qu'ils avaient commis bien des fautes accumulées, les petites gens... Ils avaient dû faire des sottises, sans s'en rendre compte, bien sûr, mais tout de même ils étaient coupables et c'était déjà bien gentil qu'on leur donne ainsi en souffrant l'occasion d'expier leurs indignités...»* (p.96) - *«Elle était pire que moi, pour la tristesse ma mère... Toujours dans sa petite boutique, elle avait l'air d'en accumuler tant qu'elle pouvait autour d'elle des déceptions après tant et tant d'années.»* (p.330).

Chez un Bardamu déjà marqué par une grande ambivalence, la peur entraîne une dangereuse instabilité. L'ambivalence est indiquée dès le début par son paradoxal engagement, par son passage rapide (et non au terme d'une longue évolution, comme c'est le cas pour Candide) de la soumission défensive de l'homme du peuple à la révolte de l'affranchi anarchiste (p.8) qui va dire, avant de «*poser sa chique*» et de «*crever, jusqu'à quel point les hommes sont vaches*» (p.25). En Afrique, malade, il passe par «*des bouts de résolutions et des désespoirs*» (p.178). En fait, il restera jusqu'au bout, jusqu'au moment où on pourrait croire que la vie n'a plus de secrets pour lui, un naïf découvrant le monde et compensant par un ton sentencieux la conscience de cette naïveté (p. 487).

La peur explique la dangereuse instabilité qu'il se reconnaît, mais à laquelle il ne peut se soustraire : *«Je me précipitai rempli de crainte et d'émotion vers d'autres aventures»* (p.192). Est bientôt défini comme un besoin irrépressible d'infini, mais d'un infini sur lequel il ironise (p.216). L'interrogation lancinante reprend encore plus loin (p.221-222). Même Molly, qui avait «*un cœur infini vraiment, avec du vrai sublime dedans*» (p.230), qui s'intéressait «*pécuniairement à [...] son aventure vaseuse*», voulant même lui «*constituer*» «*une pension budgétaire*» (p.230), ne peut le retenir : *«Je l'ai embrassée Molly avec tout ce que j'avais encore de courage dans la carcasse. J'avais de la peine, de la vraie, pour une fois, pour tout le monde, pour moi, pour elle, pour tous les hommes.»* et, poussé

invinciblement à ce départ, Bardamu se juge plus sévèrement encore qu'auparavant mais en vain (p.231, 235, 237). Il compare son agitation à l'immobilité de la mère Henrouille (p.256) : c'est un vice, a-t-il dit, c'est maintenant «une espèce de maladie» (p.270). Mais le départ est cependant justifié (p.274). D'ailleurs, plus Bardamu a tendance à se fixer, plus le souci de l'évasion se fait pressant (p.289). Il s'agit d'échapper à l'angoisse à laquelle l'abbé Protiste, lui aussi, est désormais condamné (p.338), à la misère (p.343) qui nous rattrape dès que nous nous arrêtons (p.344, 421) de marcher dans la nuit (p. 345).

Le voyage, c'est aussi un symbole de la vie (p.363) puisqu'il vient buter sur les morts : c'est la recherche de la vérité dans une enquête incessante auprès des êtres humains (p.375) dans la nuit de l'ignorance (p.378) où Bardamu a l'impression d'avoir maintenant dépassé les autres (p.456, 457) : la poursuite du bonheur («*Les permissionnaires pourchassaient encore le Bonheur*» (p.57) toujours déçue et toujours recommencée (p.377) et qui mène à la lassitude (p.458), le voyage se terminant avec l'abdication de l'imagination, l'affrontement avec la vie (p.494). On songe à Rimbaud dont Céline pouvait dire qu'il comprenait bien les raisons de son silence.

À Detroit, Bardamu dit avoir «*entrepris autrefois des études médicales*» (p.224). Devenu un médecin animé par la haine de la médecine, «cette merde», le malade Ferdinand ne voit partout que malades. Et quels malades ! «Ça gémit... ça rote... ça titube... ça pustule...» Comme s'il n'y avait au monde que «chaudes-pisses» «gonos» «véroles», «vessies bien baveuses» «rectums en feu». Nous sommes bien loin non seulement des «clystères» molièresques, mais aussi du «langage physiologique» de 1840. Le dégoût de Ferdinand s'exhale en haine. Il cherche à faire croire, en dépit d'une sensibilité qui se manifeste parfois, que, s'il combat les souffrances, c'est uniquement par lâcheté. «*Qu'ils toussent ! Qu'ils crachent ! Qu'ils se désossent ! Qu'ils s'empêdèrent ! Qu'ils s'envoient avec trente mille gaz dans le croupion !... Je m'en tartine !...*»

Quand il tombe sur une querelle de ménage, il applaudit : «*Je les entends qui gueulent. Qu'il lui fonce donc son tison tout entier dans le trou du cul ! Ça la redressera, la salope ! Ça l'apprendra à me déranger !*»

Cynique : «*Pour bouffer moi je comprends tout ce qu'on veut, ce n'est plus de l'intelligence c'est du caoutchouc*» (p.219) tandis que son «*indifférence*» lui procurait de la «*joie*» (p.221)

Bardamu ne tient pas en place. Il a la bougeotte parce qu'il fuit des fantasmes qui l'écrasent. Mais cette fuite qui le pousse ailleurs le ramène au point de départ : dans le labyrinthe de sa peur. Il ne s'évade pas : il va au-devant de terreurs nouvelles. » L'espace dans lequel s'inscrivent les personnages est régulièrement remis en cause, non pas tant par condamnation de l'immobilité mais parce que se fixer, c'est donner aux autres la possibilité de vous connaître et donc, d'après Céline, de vous nuire. Là réside le principal mobile de la fuite en avant de "Voyage au bout de la nuit". Le tragique résulte de ce raisonnement : il faut bien être quelque part et ce quelque part est forcément source d'ennuis.

À Detroit, Robinson dit à Bardamu : «*Je t'ai reconnu [...] à la manière que t'es monté dans le tramway [...] à ta manière dont t'étais triste quand t'as trouvé qu'il y avait pas une femme.*» Et Bardamu confirma : «*Décidément, j'avais une âme débraillée comme une braguette*» (p.233).

Chacune de ces femmes donna à Bardamu, parfois à simplement la contempler, la force qu'il lui fallait pour continuer à vivre. Chaque fois, son admiration allait tout d'abord à la réussite d'une morphologie ou même d'une anatomie ; plus encore quand il peut en suivre le détail de la main : il «*n'en a jamais assez de parcourir le corps de Lola*» (p.53) et, plus tard, celui de Sophie (p.472).

Surtout, ces femmes, il apprécie de pouvoir s'unir à elles, de jouir par le plaisir sexuel, en le donnant et en le recevant (p. 474). L'acte sexuel est le moment où, dans le corps, cette «*pourriture en suspens*» (p.426), «*la matière devient vie*» (p.474), c'est-à-dire le contraire d'elle-même. C'est bien «*le plaisir à faire l'amour pendant mille ans auparavant*» (p.380) qu'il considère comme ce qui pourrait être l'élément le plus fort, mais ne l'est pas assez, contre la peur de la mort.

De plus, à l'arrière, il doit subir l'apologie de l'héroïsme dont il était dégoûté : «*J'étais devenu devant tout héroïsme verbal ou réel, phobiquement rébarbatif*» (p.50). Surtout, le souvenir de la guerre le poursuivait (p. 57, 68, 69, 70, 71, 85, 88), allait contaminer toute la suite. La peur et le refus de la

guerre expliquent la crise nerveuse dont il fut victime devant le "Tir des Nations", qui lui permit de se réfugier dans la folie. Il déclare : «*Je me sentais si incapable de tuer quelqu'un. Je résolus certain jour de faire part au professeur Bestombes des difficultés que j'éprouvais corps et âme à être aussi brave que je l'aurais voulu*» (p.91).

Amoureux de Musyne parce qu'elle l'étonnait «*par son tact*», et parce que, comme elle était courtisée par des officiers «*d'État-major*» et par des Argentins (p.80), il était devenu jaloux (ici, Céline rejoignit Proust !), il se retrouva désesparé, avouant : «*Dans mon désespoir tremblotant, j'avais entrepris, pour comble de gaffe, d'aller le plus souvent possible [...] attendre ma compagne à l'office. [...] Quand nous nous retrouvions au matin devant la porte elle faisait la grimace en me revoyant. J'étais encore naturel comme un animal en ce temps-là, je ne voulais pas lâcher ma jolie et c'est tout comme un os.*» (p.81). Ce fut elle qui le lâcha, et, délaissé, il se rendit compte de sa situation : «*J'étais cocu avec tout et tout le monde, avec les femmes, l'argent et les idées. Cocu et pas content.*» (p.77) - «*Les petits types dans mon genre prenaient encore bien plus facilement qu'aujourd'hui des vessies pour des lanternes*» (p.78). Mais il reconnut qu'il se conduisit en «*vaniteux éconduit*» (p.78). Se comparant à cette très habile «*garce*» (p.81), il admet : «*Je n'étais en fait de bobards qu'un grossier simulateur à ses côtés*» (p.80). Il se trouve une excuse : «*J'étais encore naturel comme un animal en ce temps-là, je ne voulais pas la lâcher ma jolie*» (p.81). Surtout, il demeurait inquiet : «*J'avais tout le temps, en sourdine, la crainte d'être tué dans la guerre et la peur aussi de crever de faim dans la paix.*» (p.82) Quand, alors que ses exploits furent racontés par un poète, et que le succès qui aurait dû lui revenir fut accaparé par Brandelore, il signale : «*Je pris congé brusquement, et sottement vexé. J'étais jeune.*» (p.101).

Il nous fait savoir : à «*la Faculté* [celle de médecine], je poursuivais de rigoureuses et interminables études (à cause des examens que je ratais» (p.102). Il indique plus loin : «*Je n'en finissais pas avec mes études*» (p.111), «*mais j'avais certes de la bonne tenue, on pouvait dire le maintien modeste, la déférence facile et la peur toujours de n'être pas à l'heure et encore le souci de ne jamais passer avant une autre personne dans la vie, de la délicatesse enfin...*» (p.112).

S'il avait été engagé dans la guerre malgré lui, c'est animé du goût de l'aventure qu'il partit en Afrique. Mais il lui fallut d'abord subir l'épreuve du passage sur l'"*Amiral Bragueton*", où il ressentit sa peur des autres, devant cette société en réduction que formaient les passagers dont il provoqua l'agressivité par le phénomène bien connu de la victimisation (p.138, 175, 250), devant ce tribunal symbolique que constituaient les «*quatre officiers subalternes*» (p.122, 124) ; fut considéré comme «*le plus grand et le plus insupportable mufle du bord*» ; où il tint «*le rôle de l'indispensable "infâme et répugnant saligaud" honte du genre humain qu'on signale partout au long des siècles, dont tout le monde a entendu parler, ainsi que du Diable et du Bon Dieu, mais qui demeure toujours si divers, si fuyant, quand [tant?] à terre et dans la vie, insaisissable en somme*» (p.114-115). Il était encore «*l'immonde*» (p.115), objet d'une «*malveillance compacte*» (p.117), victime d'une «*cabale*» (p.117). -En butte à un officier de la coloniale, il se tira de ce mauvais pas in extremis en invoquant l'esprit patriotique et la grandeur de la France, étant réduit à «*un armistice de bafouillage*» (p.120), «*à demeurer à toute force dans la note lyrique*» (p.121) ; il reconnaît : «*Ma naturelle et stupide timidité seule se trouvait à l'origine de cette fantastique méprise. [...] Pendant que durait cette épreuve d'humiliation, je sentais mon amour-propre déjà prêt à me quitter. [...] Depuis cet incident, je suis devenu pour toujours infiniment libre et léger, moralement s'entend.*» (p.120).

Alors que l'avait attiré «*l'Afrique, la vraie, la grande ; celle des insondables forêts, des miasmes délétères, des solitudes inviolées*» (p.112), quand il y fut, il souffrit de la chaleur écrasante, des «*moustiques besogneux et lestés de fièvre jaune*» (p.127-128), des termites (p.127), des tornades qui faisaient de la lutte pour la survie une «*guerre en douce*» (p.127), de la nature luxuriante qu'il trouvait répugnante ; il se plaignit : «*J'étais servi, moi qui n'aimais pas la campagne.*» (p.168). Devant Fort-Gono, il se dit : «*Seule cette crudité de verdure inouïe empêchait l'endroit de ressembler tout à fait à la Garenne-Bezons*» (p.127) ; «*la végétation bouffie des jardins tenait à grand-peine, agressive, farouche, entre les palissades, éclatantes frondaisons formant laitues en délice autour de chaque maison, ratatiné gros blanc d'œuf solide dans lequelachevait de pourrir un Européen jaunet.*» (p.143) ; même «*la place Faidherbe possédait sa forte ambiance, son décor poussé, sa surabondance végétale et verbale de sous-préfecture du midi*» (p.144). Mais la forêt surtout l'effraya : «*Cet océan de*

rouge, de marbré jaune, de salaisons flamboyantes magnifiques sans doute pour ceux qui aiment la nature, je ne l'aimais décidément pas. La poésie des Tropiques me dégoûtait» (p.171) ; «ces arbres insensés» (p.180) dans les creux desquels «un métro entier aurait manœuvré à son aise» (p.162) ; il eut peur de «l'infinie cathédrale de feuilles» de la forêt» (p.162).

Engagé par «la Compagnie Pordurière du Petit-Congo», il lui offre ses «incompétents mais empressés services» (p.128), et déclare : «J'avais bien peur d'être jugé, en ce qui me concernait, parmi les "tout fumier" [sic] ou pire encore» (p.135). dans la colonie (p.138, 175, 176)

S'apprêtant à rejoindre la «factorie» de Bikomambo, il est prêt à bien faire : «Décidai-je en ce qui me concernait de me surveiller désormais de très près, et puis d'apprendre à me taire scrupuleusement, à cacher mon envie de foutre le camp, à prospérer enfin si possible et malgré tout au service de la Compagnie Pordurière.» (p.139). Il y fut atteint par le paludisme (p.125, 144), qui allait lui imposer, au long des années, la «fièvre ignoble des Tropiques» (p.113, 128, 144, 164, 172, 173, 187, 188, 224, 345, 351, 501), des «siestes paludéennes» (p.144), le faire souvent trembler «de fièvre» (p.215).

Retrouvant Robinson en l'homme qu'il devait remplacer à Bikomambo, il était «possédé par la crainte énorme qu'il se mette à m'assassiner là [...] avant de s'en aller en emportant ce qui restait de la caisse», ne pouvait s'«empêcher d'avoir tout à fait peur» (p.170). Il dut «renoncer assez vite à [son] entreprise de consolidation» de la case (p.171).

Pourtant, quand il constata que Robinson était parti, se rendant compte de «la débandade générale de [son] installation», essayant de se «représenter à quel niveau d'impuissance» il était «tombé», «l'abominable peur» le «ressaisissait tout entier, celle d'avoir à rendre [ses] comptes à la "Société Pordurière"» (p.173), fait part de son désarroi : «J'essayais de me représenter à quel niveau d'impuissance j'étais tombé» (p.173), Bien que paludéen, il ne voulait plus prendre de quinine «pour bien laisser la fièvre [lui] cacher la vie» (p.173). Mais il confessait : «Je n'avais pas d'ambition» (p.174).

Si l'aventure africaine s'est lamentablement terminée, pendant sa quarantaine près de New York, retrouvant la santé, il constata : «Le goût de l'aventure et des nouvelles imprudences me revint impérieux» (p.190).

Arrivé aux États-Unis, il pensa que Robinson «devait s'y être fait une situation dans les affaires» (p.186), se dit encore : «Peut-être que tu le rencontreras Robinson.» (p.199). S'étant évadé de la quarantaine, il fut «repéré puis coincé», et, étant «trop imbibé de fièvre», il préféra «perdre connaissance» (p.188).

À New York, il fut effrayé par la ville, par son architecture verticale, par la rue qui était «comme une plaie triste [...] qui n'en finissait plus, avec nous au fond, nous autres, d'un bord à l'autre, d'une peine à l'autre, vers le bout qu'on ne voit jamais, le bout de toutes les rues du monde» (p.192) ; il fut révulsé par le culte de l'argent qui s'y impose. Solitaire, il souffrit de «l'isolement dans la fourmilière américaine» (p.203). Il confessait : «Toujours j'avais redouté d'être à peu près vide, de n'avoir en somme aucune sérieuse raison pour exister. À présent j'étais devant les faits bien assuré de mon néant individuel. Dans ce milieu trop différent de celui où j'avais de mesquines habitudes, je m'étais à l'instant comme dissous. Je me sentais bien près de ne plus exister, tout simplement.» (p.203-204). Il se sentait «sombriter dans une sorte d'irrésistible ennui, dans une manière de doucereuse, d'effroyable catastrophe d'âme.» (p.204). Il regretta de ne pas avoir «cette certitude, cette tranquillité» qu'avait Robinson (p.205). En effet, il constatait que personne ne faisait attention à lui, en particulier les femmes dont la beauté le rendait «tout gâteux, baveux d'admiration érotico-mystique» (p.194), lui faisait dire : J'avais «absorbé une ration de beauté tellement trop forte pour mon tempérament que j'en chancelais.» (p.197). Mais il n'a alors «qu'une cinquantaine de dollars, presque plus d'idées et pas de confiance du tout» (p.197). Son pessimisme s'affirma : «J'en avais trop vu moi des choses pas claires pour être content. J'en savais de trop et j'en savais pas assez.» (p.199). Il constata : «Dans l'effort de m'accélérer, j'avais perdu au long de ces couloirs uniformes [ceux de l'hôtel] le peu d'aplomb qui me restait [...] je m'effilochais [...] J'étais aux prises ici pour ma part avec un torrent de sensations inconnues.» Dans la chambre, la lecture d'une annonce vint «s'ajouter encore si possible à [son] marasme» (p.198). Il s'alarma : «Toute cette Amérique venait me tracasser, me poser d'énormes questions, et me relancer de sales pressentiments.» (p.198). Quittant «le quartier des pauvres», il admit : «Je serais bien resté avec eux, mais ils ne m'auraient pas nourri non plus les

pauvres, et je les aurais tous vus, toujours et leur trop de misère me faisait peur. Aussi finalement je retournai vers la haute cité. "Salaud ! que je me disais alors. En vérité, tu n'as pas de vertu !" (p.204). Pensant de nouveau à Robinson, il se dit : «C'était un résolu, lui, au moins ! [...] Il possédait peut-être un moyen pour acquérir cette certitude, cette tranquillité qui me faisait à moi tellement défaut.» (p.205). Pour sa part, il n'osait chercher un emploi : «À la pensée d'avoir à pénétrer dans une de ces maisons je m'effarais et m'effondrais de timidité.» (p.205). Il avait «la conscience en courants d'air, toute fissurée de mille lézardes et détraquée de façon répugnante.» (p.206).

On voit l'aventurier flétrir : il confie qu'«il est impossible de dormir seul» (p.202) ; au restaurant, il rompit «l'ordre des choses», en ayant «assez d'être seul» (p.208) ; il dut «s'imbiber préalablement de larges doses de cinéma» pour émerger «du marasme dans lequel [il se] débatta[t] depuis [son] débarquement à New York» (p.211), et se décider à aller voir Lola, en présence de laquelle il constata : «Tout m'était hostile et froid, même sa main, que je tenais pourtant bien close dans la mienne. Nous étions séparés partout.» (p.219). Il lui confia : «J'en étais arrivé à ce point de débilité et d'angoisse où presque n'importe qui et n'importe quoi vous devient redoutable et quant à son pays il m'épouvantait tout bonnement plus que tout l'ensemble de menaces directes, occultes et imprévisibles que j'y trouvais, surtout par l'énorme indifférence à mon égard qui le résument à mon sens.» (p.213). «Je ne pouvais m'empêcher de percevoir plus nettement encore d'autres raisons que le paludisme à la dépression physique et morale dont je me sentais accablé. Il s'agissait au surplus d'un changement d'habitudes, il fallait que j'apprenne une fois encore à reconnaître de nouveaux visages dans un nouveau milieu, d'autres façons de parler et de mentir.» (p.214). Il nota encore son «incurable mélancolie» (p.215). Il se qualifia de «raté» (p.218).

Il le répéta alors qu'il était à Detroit dans l'usine (p.226) où il n'entra qu'après une visite médicale au cours de laquelle il commit l'erreur d'indiquer qu'il «avait entrepris autrefois des études de médecine», et commenta : «J'ai senti que je venais de gaffer une fois de plus, et à mon détriment» (p.224) ; il se vit d'ailleurs rétorquer qu'on avait besoin «de chimpanzés», qu'«on pensera» pour lui, et il se dit : «Des bêtises, j'en avais assez à mon actif tel quel pour dix ans au moins» (p.225). Puis il décrit son incompétence : le «contremaître [...] m'a montré, bien patient, la très simple manœuvre que je devais accomplir désormais pour toujours [...] Moi j'ai fait ça tout de suite très mal.» (p.226). Au bordel, il montra «une ferveur un peu impuissante» (p.227) ; mais il apprit à danser (p.228).

S'il eut la chance de rencontrer la «bonne, admirable Molly» (p.236), la prostituée au grand cœur, tous deux devenant «intimes par le corps et par l'esprit» (p.228), ce qu'il apprécia («Pour la première fois un être humain s'intéressait à moi, du dedans si j'ose dire, à mon égoïsme, se mettait à ma place à moi et pas seulement me jugeait de la sienne, comme tous les autres.» [p.229] - «Elle essayait seulement de m'aider à vaincre cette vaine et niaise angoisse» [p.230]), cette intimité le fit pourtant redevenir «inquiet», se demander : «Maquereau?» (p.229), et, reconnaissant qu'il poursuivait une «aventure vaseuse» (p.230), qu'il avait «ce sale penchant aussi pour les fantômes», son «désir d'en savoir toujours davantage» (p.235), y renoncer : «J'étais parti dans une direction d'inquiétude. [...] Je l'aimais bien, mais j'aimais encore mieux mon vice, cette envie de s'enfuir partout à la recherche de je ne sais quoi, par un sot orgueil sans doute, par conviction d'une espèce de supériorité» (p.229) - «Ah ! si je l'avais rencontrée plutôt, Molly, quand il était encore temps de prendre une route au lieu d'une autre ! Avant de perdre mon enthousiasme sur cette grâce de Musyne et sur cette petite fiente de Lola ! Mais il était trop tard pour me refaire une jeunesse. J'y croyais plus ! [...] Je l'aimais bien, sûrement, mais j'aimais encore mieux mon vice, cette envie de m'enfuir de partout» (p.229) - «Je voulais éviter de la vexer, elle comprenait et devançait mon souci. J'ai fini, tellement qu'elle était gentille, par lui avouer la manie qui me tracassait de foutre le camp de partout. [...] Je retournai tout seul en moi-même.» (p.230) - «Je pensais [...] à ne pas perdre du temps et de la tendresse, comme si je voulais tout garder pour je ne sais quoi de magnifique, de sublime, pour plus tard, mais pas pour Molly, et pas pour ça. Comme si la vie allait emporter, me cacher ce que je voulais savoir d'elle, de la vie au fond du noir, pendant que je perdais de la ferveur à l'embrasser Molly, et qu'alors j'en aurais plus assez et que j'aurais tout perdu au bout du compte par manque de force, que la vie m'aurait trompé comme tous les autres, la Vie, la vraie maîtresse des véritables hommes.» (p.232). Molly lui fit savoir : «Vous êtes bien gentil, Ferdinand, et je sais que vous faites des efforts pour ne pas devenir aussi méchant que les autres, seulement, je ne sais pas si vous savez bien ce que vous désirez au fond...» (p.235).

Et, en effet, il avoue que, au moment où «le train est entré en gare [il n'était] plus très sûr de [son] aventure» : «J'avais de la peine, de la vraie, pour une fois, pour tout le monde, pour moi, pour elle, pour tous les hommes.» (p.236). Il reconnaît que, pour quitter Molly, il lui avait fallu «de la folie et d'une sale et froide espèce.» (p.236). On s'explique mal son départ alors qu'il commençait à être heureux avec Molly ; c'est comme si la perspective de la sécurité et du confort lui avait été insupportable, comme elle allait l'être pour Robinson à Toulouse (où il se souvint : «Quand je pensais à quelque chose de gentil, tout de suite, je pensais à elle» . [p.392]) et pour Baryton à Vigny-sur-Seine.

Il nous apprend : «Mes études une fois reprises, les examens je les ai franchis, à hue et à dia, tout en gagnant ma croûte. [...] Quand j'ai eu tout de même terminé mes cinq ou six années de tribulations académiques, je l'avais mon titre, bien ronflant. Alors, j'ai été m'accrocher en banlieue.» (p.237). S'il est heureux d'avoir fait des études et d'être devenu médecin, ce qui l'a «bien rapproché des hommes, des bêtes, de tout», il annonçait : «Je n'avais pas de prétention moi, ni d'ambition non plus, rien que seulement l'envie de souffler un peu et de mieux bouffer un peu.» (p.237). De plus, il s'estime «pas très doué» (p.240), se traite de «petit orgueilleux» (p.241), se reproche d'avoir été «trop complaisant avec tout le monde» (p.244), la plupart de ses patients ne le payant pas du fait de son «désintérêt orgueilleux» (p.244), de son «humanitarisme» (p.245). Il allait observer : «Je ne présentais qu'un seul avantage moi, en somme, mais alors celui qui vous est difficilement pardonné, celui d'être presque gratuit, ça fait tort au malade et à sa famille un médecin gratuit, si pauvre soit-elle» (p.277). Comme il demandait tout de même des «honoraires», tout en les condamnant, il se considérait «aussi dégueulasse que n'importe quel autre» médecin (p.265). Il convient : «C'est le culot qui me manquait au fond pour exercer la médecine sérieusement. [...] Je ne savais pas faire ma putain.» (p.264) ; par ailleurs, il confesse avoir «consulté à l'œil, surtout par curiosité» (p.244).

De ce fait, il était si démuni qu'il n'avait «pas de bonne», qu'il ne pouvait payer son «terme», qu'il devait «bazarder» des biens pour payer son loyer (p.264), qu'il prenait «l'air d'une espèce de tuberculeux» (p.265).

Sa faiblesse se manifesta aussi quand il eut à affronter la vieille Henrouille : alors que celle-ci «semblait absolument certaine de sa tête», il se dit : «Et moi, qui courais tant après la mienne et tout autour du monde encore» (p.255), se reprocha d'être de ceux qui ne sont plus «inspirés par la vie.» (p.255). Devant la malheureuse victime de l'avortement manqué, il reconnaît : «Réagir, c'était après tout beaucoup trop pour moi. / J'étais si obsédé moi-même depuis si longtemps par la déveine, je dormais si mal, que je n'avais plus du tout d'intérêt dans cette dérive à ce que ceci arrive plutôt que cela. Je pendais seulement qu'on était mieux à écouter cette mère toute gueulante, assis que debout.» (p.261). Il n'a pas osé éloigner la mère, mais pense : «Je l'aurais cependant bien dû tenter. Faire quelque chose... C'était mon devoir, comme on dit. Mais j'étais trop bien assis et trop mal debout. [...] Autant se taire et regarder dehors [...] se laisser aller à renoncer à tout, à essayer d'oublier qu'il fallait vivre.» (p.262-263). Pire encore, alors qu'il entendait qu'on torturait une petite fille, il demeura passif : «Je n'étais bon à rien. Je ne pouvais rien faire. Je restais à écouter seulement comme toujours, comme partout. Cependant, je crois qu'il me venait des forces à écouter ces choses-là, des forces d'aller plus loin, des drôles de forces et la prochaine fois, alors je pourrais descendre encore plus bas la prochaine fois, écouter d'autres plaintes que je n'avais pas encore entendues, ou que j'avais du mal à comprendre avant.» (p.267).

Alors qu'il continuait «à traîner comme ci, comme ça, d'un malade à l'autre», qu'il devint «plus inquiet encore qu'auparavant», qu'il recommença «à dormir aussi encore plus mal que d'habitude», survint Robinson, ce qui lui «avait donc donné comme un coup», était «comme une espèce de maladie qui [le] reprenait [qui lui] faisait comme un sale rêve» (p.270). Empêtré par cette amitié encombrante, il fut découragé par cette réapparition : «J'en avais perdu moi-même tout entraînement qu'à le revoir traîner par ici. Toutes les peines du monde j'éprouvais déjà à ne pas me laisser aller au courant de ma propre débâcle, à ne pas céder à l'envie de fermer ma porte une fois pour toutes et vingt fois par jour je me répétais : "À quoi bon?"» (p.296). Et cela déclencha chez lui une véritable paranoïa : «Ces gens-là même que je regardais par la fenêtre et qui n'avaient l'air de rien, à marcher comme ça dans la rue [...] c'est tuer et se tuer qu'ils voulaient, pas d'un seul coup bien sûr, mais petit à petit comme

Robinson avec tout ce qu'ils trouvaient, des vieux chagrins, des nouvelles misères, des haines encore sans nom quand ça n'est pas la guerre toute crue. [...] J'osais même plus sortir de peur de le rencontrer. [...] C'était la pagaïe dans mon esprit, tout comme dans la vie.» (p.270-271).

Observant : «Depuis le retour de Robinson, je me trouvais bien étrange dans ma tête et dans mon corps», il raconte que, «les cris» d'un «petit innocent» suscitant sa pitié, il exprima «ce qu'il éprouvait en fait de rancœur et de dégoût depuis trop longtemps tout bas» ; mais cela scandalisa la famille, et il dut regretter sa «sotte conduite», se retrouva dans la rue «pas très fier de ce qui venait de [lui] arriver» (p.274).

Un autre enfant, Bébert, étant atteint d'«une espèce de typhoïde maligne» (p.277), il «se tenait tout en haut de sa fièvre comme en équilibre», tandis que lui, son médecin, était «en bas à cafouiller» (p.277). Pour essayer de lui trouver un remède, il se rendit à l'*"Institut Bioduret"*. Mais, après sa visite, même s'il était «fatigué de marcher et de ne trouver rien» (p.291), il ne pouvait se «résoudre à franchir la Seine» car, «de l'autre côté, sur l'autre rive, commençaient [ses] ennuis», et, dit-il : «J'étais comme arrivé au moment, à l'âge peut-être, où on sait bien qu'on perd à chaque heure qui passe. Mais on n'a pas encore acquis la force de sagesse qu'il faudrait pour s'arrêter pile sur la route du temps et puis d'abord si on s'arrêtait on ne saurait quoi faire non plus sans cette folie d'avancer qui vous possède et qu'on admire depuis toute sa jeunesse. Déjà, on est moins fier d'elle de sa jeunesse, on ose pas encore l'avouer en public que ce n'est peut-être que cela sa jeunesse, de l'entrain à vieillir.» (p.287-288). Se sentant coupable (il n'arrivait «jamais à [se] sentir entièrement innocent des malheurs qui arrivaient.») [p.279]), il essaie de se rassurer : «J'y étais cependant pour rien, moi, si Bébert n'allait pas mieux du tout. J'avais fait mon possible. Rien à me reprocher. C'était pas de ma faute si on ne pouvait rien dans des cas comme ceux-là» (p.291).

Venu chez les Henrouille et devant s'intéresser à la maladie cardiaque du mari, il se dit : «J'avais pour me trouver dans des cas de ce genre une espèce de veine de chacal.» (p.373-374).

S'étant rendu à une fête foraine, il constata à la fin : «Tout est devenu assez net autour de nous, comme si les choses en avaient eu assez de traîner d'un bord à l'autre du destin, indécises, et fussent toutes en même temps sorties de l'ombre et mises à me parler. Mais [...] il faut se méfier des choses [...] On croit qu'elles vont parler les choses et puis elles ne disent rien du tout et sont reprises par la nuit bien souvent sans qu'on ait pu comprendre ce qu'elles avaient à nous raconter. Moi du moins, c'est mon expérience.» (p.312-313).

Apprenant le projet criminel de Robinson, il avoue : «Le courage me manquait une fois de plus pour aller vraiment au fond des choses. Maintenant qu'il s'agissait d'ouvrir les yeux dans la nuit j'aimais presque autant les garder fermés.» (p.314). Le soignant après l'explosion, s'il n'avait «rien commis», il se sentait «coupable quand même», précisait : «J'étais surtout coupable de désirer au fond que tout ça continue. Et que même je n'y voyais plus guère d'inconvénients à ce qu'on aille tous ensemble se vadrouiller de plus en plus loin dans la nuit.» (p.331). Puis ce fut le projet de l'abbé Protiste qui l'inquiéta : «De peur, je tremblais même un peu des lèvres» (p.340). Plus loin, il reconnaît que, avec celui-ci, il était en train de «divaguer», et qu'il pouvait avoir «tout à fait tort en toutes choses. Dans ma retraite, en train de rechercher une punition pour l'égoïsme universel, je me branlais l'imagination.» (p.380).

Finalement, c'est, en plus de «deux termes en retard» un rhume tenace qui précipita sa décision de «filer bien en douce» (p.346) de La Garenne-Rancy, dégoûté et désargenté, même si sa «tête ne marchait plus qu'à coups de volonté à cause de la fièvre» (p.351) : «Quand la bête à misère, puante, vous traque, pourquoi discuter? C'est rien dire et puis foutre le camp qu'est malin.» (p.346) - «Fallait que je bouge encore et que je m'en aille ailleurs. J'avais beau faire, beau savoir... Je ne pouvais pas rester en place.» (p.349). Il mettait fin à des «années d'entreprises miteuses dans la vie pratique» (p.358). Comme il passe par l'octroi, il confesse que, auprès des préposés, «ces deux sordides», lui prit «l'envie [...] d'être intéressant», en étalant, «avec désinvolture», son «érudit primesautière» (p.350).

Il a alors la chance de trouver une place au "Tarapout" où, s'il est heureux au milieu des danseuses, il s'attendrit au point de ne pas supporter leur chanson qui «s'étalait sur la misère» (p.363) qu'est l'amour, sur «la déroute d'exister et de vivre» (p.363) ; «elles n'avaient pas l'air de comprendre toute la mauvaise action du malheur sur nous tous» alors qu'«on en avait partout de la misère» (p.363).

Mais «la catastrophe» annoncée (p.364) se révèle peu de chose : le malheur amoureux de Tania (p.365) !

Sa curiosité le conduit à Toulouse voir ce que devenaient Robinson et la vieille Henrouille. Mais il concède : «*Aller à Toulouse c'était en somme encore une sottise. À la réflexion je m'en suis bien douté. J'ai donc pas eu d'excuses. Mais à suivre Robinson comme ça, parmi ses aventures, j'avais pris du goût pour les machins louches. À New York déjà quand j'en pouvais plus dormir ça avait commencé à me tracasser de savoir si je pouvais pas accompagner plus loin encore, et plus loin, Robinson.*» (p.381) il est donc animé par la compassion.

Ramer sur la rivière près de Toulouse l'ayant fatigué, il commenta : «*Je n'avais plus l'entraînement des rivières d'Afrique [était-ce lui qui y ramait? Il aurait plutôt dû mentionner l'"Infanta Combitta"] !. J'avais vieilli en ça comme pour tout.*» (p.400). Devant les bourgeois de la péniche, il se sentait «*un peu humilié*» (p.404) ; puis, «*trop fier soudain, conscient*», il refusa de croire qu'«*on serait tous réconciliés [...] tous copains*» (p.405) ; cependant, comme il lui «*fallait faire coûte que coûte bonne impression*», il prétendit être «*l'un des médecins les plus distingués de la région parisienne*» (p.405).

Quand il apprit qu'un «*accident*» mortel venait d'arriver à la vieille Henrouille, c'est lâchement qu'il quitta la ville à l'instant. Plus tard, quand l'abbé Protiste lui parla de «*l'accident qui était arrivé à la vieille [...] sans [lui] raconter absolument que c'était Robinson qui l'avait basculée*», il ne tint pas «*à en savoir davantage*» (p.443). Cependant, après cet événement tragique, il allait souffrir d'insomnies : «*J'imaginais alors, je ne pouvais m'en empêcher, toutes espèces de suites dramatiques à la dégringolade de la mère Henrouille, dans sa fosse à momies et la peur me montait des intestins, m'attrapait le cœur et me le tenait à battre, jusqu'à m'en faire bondir tout entier hors du plumard pour arpenter ma chambre dans un sens puis dans l'autre jusqu'au fond de l'ombre et jusqu'au matin. Au cours de ces crises, je me prenais à désespérer de me retrouver jamais assez d'insouciance pour pouvoir me rendormir jamais. [...] Il ne m'arriverait plus jamais à moi de dormir complètement. J'avais perdu comme l'habitude de cette confiance, celle qu'il faut bien avoir, réellement immense pour s'endormir complètement parmi les hommes. Il m'aurait fallu au moins une maladie, une fièvre, une catastrophe précise pour que je puisse la retrouver un peu cette indifférence et neutraliser mon inquiétude à moi et retrouver la sotte et divine tranquillité.*» (p.429).

Soignant Robinson en se disant : «*On ne doit décourager personne*», il s'accusait : «*J'avais tort et moi c'était le cafard qui au fond m'avait perdu*» (p.395). Quand il le vit arriver à l'*"Institut psychothérapeutique"*, il le trouva «*abominable de [le] déranger au moment juste où [il commençait à se refaire] un bon petit égoïsme*» (p.445).

Décidé à être du même avis que son «*patron*», Baryton, il affirmait : «*Je n'avais pas fait de grands progrès pratiques au cours de mon existence tracassée, mais j'avais appris quand même les bons principes d'étiquette de la servitude.*» (p.421). Mais, au contact des «*pensionnaires*» de l'*"Institut psychothérapeutique"*, ayant «*l'habitude d'être maltraité comme ça par des malades. Ça ne me gênait plus.*» (p.450), il n'était «*plus très sûr de sa propre tête*» (p.428) ; il connaissait «*une sorte de vertige*», était entraîné «*jusqu'au beau milieu de leur délire*», se tenait «*au bord dangereux des fous [...] à force d'être toujours aimable avec eux, ma nature.*» (p.427). Il ajoute : «*L'envie vous prend quand même d'aller un peu plus loin pour savoir si on aura la force de retrouver sa raison, quand même, parmi les décombres.*» (p.427).

Après son malaise du «*4 mai*», qui lui fit admettre : «*Tout mariole que je pouvais paraître, je n'avais peut-être plus assez de force non plus, je le sentais bien, pour aller encore loin, moi, comme ça, tout seul.*» (p.463), il ne trouva de réconfort qu'en parlant «*de femmes*» avec Baryton qui, «*à cet égard*», lui «*accordait même un certain crédit d'expérience, une petite dégoûtante compétence*» (p.428).

Il se définit : «*Raté, débauché, dévoyé, dévoué, tout s'expliquait, se justifiait et s'harmonisait en somme. Il ne lui aurait pas déplu à Baryton que j'aye été un peu recherché par la police. C'est ça qui rend dévoué. [...] J'avais renoncé d'ailleurs, depuis belle lurette à toute espèce d'amour-propre. Ce sentiment m'avait toujours semblé très au-dessus de ma condition, mille fois trop dispendieux pour mes ressources. Je me trouvais tout à fait bien d'en avoir fait le sacrifice une fois pour toutes. / Il me suffisait à présent de me maintenir dans un équilibre supportable, alimentaire et physique. Le reste ne m'importait vraiment plus du tout*» (p.428). Pourtant, lorsqu'il est traité de «*cochon*» par Madelon, il

commenta : «*Elle nous attaquait en somme dans notre amour-propre*» (p.489). Il se noircit encore : «*J'ai jamais pu m'empêcher de bavarder à tort et à travers*» (p.447).

En devenant anglais, Baryton parvint à le «*dégoûter entièrement de lui-même, deux fois de suite.*» (p.434). S'ennuyant à l'«*Institut psychothérapique*», il essaya «*d'éprouver les mêmes sensations qu'un prisonnier dans sa cellule*» (p.435). Mais, quand Baryton lui annonce qu'il lui en confiait «*la direction*», il indiqua : «*Il m'arrivait si rarement d'être surpris par un sort favorable que je ne plus m'empêcher de verser quelques larmes.*» (p.437), même si, parlant de lui et de Parapine, il affirma : «*Nous n'étions pas des ambitieux, ni l'un ni l'autre et on s'en foutait nous des possibilités d'avenir*» (p.446). S'il se réjouissait de la «*chance miraculeuse*» qu'il avait eue, ayant tout ce qu'il lui «*fallait aussi bien au point de vue de la considération que du confort matériel*» (p.465), il reste qu'il s'était «*douté que ça ne durerait pas le miracle. J'avais un passé poisseux et il me remontait déjà comme des renvois du Destin*» (p.465), et il demeurait inquiet. Il le fut quand Sophie se joignit à l'équipe de l'«*Institut psychothérapique*», car elle pouvait «*déranger un jour l'ensemble de nos infinies prudences*» ou prendre «*conscience de notre miteuse réalité*» (p.473).

En fait, ce qui pouvait vraiment l'inquiéter, c'était l'imprévisibilité de Robinson. Apprenant qu'il avait l'intention de «*tout plaquer*», il était «*bien résolu à [se] taire, à ne plus intervenir, à aucun prix, dans les petites affaires de cette famille*» (p.444). Face à Madelon qui est en colère, il avoue : «*Dans le cas où nous étions, un homme, un costaud, m'aurait fait peur, mais d'elle j'avais rien à craindre. Elle était moins forte que moi, comme on dit. Depuis toujours l'envie me tenait de claquer une tête ainsi possédée par la colère pour voir comment qu'elles tournent les têtes en colère dans ces cas-là.*» (p.470). Voulant une «*réconciliation générale*» (p.476) entre les deux couples, qui aurait pu rendre possible «*une petite partie carrée*» (p.475) : «*Mon amitié devenait, je le note avec peine, sous la pression des événements et de l'âge, sournoisement érotique. Trahison.*»), regrettant chez lui «*cette peur déprimante d'être trop généreux avec les distractions*» (p.477), il organisa la rencontre à la fête des Batignolles, au cours de laquelle il dut constater que Madelon ne «*répond plus du tout à [ses] avances*», le «*boude*», le «*tient à distance*» (p.478), accepter : «*C"était une entrevue ratée [...] C'était même une faillite. / On avait eu tort de chercher à se revoir.*» (p.478-479), admettre avoir été «*victime encore de [son] imagination cochonne*» (p.479), être «*à bout d'invention*» (p.480).

En proposant d'emmener Madelon à Vigny, il commit «*la gaffe !... Une de plus.*» (p.484). Aussi, plus tard, il reconnut : «*J'avais comme ça assez gaffé pour ma part. Je pouvais attendre un petit peu avant de m'y remettre.*» (p.486). Au sujet de la tension qui régnait dans le taxi, il confessa : «*C'est à cause de moi qu'on s'est reparlé et que la dispute a repris alors tout de suite et de plus belle. [...] Toujours bavard et enfantin, je m'impatientais. Ça ne m'était pas supportable cette petite allure d'enterrement et cette indécision partout... Je me dépêchais de le casser le silence pour tâcher de savoir ce qu'il pouvait bien avoir dans le derrière. [...] Un vrai emmerdeur, moi. [...] C'était dit décidément que ce soir-là on raterait pas une seule gaffe à faire.*» (p.487-488).

Robinson mortellement blessé, il décrit son piètre comportement : «*Je restais, devant Léon, pour compatir et jamais j'avais été aussi génér. J'y arrivais pas... Il ne me trouvait pas. Il en bavait... Il devait chercher un autre Ferdinand, bien plus grand que moi, bien sûr, pour mourir, pour l'aider à mourir plutôt, plus doucement. Il faisait des efforts pour se rendre compte si des fois le monde aurait pas fait des progrès. Il faisait l'inventaire, le grand malheureux, dans sa conscience... S'ils avaient pas un peu changé les hommes, en mieux, pendant qu'il avait vécu lui, s'il n'avait pas été des fois injuste sans le vouloir envers eux... Mais il n'y avait que moi, bien moi, moi tout seul, à côté de lui, un Ferdinand bien véritable auquel il manquait ce qui ferait un homme plus grand que sa simple vie, l'amour de la vie des autres. De ça, j'en avais pas, ou vraiment si peu que c'était pas la peine de le montrer. J'étais pas grand comme la mort moi. J'étais bien plus petit. J'avais pas la grande idée humaine moi. J'aurais même je crois senti plus facilement du chagrin pour un chien en train de crever que pour lui Robinson, parce qu'un chien c'est pas malin, tandis que lui il était un peu malin malgré tout Léon. Moi aussi j'étais malin, on était des malins... Tout le reste était parti au cours de la route et ces grimaces même qui peuvent encore servir auprès des mourants, je les avais perdues, j'avais tout perdu décidément au cours de la route, je ne retrouvais rien de ce qu'on a besoin pour crever*» (p.496-497). Au moment où s'éloigne la civière sur laquelle se trouve le corps de Robinson, il avoue : «*J'avais beau essayer de me perdre pour ne plus me retrouver devant ma vie, je la retrouvais partout*

simplement. Je revenais sur moi-même. Mon trimbalage à moi, il était bien fini. À d'autres !... Le monde était refermé ! Au bout qu'on était arrivés nous autres !... [...] Avoir du chagrin c'est pas tout, faudrait pouvoir recommencer la musique, aller en chercher davantage du chagrin... Mais à d'autres !... C'est la jeunesse qu'on redemande comme ça sans avoir l'air... Pas génés !... D'abord pour endurer davantage j'étais plus prêt non plus !... Et cependant j'avais même pas été aussi loin que Robinson moi dans la vie !... J'avais pas réussi en définitive. J'en avais pas acquis moi une seule idée bien solide comme celle qu'il avait eue pour se faire dérouiller. Plus grosse encore une idée que ma grosse tête, plus grosse que toute la peur qui était dedans, une belle idée magnifique et bien commode pour mourir... Combien il m'en faudrait à moi des vies pour que je m'en fasse ainsi une idée plus forte que tout au monde? C'était impossible à dire ! C'était raté ! Les miennes d'idées elles vadrouillaient plutôt dans ma tête avec plein d'espace entre, c'était comme des petites bougies pas fières et clignoteuses à trembler toute la vie au milieu d'un abominable univers bien horrible. / Ça allait peut-être un peu mieux qu'il y a vingt ans, on pouvait pas dire que j'avais pas fait des débuts de progrès mais enfin c'était pas à envisager que je parvienne jamais moi, comme Robinson, à me remplir la tête avec une seule idée, mais alors une superbe pensée tout à fait plus forte que la mort et que j'en arrive rien qu'avec mon idée à en juter partout de plaisir, d'insouciance et de courage. Un héros juteux. / Plein moi alors que j'en aurais du courage. J'en dégoulinerais même de partout du courage et la vie ne serait plus rien elle-même qu'une entière idée de courage qui ferait tout marcher, les hommes et les choses depuis la Terre jusqu'au Ciel. De l'amour on en aurait tellement, par la même occasion, par-dessus le marché, que la Mort en resterait enfermée dedans avec la tendresse et si bien dans son intérieur, si chaude qu'elle en jouirait enfin la garce, qu'elle en finirait par s'amuser d'amour elle aussi, avec tout le monde. C'est ça qui serait beau ! Qui serait réussi ! [Je pensais] à tout ce qu'il faudrait que j'accomplisse moi en fait de trucs et de machins pour que j'arrive à me faire gonfler ainsi de résolutions infinies... Un véritable crapaud d'idéal ! La fièvre après tout.» (p.500-501). Il indique encore que ses «copains» avaient bien vu qu'il n'était «pas du tout brillant» (p.501), précisant : «Je grelottais [...] j'étais vraiment pas bien.» (p.502). Il pense qu'il avait besoin de sa propre force «pour aller crever bien magnifiquement un jour, comme Léon. J'avais pas de temps à perdre en grimaces. Au boulot ! que je me disais. Mais ça ne venait pas.» (p.503). Dans les dernières lignes du roman, il se trouve à «la fin de la nuit» (p.503), voyant des hommes «se mettre du jour plein la figure», et se disant : «Il faudra bien qu'ils crèvent tous un jour aussi. Comment qu'ils feront? [...] À quoi qu'ils pensent?» (p.504). Siffle alors un remorqueur dont il voudrait qu'il emmène «tout, qu'on n'en parle plus» (p.505).

Convaincu de sa nullité, il se félicite à une seule occasion, se trouvant «*bien du génie*» pour avoir réussi à «*faire disparaître*» Baryton (p.431). Et, parlant du gendarme Gustave Brandelore, il signale : «*Il m'admirait. C'était le seul.*» (p.502).

Bardamu est donc continuellement un naïf découvrant le monde, un éternel perdant, voué à une passivité flagrante, subissant les événements sans vraiment y contribuer. Il en a conscience, se livre à une impitoyable autodérision, est dévoré par un sentiment de culpabilité insupportable. Mais il n'en est pas moins apprécié en tant que marginal par rapport à la société ; en tant qu'homme qui affirme sa liberté, qui montre de l'insolence, qui s'oppose à tout ; même en tant qu'anti-héros cynique, dont les grandes passions sont la lâcheté et la haine.

Ce dont, par contre, Bardamu n'a pas peur, c'est la femme. Il a le goût, l'admiration, la fascination, du corps féminin, le «*vice des formes parfaites*» (p.472), le culte de la beauté qui, pour lui, est une vérité qui ne ment pas ; sa recherche est qualifiée de «*pèlerinage*» (arrivé à New York, il dit bien : «*Je touchais au vif de mon pèlerinage*» ; il aurait pu se croire «*parvenu à l'un de ces moments de surnaturelle révélation esthétique*» [p.193]) ; il a «*le vice des formes parfaites*» (p.467) ; il admire les «*dos magnifiques*» (p.140) des Noirs, les belles femmes dont le livre présente toute une kyrielle : -Lola, «*la petite Lola d'Amérique*» qui, bien en chair, «*était complaisante au sexe*» (p.52), Bardamu s'exaltant : «*Son corps était pour moi une joie qui n'en finissait pas. Je n'en avais jamais assez de parcourir ce corps américain. J'étais à vrai dire un sacré cochon. Je le demeurai.*» (p.53). Mais, entre eux, «*il y avait la guerre*» car elle était éprise d'*«héroïsme»* (p.50), le méprisa et le quitta. Aussi, à

New York, s'il se décida d'aller «*la taper de cinquante ou bien de cent dollars*» (p.205), il éprouva «*un nouveau dégoût*» devant «*la vulgarité de son succès*», et «*une haine vivace*», pensait qu'*«elle s'était comportée de la façon la plus salement désinvolte»* (p.210), tout en trouvant «*encore bien désirable*» son «*corps luxueux*» (p.212). Or elle lui fit part de son désir d'*«éprouver un sentiment absolument maternel»*, de «*son désir de pureté*» (p.219).

-Musyne, «*la plus mignonne*» (p.76) des protégées de Mme Herote, qui lui prouva qu'elle «*bien dessalée*» (p.76). Comme cette violoniste jouait aux "Variétés", le temps de Bardamu se passait «*en bondissements de l'hôpital à la sortie de son théâtre*» (p.77). Mais il était concurrencé en particulier par de riches Argentins, étant «*cocu et pas content*» (p.77), passant même pour être son «*maquereau*» (p.79). Il put habiter avec elle à Billancourt où leurs nuits étaient «*animées parfois par ces puériles alarmes d'avions et de zeppelins*» (p.79). Aussi, lors d'une alerte, elle voulut descendre dans la cave d'un boucher, tandis qu'il s'y refusa, et ne la vit pas revenir, alors qu'il ne voulait pas «*la lâcher*» (p..)

-«*La fille du major Mischief*» qui, «*glorieuse dans sa quinzième année*», présentait des «*jambes [...] encore un peu masculines et cependant déjà plus délicates*», était «*une beauté de chair en éclosion. Une véritable provocation au bonheur, à crier de joie en promesses*» (p.190).

-Les «*femmes absolument belles*» (p.193), les «*divines apparitions*» (p.194) découvertes à Manhattan, et qui exaltent Bardamu : «*Quelles gracieuses souplesses cependant ! Quelles délicatesses incroyables ! Quelles trouvailles d'harmonie ! Périlleuses nuances ! Réussites de tous les dangers ! De toutes les promesses possibles de la figure et du corps parmi tant de blondes ! Ces brunes ! Et ces Titriennes ! Et qu'il y en avait plus qu'il en venait encore ! C'est peut-être, pensais-je, la Grèce qui recommence ? J'arrive au bon moment !*» (p.194). Elles étaient «*de véritables imprudences de beauté*», offraient de «*divines et profondes harmonies possibles*» (p.201). Comme on le voit, cet hymne à la gloire de la beauté des États-Uniennes est marqué par des hyperboles, car elles sont qualifiées de surnaturelles, auraient pu le ravir à sa «*condition trivialement humaine*» (p.193). Devant «*ces invraisemblables midinettes*», il était «*tout gâteux, baveux d'admiration érotico-mystique [...] S'il était possible de sortir de sa peau j'en serais sorti juste à ce moment-là, une fois pour toutes. Rien ne m'y retenait plus. Elles pouvaient m'emmener, me sublimer, ces invraisemblables midinettes, elles n'avaient qu'un geste à faire, un mot à dire, et je passais dans l'Instant même et tout entier dans le monde du Rêve*» (p.194). Le mot «*mystique*» est tout à fait approprié car c'est l'aspiration à une véritable extase qui est ainsi décrite ! Plus loin, se trouvant dans «*le quartier des pauvres*», il regrette de «*ne plus rencontrer jamais ces belles créatures pour les riches*» (p.203). Chez une serveuse du restaurant, Bardamu remarqua «*la forme imprévue de ses yeux dont l'angle externe était bien plus aigu, ascendant que de ceux des femmes de chez nous. Les paupières ondulaient aussi très légèrement vers le sourcil au côté des tempes. De la cruauté en somme, mais juste ce qu'il faut, une cruauté qu'on peut embrasser, insidieuse amertume.*» (p.207).

-Molly dont il apprécia les «*jambes longues et blondes et magnifiquement déliées et musclées, des jambes nobles*», ce qui lui inspire ce commentaire : «*La véritable aristocratie humaine, on a beau dire, ce sont les jambes qui la confèrent, pas d'erreur.*» (p.228).

-Madelon, «*la petite amie de Robinson*», qui «*devait avoir dans les vingt ans*», qui avait «*les jambes bien fermes et tendues et un petit buste entièrement gracieux, une tête menue dessus, bien dessinée, précise, les yeux un peu trop noirs et attentifs peut-être, pour mon goût*» (p.385), «*pied, cheville bien dessinées et aussi les attaches de bonne jouisseuse qui devait se cambrer bien nettement au bon moment*» (p.386), «*a protesté d'abord, mais pas trop*» quand il l'a embrassé «*un petit peu autour du cou*», avant de se «*tortiller autour de son ventre comme un vrai asticot d'amour*», et que, «*vieux, on se mouillait et remouillait les lèvres pour la conversation des âmes. Avec une main, je lui remontai lentement le long des cuisses cambrées [...] On était amis. Derrières d'abord ! Nous venions d'économiser dix ans.*» (p.386). Puis, «*avec Madelon, nous nous retrouvions des petits moments de temps à autre avant le dîner, dans sa chambre. Mais c'était pas facile à arranger ces entrevues-là. On n'en disait rien. On était tout ce qu'il y a de discrets. Faut pas aller croire pour ça qu'elle l'aimait pas son Robinson. Ça n'avait rien à voir ensemble. Seulement, lui, il jouait aux fiançailles, alors, elle aussi naturellement, jouait aux fidélités. C'était le sentiment entre eux. Le tout dans ces choses-là c'est de s'entendre. Il attendait d'être marié pour y toucher, qu'il m'avait confié. C'était son idée. À lui donc*

l'éternité et à moi le tout de suite.» (p.394). Or il l'entend dire à Robinson qu'elle trouvait son ami «brutal tout de même avec les femmes [...] il les aime comme trop les femmes... Comme les chiens un peu [...] C'est comme s'il sautait dessus qu'on dirait toujours ! Il fait du mal et il s'en va...» (p.409) ; statuer : «Les médecins, c'est bien connu, c'est tous des cochons [...] il est fadé dans son genre. [...] Il est trop vicieux.» (p. 410). Et Robinson, qui pourtant, auparavant, lui avait parlé de Bardamu «en bons termes» (p.387), abonde en son sens : «La délicatesse, c'est pas son fort [...] la fidélité non plus d'ailleurs ! [...] J'ai souvent cru, tellement qu'il était porté là-dessus, qu'il prenait des drogues... Et puis alors, il possède un de ces machins ! Si tu voyais ça cette grosseur ! C'est pas naturel !...» (p.410). Plus tard, Bardamu, qui l'avait connue «plus débrouillarde que tragique, gentiment affranchie et bien contente de se caser avec des petites histoires et son petit chiqué partout où ça pouvait prendre», s'étonne donc que Robinson puisse lui déclarer : «C'est une amoureuse [...] Quand elle est amoureuse, elle est folle» (p.452) - «Pour elle, il fallait qu'on aime quelqu'un dans la vie et y avait pas à en sortir.» (p.455) ; lui lancer : «Pars ! Mais je te préviens que je vais mourir de chagrin Léon !» (p.455). Elle l'étonne encore quand, alors qu'il lui a donné «deux gifles à étourdir un âne», «elle s'est relevée» et «a dépassé la porte sans même retourner la tête» (p.470) ; aussi reconnaît-il : «Elle possédait bien plus d'astuce que nous tous réunis. La preuve c'est qu'elle l'a revu son Robinson, et comme elle l'a voulu encore...» (p.471). Lors de la fête des Batignolles, Bardamu pensa «qu'elle sait à présent des choses supérieures» (p.478) ; elle se montra «bien trop enragée et contente en plus d'être en rage» (p.485) au point de tirer deux balles sur Robinson !

-Sophie qu'il choisit comme infirmière parce qu'elle présentait «la chair, le port souple et tendre à la fois, une divine santé» (p.472), «cette démarche ailée, souple et précise qu'on trouve, si fréquente, presque habituelle chez les femmes d'Amérique, la démarche des grands êtres d'avenir que la vie porte ambitieuse et légère vers de nouvelles façons d'aventures...» (p.473). Aussi s'exalte-t-il : «Quelle jeunesse aussi ! Quel entrain ! Quelle musculature ! Quelle excuse ! Élastique ! Nerveuse ! Étonnante au possible ! Elle n'était diminuée cette beauté par aucune de ces fausses ou véritables pudeurs qui gênent tant les conversations trop occidentales. Pour mon compte et pour tout dire, je n'en finissais pas de l'admirer. De muscles en muscles, par groupes anatomiques, je procédaient... Par versants musculaires, par régions. Cette vigueur concertée mais déliée en même temps, répartie en faisceaux fuyants et consentants tour à tour, au palper, je ne pouvais me lasser de la poursuivre... Sous la peau veloutée, tendue, détendue, miraculeuse... [...] Le corps, une divinité tripotée par mes mains honteuses» (p.472). Il se réjouissait de pouvoir «baiser tout ça» (p.474). Mais il pensait aussi qu'elle «avait plein le corps des forces d'inquiétude et de tendresse et plein le cœur aussi, et partout de la belle» (p.503). Il considérait encore qu'«ils en ont beaucoup des bons coeurs comme ça en Europe centrale» (p.475). Cependant, s'il la «baise», il doit accepter qu'elle le trompe pour qu'il ne se «surmène» pas trop, accepter d'être fait «cocu à l'hygiène» (p.474).

Bardamu, qui n'était pas conforme à l'idée qu'on se faisait alors du héros d'un roman social, est devenu une des figures mythiques du XXe siècle, bien qu'il soit le type même du anti-héros, comme le définit son nom même : il est le porteur d'un barda qui est le poids même de la société, sous lequel il doit tout de même se mouvoir. Il est en butte à toutes les violences et ce qui le caractérise, c'est la peur qui est une véritable folie (p.69), une folie incurable (p. 70), une maladie (p.96) qui isole irrémédiablement ceux qui en sont atteints. Cette peur fondamentale est celle de la mort, «la mort irrévocable» (p.87).

Bardamu transporte partout le fardeau de ses passions tristes : lâcheté, dépit, inquiétude, égoïsme et impuissance à agir. En effet, alors qu'il pourrait se mettre du côté des Noirs, des migrants en galère, des ouvriers de Detroit devenus «machines», des malades de la banlieue, il ne s'investit dans aucune action contestatrice, n'éprouvant envers eux qu'un sentiment intimement contradictoire, mêlé d'empathie et de déception, de compassion et de dégoût, jamais l'un sans l'autre. Il est au-delà de la passivité, au bord de l'inertie définitive. Il réagit comme un symptôme plutôt qu'il n'incarne un destin ou un message, et, par contagion, provoque chez le lecteur un effet de fascination-répulsion qui était sans précédent littéraire à cette époque.

* * *

ROBINSON

D'abord appelé Tourman, il avait été, en avril 1932, dans une lettre à Gallimard, défini par Céline comme le «*proléttaire moderne*», «*l'homme nouveau*» qui ne croit plus à l'amour, n'en veut pas, refusant son discours, se sachant seul face à la vie et à la mort.

Dans la version définitive du roman, Robinson a lui aussi une certaine biographie, d'abord à travers des confidences faites à Bardamu.

Louis-Ferdinand Destouches lui prêtant des traits de sa propre adolescence, il raconta «comment il avait débuté dans la vie. Par le commerce. Ses parents l'avaient placé, dès ses onze ans, chez un cordonnier de luxe pour faire les courses.» (p.326) ; ce fut ainsi qu'«une cliente l'avait invité à prendre un plaisir dont il n'avait eu jusque-là que l'imagination» et qu'il «en avait rapporté dans sa vie les éléments d'interminables comparaisons désespérées. / Bien des choses s'étaient pourtant passées par la suite. Il en avait vu des continents, des guerres entières, mais jamais il ne s'était relevé de cette révélation.» (p.326).

Il confia aussi à Bardamu : «Si tu m'avais vu avant... Quand je faisais de la bicyclette tous les dimanches !... J'étais beau gosse ! J'avais des mollets, mon vieux Du sport, tu sais ! Et ça développe les cuisses aussi...» (p.46). «Dans le civil, j'ai essayé d'aller en usine régulièrement... J'étais même un peu graveur, mais j'aimais pas ça, à cause des disputes, j'aimais mieux vendre les journaux du soir et dans un quartier tranquille où j'étais connu. [...] Je faisais le matin des commissions pour les commerçants... Une livraison l'après-midi de temps en temps, je bricolais quoi... Un peu manœuvre...» (p.41-43). «Le truc qu'il savait faire avant la guerre Robinson c'était la gravure sur cuivre, mais il ne voulait plus en tâter, à aucun prix.» (p.395).

Il déclare : «L'alcool... Je la supporte pas...» (p.164) et il est encore indiqué qu'«il supportait mal la boisson» (p.499). Or «il l'aimait la bouteille. C'était son faible.» (p.499) ; à Toulouse, «il aimait bien le café sous les arbres» (p.392). Il regrettait de ne «pouvoir supporter la boisson [...] Quand je bois j'ai des crampes que c'est à y pas tenir» ; il n'«avait même pas bien supporté notre petit cassis» (p.299). Il se pourrait donc que, c'était sous l'effet de l'alcool qu'il «était un violent à ses heures» (p.485), qu'il serait allé en prison avant la guerre (p.392). On apprend encore qu'«il avait toujours eu un faible pour la musique» (p.400), et qu'«il manquait un peu de sommeil, c'était sa maladie» (p.489).

Céline lui attribua une nette ambivalence : d'une part, s'il «avait bien des défauts, [...] c'était d'habitude, un garçon sensible.» (p.402) ; d'autre part, il avait «de tristes, ingrates dispositions» (p.443), était «lâche [...] espérant toujours qu'on allait le sauver de la vérité» ; il «n'était pas prêt à mourir dans l'occasion qu'on lui présentait [...] Il faudrait alors qu'il se résigne à accepter son croupissement et sa détresse [...] Plus tard, il mettrait de l'ordre dans son malheur et alors une vraie vie nouvelle recommencerait » (p.329) : son désespoir n'est pas encore complet.

À la guerre, il se fit entendre à Bardamu par «une voix d'homme lourde et enrouée, une voix qui avait l'air bien française», une voix qui «était déjà autre que les nôtres, comme plus triste, donc plus valable que les nôtres» (p.41). Il lui dit alors : «J'en ai assez [...] je vais aller me faire paumer par les Boches... [...] j'm'en fous des Allemands, ils m'ont rien fait... [...] j'ai envie de tuer personne, j'ai pas appris...» (p.41-43). Il affirma encore : «J'pense qu'à ne pas crever» (p.47). Mais, s'il avait été tenté par la désertion, il fut «blessé dans les Flandres» et «trépané» (p.457), Céline lui ayant prêté une opération qu'il prétendit avoir lui-même subie, et qui expliquerait que son personnage soit quelque peu un déséquilibré psychique.

Arrivé à la «factorie», Bardamu, se livrant à un essai de physiognomonie, dit avoir vu un homme qui avait «une figure décidément aventureuse, une figure à angles très tracés et même une de ces têtes de révolte qui entrent trop à vif dans l'existence au lieu de rouler dessus, avec un gros nez rond par exemple et des joues pleines en péniches, qui vont clapotter contre le destin avec un bruit de babillage», et il en conclut : «Celui-ci c'était un malheureux» (p.163). Celui qui est encore appelé «ce ténébreux» (p.167 : si le mot est ironique, il invite toutefois à privilégier l'acception de «difficile à comprendre») est bien Robinson qui révéla alors un soupçon de curiosité intellectuelle quand il fit part à Bardamu de sa lecture de «recueils» où, au sujet des «chenilles», il avait appris qu'«elles dataient [...] de la seconde période géologique» (p.168). Surtout, cet épisode prouve que la fraternité n'était qu'un leurre puisque Robinson abandonna Bardamu qui n'en décida pas moins : «il pouvait compter sur mon silence et ma complicité» (p.170). Et le parcours de Robinson servit à baliser le sien : «Je

décidai [...] de prendre la forêt devant moi dans la direction qu'avait prise déjà ce Robinson de tous les malheurs» (p.176).

À New York, Bardamu espérant le rencontrer, se disait : «C'était un résolu, lui, au moins ! Un brave ! Ah ! il devait en connaître déjà des trucs et des machins sur l'Amérique ! Il possédait peut-être un moyen pour acquérir cette certitude, cette tranquillité qui me faisait à moi tellement défaut. [...] Il l'avait faite lui sa situation américaine ! L'impassible agitation de ces hurluberlus ne devait pas le gêner lui !» (p.205). Or, à Detroit, n'osant pas faire le trafic d'alcool (p.234), il n'était qu'un «nettoyeur de nuit», et avait «fait reluire des vraies montagnes d'étages et des étages de silence» (p.233) ; de plus, il signala : «J'apprends pas l'anglais... Depuis trente ans dans le nettoyage y en a dans le même truc qui n'ont appris en tout que "Exit" à cause que c'est sur les portes qu'on astique, et puis "Lavatory".» (p.234). Plus loin encore, il expliqua que, alors qu'il avait pu «tout de même tenir une petite conversation sur la fin à Detroit», il ne lui restait à Rancy que ces deux mots : «Gentlemen first» (p.329).

Dans cette banlieue, il se retrouva dans une usine où «il travaillait dans les acides», qui «lui brûlaient l'estomac et les poumons» (p.294), le faisaient souffrir d'une «toux incoercible» (p.296). Il aurait voulu «en sortir de [son] business» : «J'en ai assez de me crever comme un mullet...» ; mais, comme il envisageait de pouvoir être «chauffeur», Bardamu s'étonna des «idées de gentleman qui le prenaient» alors qu'il avait «une tête d'assassin besogneux» (p.297).

Alors qu'il lui fit part de «la peur» que lui inspiraient «les hommes» : «Quand ils sont bien portants, [...] ils pensent à vous tuer» (p.306) ; d'où son désir d'être infirmier car, «quand ils sont malades, y a pas à dire ils sont moins à craindre» (p.306), il lui fit aussi la révélation voilée du projet criminel des Henrouille, déclarant : «C'est un business pour les innocents les métiers honnêtes, comme on dit.» (p.308) ; comme il accepta d'assassiner la vieille Henrouille, il alla donc plus loin que les autres dans «la vocation de meurtre» (p.308), et cette absence d'inhibition parut à Bardamu «comme une espèce de progrès sur [...] les autres gens, toujours mi-haineux, mi-bienveillants, toujours ennuyeux par leur imprécision de tendances. Décidément d'avoir suivi dans la nuit Robinson jusque-là où nous en étions, j'avais quand même appris des choses» (p.308), son ami faisant donc aussi figure de mentor pour celui qui le suit. Mais, victime lui-même de son traquenard, il se retrouva aveugle. Robinson, victime de son attentat,

S'étant rendu compte de sa cécité, il criait : «Je vais me tuer ! [...] Et puis il parvenait tout de même à la porter sa peine un peu plus loin [...] Il n'aurait pas su l'expliquer, c'était une peine qui dépassait son instruction [...] il espérait toujours qu'on allait le sauver de la vérité [...] il n'était pas prêt à mourir dans l'occasion qu'on lui présentait» (p.328-329). Bardamu pensait qu'il était «lâche [...] espérant toujours qu'on allait le sauver de la vérité» ; il «n'était pas prêt à mourir dans l'occasion qu'on lui présentait [...] Il faudrait alors qu'il se résigne à accepter son croupissement et sa détresse [...] Plus tard, il mettrait de l'ordre dans son malheur et alors une vraie vie nouvelle recommencerait. Faudrait bien.» (p.329). Il le jugeait encore plus loin : «Robinson était un garçon tracassé par l'infini aussi, dans son genre, avant qu'il lui soit arrivé son accident, mais maintenant il avait reçu son compte. Du moins je le croyais.» (p.354).

À Toulouse, «obstiné comme un bourdon [...] une vraie nature de persécuté que c'était. Il ne voulait pas comprendre, se résigner. [...] il n'arrêtait pas de jérémiader», affirmant : «Il faut que je me plaigne... C'est comme ça... Il me reste plus que ça...», Bardamu s'employant à «le calmer» et à «le faire réfléchir» (p.395), se disant aussi : «Après tout, il n'était pas sympathique» (p.391). Son ami affirmait : «Il n'y a qu'une liberté [...] C'est de voir clair d'abord, et puis ensuite d'avoir du pognon plein les poches, le reste c'est du mou !...» (p.392). On s'amuse de voir que, sur la péniche, il prétendit avoir été en Afrique «Ingénieur Agronome de la Compagnie Pordurière» (p.404), Bardamu commentant : «il m'agaçait et me peinait même à divaguer de la sorte» (p.404). L'abbé Protiste lui apprit qu'«il n'arrêtait pas [...] de se plaindre, de son sort et de la vie» (p.443).

À Toulouse encore, il rencontra Madelon avec laquelle il essaya, «pour faire psychologues, [...] d'analyser un peu le caractère de Robinson. "Il n'est pas jaloux précisément, qu'elle me dit alors, mais il a des moments difficiles." [...] Je me suis lancé dans une définition de son caractère à Robinson, comme si je le connaissais, moi son caractère, mais je me suis aperçu tout de suite que je ne connaissais guère Robinson sauf par quelques grossières évidences de son tempérament. Rien de

plus.» (p.396). Madelon «croyait qu'il avait que les yeux de touchés », tandis que Bardamu savait qu'«il avait les nerfs de malades et le moral, donc et le reste !» (p.387). Déjà «contaminé» par la «rage d'économies» de la vieille Henrouille, ce qui permit à Bardamu de lui dire : «*T'es bourgeois [...] Tu ne penses en définitive qu'à l'argent...»* (p.394), il le fut encore plus par l'«envie de mariage» de Madelon (p.394), «projet» (p.387) dans lequel il se laissa entraîner alors que «*les choses du sexe, il s'en foutait amplement, d'un côté comme de l'autre»* (p.466), même si, aux «garçonnets» qui étaient ses domestiques en Afrique, il «*leur passait, bénévole, la main entre les cuisses à tout instant.*» (p.167), projet qui était aussi celui de «*s'établir dans un petit restaurant avec elle»* (p.394). Aussi Bardamu se fit-il encore plus incisif : «*Je l'ai pris longtemps pour un gars d'aventure, mais c'est rien qu'un demi-sel, cocu ou pas, aveugle ou non...»* (p.394). De plus, il «*s'était mis au vin à force d'être dans le Midi»* (p.394).

Surtout, «*c'était l'indépendance qu'était son faible»* (p.314). Comme Bardamu avait refusé une vie de sécurité et de bonheur conjugal avec la «gentille Molly» (p.330 - «*Elle devait avoir un petit ciel rien que pour elle, près du Bon Dieu, tellement qu'elle avait toujours été gentille Molly*» [p.367]), Robinson l'a refusée avec Madelon et l'a donc fuie, bien que connaissant sa vindicte et sa ténacité. Il manifesta donc encore son «*goût funeste pour les escapades»* (p.444), proposa qu'on le laisse «*faire un tour, voyager tout seul, revoir un peu de pays»* (p.453) ; Madelon voulant partir avec lui, il avait allégué : «*Comme si j'avais besoin d'une femme pour aller à la guerre moi ! Et pour en sortir ! Et en Afrique j'en avais-t-y des femmes ? Et en Amérique, est-ce que j'avais une femme moi ? [...] Je sais bien à quoi ça sert une femme tout de même !»* (p.453). Pourtant, étant à l'Institut, il se déclara «*fatigué des balades»* (p.468), refusa d'essayer d'échapper à Madelon alors «*que la Fatalité, auparavant, c'était pas son genre»* (p.468).

En effet, il était venu se réfugier à l'Institut, demandant de le cacher à Bardamu qui constata : «*il était pas content. Il avait autre chose à faire qu'à être content»* (p.446). Comme il confia : «*Je voulais, moi, qu'elles me foutent la paix ! Tout simplement... La mère et la fille...»*, Bardamu lui rappela : «*Tu t'arrêtais pas de râler la longueur des journées [...] Tu recommences à refaire des grimaces quand même et tes petites allures»* (p.450) ; d'où sa réplique : «*Tu comprends rien à ma nature»* - «*Si t'avais eu ce que j'ai eu, et passé par où j'ai passé [...] t'aurais été bien malade aussi sans doute !»* (p.450).

Lors de la fête des Batignolles, alors «*qu'il ne buvait pour ainsi dire jamais», il vida la bouteille gagnée par Madelon (p.480), et cela pourrait expliquer cette sorte d'état second dans lequel il se trouva ensuite ; dans le taxi qui ramenait le quatuor à l'Institut, quand Madelon se mit «*à le secouer à deux bras*», il ne fit rien «*pour se dégager», et «*on aurait même pu croire que ça lui donnait du plaisir à Robinson de la voir s'exciter encore un peu plus à son sujet.»* (p.490) ; résistant à ses exigences tout en sachant qu'elle était armée, il finit par la provoquer en lui lançant les mots qu'il faut pour qu'elle le tue, en lui avouant sa lassitude des êtres humains et des sentiments, en lui assenant cette «*seule idée bien solide [...] pour se faire dérouiller»* (p.500) : «*J'ai plus envie qu'on m'aime. [...] C'est tout qui me dégoûte ! [...] L'amour surtout !... Le tien aussi bien que celui des autres... Les trucs aux sentiments que tu veux faire [...] ça ressemble à faire l'amour dans des chiottes ! [...] Eh bien moi je l'emmerde leur amour à tout le monde !... [...] leur dégueulasse d'amour»* (p.493). Atteint de deux balles de revolver, semblant vouloir faire des révélations se transforment en délire d'agonisant, la tonalité associant pathétique et grotesque («*On voyait bien [...] qu'il tenait malgré tout à nous dire encore des choses... La force lui manquait et aussi les moyens. Il pleurait, il étouffait et il riait tout de suite après.»* [p.497]), et mourant finalement, payant de sa vie son refus de tout compromis, on peut considérer qu'il a presque cherché cette mort, ce suicide qui, d'ailleurs, est, d'une certaine manière, l'aboutissement de ce qui avait débuté avec la guerre. À moins qu'il n'ait parlé ainsi que parce qu'il prenait du plaisir à l'irriter, qu'il avait le goût du risque comme remède à l'ennui, ou par curiosité ou par indifférence.**

Nous constatons donc que Robinson, l'ami de Bardamu, ce compagnon d'infortune que, dans ses pérégrinations, il retrouva plusieurs fois, dans des moments décisifs, leurs expériences se faisant écho et se redoublant, leurs destinées allant de pair, ce guide qui lui montra jusqu'où doit aller l'acceptation de la misère et du monde comme il est fait ; ce bouc émissaire devenu trop pesant et qui devait se sacrifier pour que l'autre, libéré, puisse vivre enfin une vie sereine, est en quelque sorte

son double, une sorte de Bardamu aux traits plus accusés, aux caractéristiques contradictoires et complémentaires, une mauvaise conscience en chair et en os. Alors que Bardamu s'adapte tant bien que mal au jeu de dupe d'une certaine respectabilité sociale, ce «résolu» ne s'adapte à rien, commet un crime, en est victime, et court à sa perte, en marginal irrécupérable, avec l'énergie du désespoir, s'enfonce dans le malheur de vivre. Il est moins instruit, moins fier, plus impulsif, plus inquiet, plus instable, plus amer, plus négatif, plus pessimiste, plus insensible car l'instinct de conservation réveillé a exagéré son égoïsme ; il continue d'être traqué quand ne l'est plus Bardamu, un irrésolu qui lui survit. Mais il est aussi celui qui agit ; celui qui commet des crimes pour se débrouiller ; celui chez qui se trouvent levées les inhibitions qui d'ordinaire retiennent les êtres humains ; celui qui ose aller jusqu'au bout, jusqu'à la mort, le roman, d'ailleurs, s'arrêtant alors ; celui qui se dote donc de l'aura du héros de la révolte. Avec ces deux personnages, Céline poursuivit une double expérience de la vie et une double introspection.

Cependant, on peut aussi considérer que, en fait, ils ne forment qu'une seule et même personnalité. Les formules et les réflexions qui sont prêtées à l'un et à l'autre pourraient convenir également à l'un et à l'autre, pourraient parfaitement passer de l'un à l'autre, mis à part quelques moments d'opposition superficielle. On a pu dire que, à partir d'un certain point, Robinson prit le relais de Bardamu, continuant à être traqué lorsque celui-ci cessait de l'être ; qu'il devint le porteur des interrogations et des actes qui dominent toute la seconde moitié du roman, le personnage principal, son évolution étant inverse de celle de Bardamu.

“*Voyage au bout de la nuit*” est une époustouflante dénonciation de «*la vacherie universelle*», une dénonciation de l'absurdité de la guerre, de la criminelle bêtise du colonialisme, de l'abrutissement par l'industrialisation, de la misère des banlieues, de la pitoyable solitude des êtres humains. C'est le livre qui décrivit le mieux l'envers cauchemardesque de la société occidentale du début du XXe siècle.

Les idées

Céline s'est toujours défendu de vouloir passer un message dans ses œuvres, prétendant n'écrire que pour gagner sa vie «*parce que la médecine...*», être indifférent à la réflexion, Bardamu déclarant, à la suite de sa découverte de la «caverne fécale» : «*Je n'avais pas la force de l'analyser ni d'en effectuer la synthèse*» (p.196).

Mais, en fait, “*Voyage au bout de la nuit*” est un roman d'éducation où Céline voulut exprimer des convictions, tracer le tableau de l'échec humain sur plusieurs modes, celui du récit, celui des dialogues et celui du discours, car il ne cessa de donner son avis sur un grand nombre de sujets, comme en témoignent toutes les réflexions de valeur générale, les jugements, les aphorismes, les apophthegmes, les maximes que le livre contient, Céline montrant un net penchant pour l'assertion.

On peut voir dans le roman un énorme apologue satirique, démythificateur.

*
* * *

Des jugements sur des sentiments et des comportements individuels

Même s'il affirma : «*On se trompe peut-être toujours quand il s'agit de juger le cœur des autres*» (p.289), Céline ne manqua pas de condamner des attitudes et d'en prôner d'autres.

Même s'il put dire : «*La beauté, c'est comme l'alcool ou le confort, on s'y habite, on n'y fait plus attention.*» (p.227), affirmant : «*À côté de ce vice des formes parfaites, la cocaïne n'est qu'un passe-temps pour chef de gare*» (p.472), il célébra un véritable culte de la beauté, de la beauté des corps (ceux des femmes mais aussi ceux des Noirs), des belles musculatures, qui est aussi un culte de la santé de la part de ce médecin soucieux d'ailleurs d'abord de la sienne.

Il donna des aperçus d'une esthétique : «Pourquoi n'y aurait-il pas autant d'art possible dans la laideur que dans la beauté?» (p.78) - «L'art exige qu'on situe l'intérêt de l'œuvre dans les lointains, dans l'insaisissable.» (p.80).

Il se révéla esthète par l'attention que Bardamu portait aux ameublements : il se moqua de celui qui, à New York, «prétendait au Louis XV» (p.219) ; il exprima sa détestation de l'accumulation, dans un appartement de Rancy, de «petites affaires sans valeur qu'on avait toujours possédées dans la famille, surtout le dessus de cheminée à grelots roses en velours comme on en trouve plus dans les magasins et ce Napolitain biscuité, et la table à ouvrage en miroir en biseau qu'une tante de province devait posséder en double» (p.262) ; il marqua, au contraire, son appréciation, sur la péniche, de «la manière dont c'était meublé» : «rien que de l'ancien [...] propre [...] arrangé» (p.403) dont «un gros divan plein de parfums» (p.404).

Mais la beauté, pour Céline, fut surtout celle du corps des femmes. Il alla jusqu'à cette exaltation et cette réprobation : «Le corps, une divinité tripotée par mes mains honteuses» (p.472). Il fut lui-même épris des danseuses qui, par leur corps svelte et haut, leurs jambes élancées (p.230) atteignent la perfection esthétique féminine ; régulièrement, il se rendait dans le cours de danse d'Élisabeth Craig pour admirer des jambes que, à cette époque, il était impossible de voir dans la rue ; il allait épouser une autre danseuse, Lucette Almansor. Comme il affirma : «La véritable aristocratie humaine, on a beau dire, ce sont les jambes qui la confèrent, pas d'erreur» (p.228), ne parla-t-il pas de lui-même en signalant : «Beaucoup d'hommes, en fait d'art, s'en tiennent toujours [...] à la manie des beaux mollets» (p.104).

Il prodigua ses hymnes à la gloire du corps féminin, devant Lola, devant les États-Uniennes découvertes à New York, devant Molly, devant Madelon, devant Sophie.

Cependant, cette admiration fait naître aussitôt le désir sexuel.

Regrettant que les évaluations physiques, en particulier sexuelles, des êtres humains «n'ont pas encore été étudiées merveilleusement comme elles le méritent.» (p.262), il fustigea les réserves mises à l'expression du désir sexuel : «Que de chichis puants ! C'est barbouillé d'une crasse épaisse de symboles, et capitonné jusqu'au trognon d'excréments artistiques que l'homme distingué va tirer son coup... Arrive ensuite que pourra ! Bonne affaire ! Économie de ne s'exciter après tout que sur des réminiscences... On les possède les réminiscences, on peut en acheter et des belles et des splendides une fois pour toutes des réminiscences... La vie c'est plus compliqué, celle des formes humaines surtout. Atroce aventure. Il n'en est pas de plus désespérée.» (p.472).

Tout en reconnaissant : «C'est pas long avant de tourner à la corvée les amusettes» (p.362), il fit, au-delà de l'apologie du plaisir («On ne peut pas exister sans plaisir même une seconde, et c'est bien difficile d'avoir vraiment du chagrin. C'est comme ça l'existence.» [p.351] - «Rien à faire d'ailleurs tant qu'on a le goût de jouir et de la rigolade et c'est un goût qu'on a tous. Voilà le plus triste. On ne pense qu'à ça ! Au berceau, au café, sur le trône, aux cabinets. Partout ! Partout !» [p.353] - «On rigole comme on peut lorsque les occasions de sortir se font rares, à cause de l'argent qui manque, et plus rares encore les occasions de sortir de soi-même et de baiser.» [p.380]), l'apologie du plaisir sexuel, non sans lui donner, comme on le fait d'habitude, le nom d'amour : «C'est plus difficile de renoncer à l'amour qu'à la vie.» (p.72), pour se faire plus précis et cru en profitant : «Baiser» est «ce moment où la matière devient la vie. On monte jusqu'à la plaine infinie qui s'ouvre devant les hommes. On en fait : Ouf ! Et ouf ! On jouit tant qu'on peut dessus et c'est comme un grand désert...» (p.474). Il indiqua l'évolution de la pulsion sexuelle au fil de l'âge : «Les jeunes c'est toujours si pressé de faire l'amour, ça se dépêche tellement de saisir tout ce qu'on leur donne à croire pour s'amuser, qu'ils y regardent pas à deux fois en fait de sensations. C'est un peu comme ces voyageurs qui vont bouffer tout ce qu'on leur passe au buffet, entre deux coups de sifflet. Pourvu qu'on les fournisse aussi les jeunes de ces deux ou trois couplets qui servent à remonter les conversations pour baiser, ça suffit, et les voilà tout heureux. C'est content facilement les jeunes, ils jouissent comme ils veulent d'abord c'est vrai ! / Toute la jeunesse aboutit sur la plage glorieuse, au bord de l'eau, là où les femmes ont l'air d'être libres enfin, où elles sont si belles qu'elles n'ont même plus besoin du mensonge de nos rêves. / Alors bien sûr, l'hiver une fois venu, on a du mal à rentrer, à se dire que c'est fini, à se l'avouer. On resterait quand même, dans le froid, dans l'âge, on espère encore. Ça se comprend. On

est ignoble. Il faut en vouloir à personne. Jouir et bonheur avant tout. C'est bien mon avis. Et puis quand on commence à se cacher des autres, c'est signe qu'on a peur de s'amuser avec eux. C'est une maladie en soi. Il faudrait savoir pourquoi on s'entête à ne pas guérir de la solitude.» (p.377). Pourtant, par ailleurs, il souligna sa persistance : «*Il subsiste en vous toujours un petit peu de curiosité de réserve pour le côté du derrière. On se dit qu'il ne vous apprendra plus rien le derrière, qu'on a plus une minute à perdre à son sujet, et puis on recommence encore une fois cependant rien que pour en avoir le cœur net qu'il est bien vide et on apprend tout de même quelque chose de neuf à son égard et ça suffit pour vous remettre en train d'optimisme. / On se reprend, on pense plus clairement qu'avant, on se remet à espérer alors qu'on espérait plus du tout et fatallement on y retourne au derrière pour le même prix. En somme, toujours des découvertes dans un vagin pour tous les âges.*» (p.359-360). Il osa statuer : «*Entre le pénis et les mathématiques , il n'existe rien ! Rien ! C'est le vide !*» (p.420). Page 73, sur la question des pratiques sexuelles, rappelant «*qu'on trouvait moyen de faire facilement l'amour et pour pas cher*», il regretta une dégradation des pratiques : «*Cela était encore exact, il y a quelque vingt ans, mais depuis, bien des choses ne se font plus, celles-là surtout parmi les plus agréables. Le puritanisme anglo-saxon nous dessèche chaque mois davantage, il a déjà réduit à peu près à rien la gaudriole impromptue des arrière-boutiques. Tout tourne au mariage et à la correction.*» (p.73). Par contre, il espéra en un avenir plus favorable : «*L'ère de ces joies vivantes, des grandes harmonies indéniables, physiologiques, comparatives est encore à venir*» (p.472).

Ce goût du plaisir physique, beaucoup de femmes ne l'ont pas (nature ou culture chrétienne, puritaire?), ou y cèdent et s'en sentent coupables (comme Madelon). Elles aspirent à l'amour courtois, platonique, sentimental, l'amour-passion que Bardamu, par contre, méprisa, le définissant comme «*l'infini mis à la portée des caniches*» (p.8). Pourtant, il fut amoureux de Musyne, et put alors confesser : «*La femme qui sait tenir compte de notre misérable nature devient aisément notre chérie, notre indispensable et suprême espérance. Nous attendons auprès d'elle, qu'elle nous conserve notre menteuse raison d'être, mais tout en attendant elle peut, dans l'exercice de cette magique fonction gagner très largement sa vie.*» (p.80-81), tout en se disant : «*L'amour c'est comme l'alcool, plus on est impuissant et soûl et plus on se croit fort et malin, et sûr de ses droits.*» (p.78).

Devenu plus insensible, il se plut ailleurs à constater : «*Les amours contrariées par la misère et les grandes distances, c'est comme les amours de marins, y a pas à dire c'est irréfutable et c'est réussi. D'abord, quand on n'a pas l'occasion de se rencontrer souvent, on peut pas s'engueuler, et c'est déjà beaucoup de gagné. Comme la vie n'est qu'un délire tout bouffi de mensonges, plus qu'on est loin et plus on peut en mettre dedans des mensonges et plus alors on est content., c'est naturel et c'est régulier. La vérité c'est pas mangeable. / [...] Très peu de présence, tout est là, surtout pour l'amour.*» (p.365-366). Et il fit de «*la Vie, la vraie maîtresse des véritables hommes.*» (p.232) qui n'auraient donc pas besoin d'une femme ! ou pourraient s'unir avec désinvolture car, comme «*on n'a rien à faire avec son cœur, on le donne volontiers.*» (p.297).

C'est décidément qu'il se moqua de l'amour-passion à travers la chanson d'amour entendue au «*Tarapout'* qui semble pourtant le faire lui-même céder au sentimentalisme : «*On en avait partout de la misère [...] il en jutait sur toute la terre*» ; les danseuses «*chantaient la déroute d'exister et de vivre et elles ne comprenaient pas. Elles prenaient ça encore pour de l'amour, rien que pour de l'amour [...] On prend tout pour des chagrins d'amour quand on est jeune et qu'on ne sait pas. [...] C'est la manie des jeunes de mettre toute l'humanité dans un derrière, un seul, le sacré rêve, la rage d'amour. [...] Elle les tenait déjà d'ailleurs la misère au cou, au corps [...] Au ventre, au souffle, qu'elle les tenait déjà la misère par toutes les ondes de leurs voix minces et fausses aussi. / Elle était dedans. Pas de costume, pas de paillettes, pas de lumière, pas de sourire pour la tromper, pour lui faire des illusions à elle, sur les siens, elle les retrouve où ils se cachent les siens ; elle s'amuse à les faire chanter seulement en attendant leur tour, toutes les bêtises de l'espérance. Ça la réveille, et ça la berce et ça l'excite la misère. / Notre peine est ainsi, la grande, une distraction. / Alors tant pis pour celui qui chante des chansons d'amour ! L'amour c'est elle la misère et rien qu'elle encore, elle toujours, qui vient mentir dans notre bouche, la fiente, c'est tout. Elle est partout, la vache, faut pas la réveiller sa misère même au chiqué. Pas de chiqué pour elle. [...] Ça commençait d'un petit ton gentil leur*

chanson, ça n'avait l'air de rien, comme toutes les choses pour danser, et puis voilà que ça vous faisait pencher le cœur à force de vous faire triste comme si on allait perdre à l'entendre l'envie de vivre, tellement que c'était vrai que tout n'arrive à rien, la jeunesse et tout, et on se penchait alors bien après les mots et après qu'elle était déjà passée la chanson et partie loin leur mélodie pour se coucher dans le vrai lit à soi, le sien, vrai de vrai, celui du bon trou pour en finir. Deux tours de refrain et on en avait comme envie de ce doux pays de mort, du pays pour toujours tendre et oublié tout de suite comme un brouillard. [...] On la reprenait en chœur, tous, la complainte du reproche contre ceux qui sont encore par là, à traîner vivants, qui attendent au long des quais, de tous les quais du monde qu'elle en finisse de passer la vie, tout en faisant des trucs, en vendant des choses et des oranges aux autres fantômes et des tuyaux et des monnaies fausses, de la police, des vicieux, des chagrins, à raconter des machins, dans cette brume de patience qui n'en finira jamais...» (p.363-365). Décrivant la fête des Batignolles, il montra «les petites bonnes» qui «attendent l'amour dans le fracas salement mélodieux du manège. Un peu mal au cœur elles en ont, mais elles posent quand même par six degrés de froid, parce que c'est le moment suprême, le moment d'essayer sa jeunesse sur l'amant définitif qui est peut-être là, conquis déjà, blotti parmi les couillons de cette foule transie. Il n'ose pas encore l'Amour... Tout arrive comme au cinéma pourtant et le bonheur avec. Qu'il vous adore un seul soir et jamais ne vous quittera plus ce fils de propriétaire... Ça s'est vu, ça suffit. D'ailleurs il est bien, d'ailleurs il est beau, d'ailleurs il est riche.» (p.482), et «l'orgue à sentiments du manège», «c'est la faillite du monde entier dont il rigole, l'instrument. Il en hurle à la déroute parmi ses mirlitons argentés, l'air va crever dans la nuit d'à côté» (p.482). L'amour-passion est surtout attaqué de front et condamné à travers l'exigence qu'en fait Madelon auprès de Robinson (leur dialogue p.408-411 - la remarque : «Des dialogues d'amour les plus plats, c'est toujours tout de même un peu drôle quand on connaît les gens» [p.408]), le refus de Robinson (p.492-494). Pour Céline, il conduit à la possessivité, à la jalousie, même au crime.

Peut-être, en émettant plus haut un jugement général sur les femmes, a-t-on succombé à ce travers de Céline : la misogynie.

Elle lui fit prendre des attitudes et faire des constatations méprisantes à l'égard de ses partenaires : Lola fut vue comme «frivole» (p.53), fut moquée parce que, se voyant «grossir de deux bonnes livres», elle était «bouleversée» (p.51) ; fut traitée de «charmant embusquée, [...] à l'envers de la guerre, à l'envers de la vie» (p.55) ; fut rejetée pour sa bienveillance : «Elle se penchait ainsi sur notre mort avec entêtement, impudeur, comme toutes les femmes d'ailleurs, dès que la mode d'être courageuse pour les autres est venue.» (p.54) - «Il lui était impossible d'admettre qu'un condamné à mort n'ait pas en même temps reçu la vocation.» (p.66). Plus loin, il considérait que «sa petite garce d'amie» «s'était comportée de la façon la plus salement désinvolte» (p.210) ; la retrouvant à New York, s'il se disait «enchanté» devant «ces brusques mues féminines», ces accessions à la fortune qu'elles connaissent grâce au «cul», «la petite mine d'or du pauvre» (p.211), il avait «tout envie de vomir sur la vulgarité de son succès, de son orgueil, uniquement trivial et repoussant» ; il considéra qu'elle lui racontait «les futilités de son existence» (p.213) ; le fait que, désirant adopter un enfant, elle lise «tous les ouvrages de puériculture» entraîne ce commentaire : «À chaque vertu sa littérature immonde» (p.218). À l'égard de Lola et de Musyne, il considérait qu'«elles demeuraient décidément les garces du bon côté de la situation où régnait une consigne souriante mais implacable d'élimination envers nous autres, nous les viandes destinées aux sacrifices.» (p.97) ; aussi éprouve-t-il «une haine vivace» qui «dure encore» et «s'est incorporée à [sa] raison d'être» (p.212).

Parlant de l'"Amiral-Bragueton", Bardamu y vit une «concentration [...] de vagins impatients» (p.117), mentionna «les femelles du bord» (p.122), se dit en butte à une «demoiselle» qui préparait une «scène de haut carnage, dont ses ovaires fripés pressentaient un réveil. Ça valait un viol par gorille.» (p.118). Il y avait aussi une «pianiste institutrice entêtée» qu'il traite de «hyène» (p.122).

Les femmes qu'il admirait à New York pour leur beauté furent tout de même qualifiées d'«invraisemblables midinettes» (p.194).

À Toulouse, Bardamu railla «la controverse passionnée entre toutes les vendeuses» de la pâtisserie (p. 382-383).

Surtout, il rencontra Madelon qu'il qualifie de «petite femme un peu violente et un peu vicieuse [qui] vous transforme un homme à pas le reconnaître» (p.394), qui était «délurée, certes, mais tout ce qu'il y avait d'ignorance pour ce qui concernait les microbes» (p.396). Comme Bardamu lui donna des conseils de prudence sexuelle, elle se défendit d'être légère, Ce qui lui faisait triste au fond, c'était de penser qu'on pouvait attraper tout ce que je lui racontais rien que par la tendresse et du plaisir. Ç'avait beau être la nature, elle me trouvait aussi dégoûtant que la nature et ça l'insultait. Je n'insistai plus, sauf pour lui parler un peu encore des capotes si commodes.» (p.396). . Elle est possessive, disant à Robinson : «Rien qu'avec moi toute seule que tu vas faire ta route à présent. [...] Je veux t'avoir tout entier à moi... Te partager avec personne» (p.411). «Elle avait le feu au cœur et puis au cul» (p.414). Après que Robinson ait prétendu que, à la suite de sa blessure à la guerre, il devenait «un peu fou de temps à autre», elle fut encore plus amoureuse de lui, déclara vouloir le «rendre heureux jusqu'à l'Éternité, qu'il veuille ou non !» (p.457). «C'est comme si elle avait joui rien que de nous rendre malheureux, elle ne pouvait plus s'empêcher d'aller tout de suite tout au bout de sa nature.» (p.490). - «On ne peut pas raisonner avec une femme jalouse. [...] C'est souvent difficile à déterminer ces sentiments-là qui viennent de la jalousie. De tout en somme j'imagine qu'elle [Madelon] était jalouse, comme tout le monde.» (p.485).

Bardamu se plaignit de devoir, à l'«Institut psychothérapeutique», s'occuper des «grandes béances à tenir toujours propres» des «clientes», subir «leurs petits vices, sévices» (p. 431). Il y engagea Sophie qui était «tellement plus inconsciente» que lui et Parapine (p.473), «un peu trop curieuse pour ne pas aimer les dangers [...] avait «une nature excellente, pas protestante pour un sou et qui ne cherchait à diminuer en rien les occasions de la vie, qui ne s'en méfiait pas par principe. Tout à fait mon genre. Elle allait encore plus loin. Elle comprenait la nécessité des changements dans les distractions du derrière. Disposition aventureuse, foutrement rare, il faut en convenir, parmi les femmes» (p.475) - «Il lui fallait du temps pour qu'elle se mette en train dans les émotions. C'est pas qu'elle était froide, puisque ça la saisissait plutôt comme une tourmente, mais il lui fallait du temps.» (p.500).

La misogynie était encore plus affirmée chez Robinson n'«aimait pas beaucoup» les femmes, «avec leurs beaux derrières, leurs grosses cuisses, leurs bouches en cœur et leurs ventres dans lesquels il y a toujours quelque chose qui pousse, tantôt les mômes, tantôt des maladies...C'est pas avec leurs sourires qu'on le paye son terme !» (p.314).

Sa misogynie fit aussi prononcer à Céline d'inacceptables et souvent absurdes jugements généraux : «Les femmes ont des natures de domestiques.» (p.78). «Il faut être gai avec les femmes tout au moins dans les débuts» (p.228). «Quelques regrets poétiques placés à propos siéent à une femme aussi bien que certains cheveux vaporeux sous les rayons de la lune.» (p.88). «Les femmes surtout demandaient du spectacle et elles étaient impitoyables, les garces, pour les amateurs déconcertés. La guerre, sans conteste, porte aux ovaires, elles en exigeaient des héros, et ceux qui ne l'étaient pas du tout devaient se présenter comme tels ou bien s'apprêter à subir le plus ignominieux des destins.» (p.90-91). «À qualités égales, on trouve toujours, semble-t-il, un peu plus d'inquiétude chez l'homme que chez la femme, si borné, si croupissant qu'il puisse être.» (p.104). «Les hommes ça les rend méditatifs de se sentir devant l'eau qui passe. Ils urinent avec un sentiment d'éternité, comme les marins. Les femmes, ça ne médite jamais.» (p.238). Parlant du tramway, il statue : «Les femmes sont plus râleuses encore que des moutards. Pour un billet en resquille, elles feraient stopper toute la ligne. C'est vrai qu'il y en a qui sont déjà soûles parmi les passagères, surtout celles qui descendent au marché vers Saint-Ouen, les demi-bourgeoises. "Combien les carottes?" qu'elles demandent bien avant d'y arriver pour faire voir qu'elles ont de quoi.» (p.239). Il nota : «Rien ne stimule les femmes émêchées comme la douleur des bêtes, on n'a pas toujours des taureaux sous la main.» (p.266). - Il se moqua de «l'instinct féminin de consoler», alors que, une femme faisait une fausse couche, «les jeunes filles d'un seul coup "apprennent l'existence" comme disent les mères, elles affectent des airs tendrement avertis devant le malheur.» (p.301). «Quand on y réfléchit bien, il existe deux grandes espèces de petites amies, celles qui ont "les idées larges" et celles qui ont reçu "une bonne éducation catholique" [dont, à l'«Institut psychothérapeutique», une Argentine qui était victime «d'une éducation trop tendue, trop sévère, d'une morale absolue», p.432]. Deux façons aux miteuses de se sentir supérieures, deux façons aussi d'exciter les inquiets et les inassouvis, le genre "fichu" et le genre "garçonne"» (p.371). À propos de la protestation de sérieux de Madelon, il commenta : «Enfin,

tout ce qu'elles disent toutes les dames dans ces cas-là. Fallait s'y attendre. Du paravent. » (p.396). Sa déclaration la plus révoltante est bien : « *Un corps luxueux c'est toujours un viol possible, une effraction précieuse, directe, intime dans le vif de la richesse, du luxe, et sans reprise à craindre.* » (p.212).

À la misogynie, Céline joignit l'homophobie, une attitude d'hostilité envers les homosexuels. Il employa d'ailleurs le mot « *inversion* » (p.466) qui désigne la pratique de la sodomie, et mentionna un Sambanet, qui, « *se défendit mal lui, soudain, contre l'envie qui l'avait toujours possédé de sodomiser quelque soldat* » (p.76).

Même si Bardamu signala que le fait qu'il ne buvait pas et qu'il ne fumait pas ait amené « *le Directeur de la Compagnie Pordurière du Petit-Congo* » à lui demander : « *Êtes-vous pédéraste par hasard?* » (p.128), il n'a pas manqué de manifester une aversion à l'égard des homosexuels qui, il est vrai, était courante à l'époque. Comme un compagnon de Bardamu avait « *une brosse à dents* », « *raffinement insolite* », il passait pour « *homosexuel* » (p.85). Sont assénées ces injures : « *tantes* » (p.165), « *enculés* » (p.187 où ce mot est suivi de « *ces sous-hommes* »). Page 101 : le poète qui célébrait les héros de la guerre « *aimait comme elle [la comédienne du "Français"]*, les jeunes soldats », était un « *harmonieux inverti* ». Sur l'*"Amiral-Bragueton"*, Bardamu fut soupçonné « *de maquereautage en même temps que de pédérastie* » (p.114). Il est même fait mention de « *romans pédérastiques* » (p.422), dans lesquels l'homosexualité serait présentée, sinon célébrée, et dans la lecture desquels se complaisait « *la receveuse des Postes* » de Vigny-sur-Seine !

Ce qui domine le livre, c'est la constatation du danger permanent que présente le monde, et l'expression de la peur des êtres humains que connaît Bardamu ; il affirme :

- « *C'est des hommes et d'eux seulement, qu'il faut avoir peur, toujours* » (p.15).
- « *C'est peut-être de la peur qu'on a le plus souvent besoin pour se tirer d'affaire dans la vie.* » (p.120).
- « *Le monde ne sait que vous tuer comme un dormeur quand il se retourne le monde, sur vous, comme un dormeur tue ses puces.* » (p.176).
- « *Faire confiance aux hommes, c'est déjà se faire tuer un peu.* » (p.176).
- « *On n'est jamais assez craintif* » (p.114).
- « *La grande défaite, en tout, c'est d'oublier, et surtout ce qui vous a fait crever, et de crever sans comprendre jamais jusqu'à quel point les hommes sont vaches. Quand on sera au bord du trou faudra pas faire les malins nous autres, mais faudra pas oublier non plus, faudra raconter tout sans changer un mot, de ce qu'on a vu de plus vicieux chez les hommes et puis poser sa chique et puis descendre. Ça suffit comme boulot pour une vie toute entière.* » (p.25).
- Les « *gens* » sont « *toujours mi-haineux, mi-bienveillants, toujours ennuyeux par leur imprécision de tendances.* » (p.308).
- « *Dans la vie courante [...] cent individus au moins dans le cours d'une seule journée bien ordinaire désirent votre pauvre mort, par exemple tous ceux que vous gênez, pressés dans la queue derrière vous au métro, tous ceux encore qui passent devant votre appartement et qui n'en ont pas, tous ceux qui voudraient que vous ayez achevé de faire pipi pour en faire autant, enfin, vos enfants et bien d'autres. C'est incessant. On s'y fait.* » (p.116).
- « *Faut pas croire que c'est facile de s'endormir une fois qu'on s'est mis à douter de tout, à cause surtout de tant de peurs qu'on vous a faites.* » (p.200).
- « *Ne pas se voir c'est d'abord une bonne raison pour sympathiser.* » (p.189).
- « *Chez les êtres apeurés, un sentiment de confiance tient lieu d'amour* » (p.228).
- « *Philosopher n'est qu'une autre façon d'avoir peur et ne porte guère qu'aux lâches simulacres.* » (p.206).
- « *Tout ce qui est intéressant se passe dans l'ombre, décidément. On ne sait rien de la véritable histoire des hommes.* » (p.64).
- « *Quand la haine des hommes ne comporte aucun risque, leur bêtise est vite convaincue, les motifs viennent tout seuls.* » (p.117).
- « *L'homme n'est pas longtemps honnête quand il est seul, allez ! Vous verrez !* » (p.130).
- « *Aucune indulgence ne dure en ce monde.* » (p.188).

-«On entend, on attend, on espère, ici, là-bas, dans le train, au café, dans la rue, au salon, chez la concierge, on entend, on attend que la méchanceté s'organise, comme à la guerre, mais ça s'agit seulement et rien n'arrive, jamais ni par elles les pauvres demoiselles [les vendeuses de la pâtisserie de Toulouse], ni par les autres non plus. Personne ne vient nous aider. Un énorme babillage s'étend gris et monotone au-dessus de la vie comme un mirage énormément décourageant.» (p.383).

-«Ainsi tourne le monde à travers la nuit énormément menaçante et silencieuse.» (p.326).

-Échappant à la famille de sa concierge à Rancy, Bardamu s'est dit : «Ça fait du bien trois êtres de moins à vous connaître donc à vous épier et à vous nuire, qui ne savent même plus du tout ce que vous êtes devenu. C'est bon.» (p.347).

On peut, pour résister à l'agression des autres, se les imaginer nus : «C'est ainsi qu'il faut s'habituer à transposer dès le premier abord les hommes qui viennent vous rendre visite, on les comprend bien plus vite après ça, on discerne tout de suite dans n'importe quel personnage sa réalité d'énorme et d'avide asticot. [...] Son sale prestige se dissipe, s'évapore. Tout nu, il ne reste plus devant vous en somme qu'une pauvre besace prétentieuse et vantarde qui s'évertue à bafouiller futilement dans un genre ou dans un autre. Rien ne résiste à cette épreuve. On s'y retrouve instantanément. Il ne reste plus que les idées, et les idées ne font jamais peur. Avec elles, rien n'est perdu, tout s'arrange. Tandis que c'est parfois difficile à supporter le prestige d'un homme habillé. Il garde des sales odeurs et des mystères plein ses habits.» (p.336).

On a vu que Robinson éprouvait aussi la peur des êtres humains : «Les hommes quand ils sont bien portants, y a pas à dire, ils vous font peur. [...] Quand ils sont debout, ils pensent à vous tuer... Tandis que quand ils sont malades, y a pas à dire, ils sont moins à craindre...» (p.306).

Cette peur impose la nécessité du voyage :

Bardamu constate : «C'est bon les villes inconnues. C'est le moment et l'endroit où on peut supposer que les gens qu'on rencontre sont tous gentils. C'est le moment du rêve. On peut profiter que c'est le rêve pour aller perdre quelque temps au jardin public.» (p.382). Mais, «à mesure qu'on reste dans un endroit, les choses et les gens se débraillent, pourrissent et se mettent à puer tout exprès pour vous.» (p.275) - «Un peu meilleur l'endroit dans les débuts, forcément, parce qu'il faut toujours un peu de temps pour que les gens arrivent à vous connaître, et pour qu'ils se mettent en train et trouvent le truc pour vous nuire. Tant qu'ils cherchent encore l'endroit par où c'est le plus facile de vous faire du mal, on a un peu de tranquillité, mais dès qu'ils ont trouvé le joint alors ça redévient du pareil au même partout. En somme, c'est le petit délai où on est inconnu dans chaque endroit nouveau qu'est le plus agréable. Après, c'est la même vacherie qui recommence. C'est leur nature. Le tout c'est de ne pas attendre trop longtemps qu'ils aient bien appris votre faiblesse les copains. Il faut écraser les punaises avant qu'elles aient retrouvé leurs fentes. Pas vrai?» (p.346).

De ce fait, le déplacement s'avère nécessaire. C'est ce que se dit Bardamu sur l'"Infanta Combitta" : «Ça bougeait et ça c'était déjà de l'espérance» (p.183) ; à New York alors qu'il suit Lola : «À force d'être poussé comme ça dans la nuit, on doit finir tout de même par aboutir quelque part» (p.220) ; quand il se décide à fuir Rancy : «Quand la bête à misère, puante, vous traque, pourquoi discuter? C'est rien dire et puis foutre le camp qu'est malin.» (p.346). Il se justifie avec cette comparaison : «Puisque le malade lui, change bien de côté dans son lit, dans la vie, on a bien le droit aussi nous, de se chambarder d'un flanc sur l'autre, c'est tout ce qu'on peut faire et tout ce qu'on a trouvé comme défense contre son Destin. Faut pas espérer laisser sa peine nulle part en route. C'est comme une femme qui serait affreuse la Peine, et qu'on aurait épousée. Peut-être est-ce mieux encore de finir par l'aimer un peu que de s'épuiser à la battre pendant la vie entière. Puisque c'est entendu qu'on ne peut pas l'estourbir?» (p.346). Il se dit : «La race des hommes n'est jamais tranquille» (page 357). Il se conforte de cet espoir : «C'est le voyageur solitaire qui va le plus loin» (p.235).

Cependant, il concède qu'on risque alors, comme Bardamu à son arrivée aux États-Unis, de faire face à «un torrent de sensations inconnues» car «il y a un moment entre deux genres d'humanités où l'on en arrive à se débattre dans le vide.» (p.198). Ne dit-il pas : «La banalité de la farce nouvelle qu'il faut jouer vous écrase et il vous faut somme toute encore plus de lâcheté que de courage pour recommencer. C'est cela l'exil, l'étranger, cette inexorable observation de l'existence telle qu'elle est

vraiment pendant ces quelques heures lucides, exceptionnelles dans la trame du temps humain, où les habitudes du pays précédent vous abandonnent, sans que les autres, les nouvelles, vous aient encore suffisamment abruti. / Tout dans ces moments vient s'ajouter à votre immonde détresse pour vous forcer, débile, à discerner les choses, les gens et l'avenir tels qu'ils sont, c'est-à-dire des squelettes, rien que des riens, qu'il faudra cependant aimer, chérir, défendre, animer comme s'ils existaient. / Un autre pays, d'autres gens autour de soi, agités d'une façon un peu bizarre, quelques petites vanités en moins, dissipées, quelque orgueil qui ne trouve plus sa raison, son mensonge, son écho familier, et il n'en faut pas davantage, la tête vous tourne, et le doute vous attire, et l'infini s'ouvre rien que pour vous, un ridicule petit avenir et vous tombez dedans... / Le voyage c'est la recherche de ce rien du tout, de ce petit vertige pour couillon...» (p.214). Qui mieux que Céline au XXe siècle a parlé de la pauvreté de l'être humain habillé de mensonges et de flatteries?

Et il admet que nous n'allons «jamais nulle part, en définitive», et «toute la terre ne sert qu'à ça, qu'à nous faire nous retrouver tous. [...] On ne peut pas se retrouver pendant qu'on est dans la vie. Y a trop de couleurs qui vous distrayent et trop de gens qui bougent autour. On ne se retrouve qu'au silence, quand il est trop tard, comme les morts.» (p.349).

Cette peur permit aussi à Céline de justifier la lâcheté, d'affirmer : «Y a que la bravoure au fond qui est louche.» (p.49) car elle est relative et souvent obligatoire. Pour lui, l'individu est lâche par essence, et, s'il ne l'est pas, il ne peut échapper aux multiples menaces qui pèsent sur lui. Ainsi, sa lâcheté permit à Bardamu de s'assumer comme déserteur dans l'épisode de la guerre ; de quitter en catimini l''Amiral-Bragueton' car «Il ne faut pas laisser passer ces trêves de cruauté qu'impose malgré tout la nature aux organismes les plus vicieux et les plus agressifs de ce monde.» (p.124) ; de fuir ses responsabilités dans la colonie ; de quitter son emploi chez Ford ; de réclamer de l'argent à ses connaissances établies aux États-Unis ; de feindre d'ignorer la tentative de meurtre de la vieille Henrouille ; de renoncer à soigner ses patients : «Trop d'humiliation, trop de gêne portent à l'inertie définitive. Le monde est trop lourd pour vous. Tant pis.» (p.261).

Mais il se posa la question : «Existe-t-il quelque part, des gens vraiment lâches... On dirait qu'on peut toujours trouver pour n'importe quel homme une sorte de chose pour laquelle il est prêt à mourir et tout de suite et bien content encore. Seulement son occasion ne se présente pas toujours de mourir joliment, l'occasion qui lui plairait. Alors il s'en va mourir comme il peut, quelque part... Il reste là l'homme sur la terre avec l'air d'un couillon en plus et d'un lâche pour tout le monde, pas convaincu seulement, voilà tout. C'est seulement en apparence, la lâcheté.» (p.329). Il se dit aussi : «Lâche ou courageux, cela ne veut pas dire grand-chose. Lapin ici, héros là-bas, c'est le même homme, il ne pense pas plus ici que là-bas. Tout ce qui n'est pas gagner de l'argent le dépasse décidément infiniment. Tout ce qui est vie ou mort lui échappe. Même sa propre mort, il la spéculle mal et de travers. Il ne comprend que l'argent et le théâtre.» (p.83). Non sans dérision, il constata «Rien qui s'éteigne comme un feu sacré.» (p.414).

Céline justifia la trahison : «Quand on n'a plus confiance on a pas de raison de se gêner, comme on dit» (p.343) - «Trahir, qu'on dit, c'est vite dit. Faut encore saisir l'occasion. C'est comme d'ouvrir une fenêtre dans une prison, trahir. Tout le monde en a envie, mais c'est rare qu'on puisse.» (p.344).
-«On perd la plus grande partie de sa jeunesse à coups de maladresses.» (p.81).

Céline constata l'omniprésence du mensonge qu'il qualifia de «rêve pris sur le fait, et seul amour des hommes.» (p.80) : «Le délire de mentir et de croire s'attrape comme la gale» (p.54). - «Il faudrait fermer le monde décidément pendant deux ou trois générations au moins s'il n'y avait plus de mensonges à raconter. On aurait plus rien à se dire ou presque.» (p.213). Pourtant, il craignit aussi les effets de la franchise : «On en finit jamais dans le scandale et l'émotion, on ne sait jamais jusqu'où on sera forcé d'aller avec la franchise... Ce que les hommes vous cachent encore... Ce qu'ils vous montreront encore... Si on vit assez longtemps... Si on avance assez loin dans leurs balivernes.» (p.274).

Pourtant, cet immoraliste, qui déclare : «*De la morale de l'humanité, moi je m'en fous, énormément, ainsi que tout le monde d'ailleurs. [...] Mais il y a toutes les sales histoires, les sales chichis que remue la Justice au moment d'un crime rien que pour amuser les contribuables, ces vicieux...*» (p.313-314), se fit aussi moraliste, se disant d'ailleurs : «*Faut encore du cœur et du savoir pour aller plus loin que les autres.*» (p.462).

Après avoir évoqué la générosité d'Alcide, Bardamu se dit : «*Ça serait pourtant pas si bête s'il y avait quelque chose pour distinguer les bons des méchants.*» (p.160).

Pour sa part, il dénonça l'égoïsme, constatant : «*Chacun possède ses raisons pour s'évader de sa misère intime et chacun de nous pour y parvenir emprunte aux circonstances quelque ingénieux chemin. Heureux ceux auxquels le bordel suffit !*» (p.426) - «*Autant pas se faire d'illusions, les gens n'ont rien à se dire, ils ne se parlent que de leurs peines à eux chacun, c'est entendu. Chacun pour soi, la terre pour tous. Ils essayent de s'en débarrasser de leur peine, sur l'autre, au moment de l'amour, mais alors ça ne marche pas et ils ont beau faire, ils la gardent tout entière leur peine, et ils recommencent, ils essayent encore une fois de la placer. "Vous êtes jolie, Mademoiselle", qu'ils disent. Et la vie les reprend, jusqu'à la prochaine où on essayera encore le même petit truc. "Vous êtes bien jolie, Mademoiselle !..." / Et puis à se vanter entre-temps qu'on y est arrivé à s'en débarrasser de sa peine, mais tout le monde sait bien n'est-ce pas que c'est pas vrai du tout et qu'on l'a bel et bien gardée entièrement pour soi. Comme on devient de plus en plus laid et répugnant à ce jeu-là en vieillissant, on ne peut même plus la dissimuler sa peine, sa faillite, on finit par en avoir plein la figure de cette sale grimace qui met des vingt ans, des trente ans et davantage à vous remonter enfin du ventre sur la face. C'est à cela que ça sert, à ça seulement, un homme, une grimace, qu'il met toute une vie à se confectionner, et encore qu'il arrive même pas toujours à la terminer, tellement qu'elle est lourde et compliquée la grimace qu'il faudrait faire pour exprimer toute sa vraie âme sans rien en perdre.*» (p.292) - «*C'est inouï ce que les gens auxquels on s'apprête à demander un service peuvent vous dégoûter.*» (p.210-211) - «*Les gens se vengent des services qu'on leur rend.*» (p.244). Il statua : «*L'égoïsme des êtres qui furent mêlés à notre vie, quand on pense à eux, vieilli, se démontre indéniable, tel qu'il fut c'est-à-dire, en acier, en platine, et bien plus durable encore que le temps lui-même. / Pendant la jeunesse, les plus arides indifférences, les plus cyniques mufleries, on arrive à leur trouver des excuses de lubies passionnelles et puis je ne sais quels signes d'un inexpert romantisme. Mais plus tard, quand la vie vous a bien montré tout ce qu'elle peut exiger de cautèle, de cruauté, de malice pour être seulement entretenue tant bien que mal à 37°, on se rend compte, on est fixé, bien placé, pour comprendre toutes les saloperies que contient un passé. Il suffit en tout et pour tout de se contempler scrupuleusement soi-même et ce qu'on est devenu en fait d'immondice. Plus de mystère, plus de niaiserie, on a bouffé toute sa poésie puisqu'on a vécu jusque-là.*» (p.210). Il nota : «*Pendant des funérailles soignées on est bien tristes aussi, mais on pense quand même à l'héritage, aux vacances prochaines, à la veuve qui est mignonne, et qui a du tempérament, dit-on, et à vivre encore, soi-même, par contraste, bien longtemps, à ne crever jamais peut-être...*» (p.48). Robinson ne cessant de jérémiaiser, Bardamu se dit : «*Il y a des animaux ainsi faits, ils ont beau être innocents et malheureux et tout, on le sait, on leur en veut quand même. Il leur manque quelque chose.*» (p.391-392). Le mauvais caractère de son ami inspira ce commentaire : «*Le délire des uns ne fait pas du tout le bonheur des autres et chacun ici-bas se trouve indisposé par la marotte du voisin.*» (p.281). Céline signala aussi que les morts sont «*tellement nombreux qu'on a honte vraiment, d'avoir pas eu le temps de les regarder pendant qu'ils vivaient là à côté de vous, des années... / On n'a jamais assez de temps c'est vrai, rien que pour penser à soi-même.*» (p.367) ; que «*les hommes [les êtres humains] y tiennent à leurs sales souvenirs, à tous leurs malheurs et on ne peut pas les en faire sortir. Ça leur occupe l'âme. Ils se vengent de l'injustice de leur présent en besognant l'avenir au fond d'eux-mêmes avec de la merde. Justes et lâches qu'ils sont tous au fond d'eux-mêmes. C'est leur nature.*» (p.295). Il ajouta : «*Dans certains cas [...] on n'entend guère que ce qu'on désire entendre et ce qui vous arrange le mieux.*» (p.370).

Céline fustigea la vanité : «*N'importe quoi dans la vanité, c'est mieux que rien du tout.*» (p.134) - «*Ce qu'il faut au fond pour obtenir une espèce de paix avec les hommes, officiers ou non, armistices fragiles il est vrai, mais précieux quand même, c'est leur permettre en toutes circonstances, de*

s'étaler, de se vautrer parmi les vantardises niaises. Il n'y a pas de vanité intelligente. C'est un instinct. Il n'y a pas d'homme non plus qui ne soit avant tout vaniteux. Le rôle du paillasson admiratif est à peu près le seul dans lequel on se tolère d'humain à humain avec quelque plaisir.» (p.122) - «Dès qu'on arrive quelque part, il se révèle en vous des ambitions.» (p.141) - «On est artiste avec ce qu'on trouve.» (p.375).

Céline railla la comédie qui se joue en société : «La grande fatigue de l'existence n'est peut-être en somme que cet énorme mal qu'on se donne pour demeurer vingt ans, quarante ans, davantage, raisonnable, pour ne pas être simplement, profondément soi-même, c'est-à-dire immonde, atroce, absurde. Cauchemar d'avoir à présenter toujours comme un petit idéal universel, surhomme du matin au soir, le sous-homme claudicant qu'on nous a donné.» (p.418) - «Les êtres vont d'une comédie vers une autre. Entre-temps la pièce n'est pas montée, ils n'en discernent pas encore les contours, leur rôle propice, alors ils restent là, les bras ballants, devant l'événement, les instincts repliés comme un parapluie, branlochants d'incohérence, réduits à eux-mêmes, c'est-à-dire à rien. Vaches sans train.» (p.261). Sur la péniche, «dans cette abondance soudaine d'agréments», Robinson, Madelon et Bardamu succombèrent à la tentation de se prétendre plus important qu'on est ; ils en vinrent à se «trouver réellement tous les trois bien aimables et intéressants au possible» (p.406), Céline commentant : «Quand on n'est pas habitué aux bonnes choses de la table et du confort, elles vous grisent facilement. La vérité ne demande qu'à vous quitter. Il s'en faut toujours de très peu pour qu'elle vous libère. On n'y tient pas à sa vérité. Dans cette abondance soudaine d'agréments le bon délire mégalomane vous prend comme un rien. [...] On s'en sort des humiliations quotidiennes en essayant [...] de se mettre à l'unisson des gens riches, par les mensonges, ces monnaies du pauvre. On a tous honte de sa viande mal présentée, de sa carcasse déficiente. [...] Quand il a bien bu et bien mangé le convive, il est facilement convaincu. Heureusement ! Tout passe !» (p.405).

Céline marqua la force des habitudes : «Quand on a conquis quelques facilités pour subsister même assez chichement dans un certain endroit, à l'aide de certaines grimaces, il faut bien persévéérer ou se résigner à crever comme un cobaye. Les habitudes s'attrapent plus vite que le courage et surtout l'habitude de bouffer.» (p.281).

Céline mit en garde contre la folie : «Un fou, ce n'est que les idées ordinaires d'un homme mais bien enfermées dans une tête. Le monde n'y passe pas à travers sa tête et ça suffit. Ça devient comme un lac sans rivière une tête fermée, une infection.» (p.416) - «Il suffit d'un rien dans ces moments-là [ceux où la situation est très tendue] pour déclencher le pire.» (p.490). Il prôna alors la fermeté : une claqué sur la tête «ou un beau chèque, c'est ce qu'il vous faut pour voir d'un seul coup virer d'un bond toutes les passions qui sont à louoyer dans une tête.» (p.470). Et il s'éleva contre l'apitoiement : «La douleur s'étale, tandis que le plaisir et la nécessité ont des hontes» (p.361).

Même si Céline se demanda : «À quoi ça sert les mots quand on est fixé ? À s'engueuler et puis c'est tout.» (p.296) - «Avec les mots on ne se méfie jamais suffisamment, ils ont l'air de rien les mots, pas l'air de dangers bien sûr, plutôt de petits vents, de petits sons de bouche, ni chauds, ni froids et facilement repris dès qu'ils arrivent par l'oreille par l'énorme ennui gris mou du cerveau. On ne se méfie pas d'eux les mots et le malheur arrive. / Des mots, il y en a des cachés parmi les autres, comme des cailloux. On les reconnaît pas spécialement et puis les voilà qui vous font trembler pourtant toute la vie qu'on possède, et tout entière, et dans son faible et dans son fort... C'est la panique alors... Une avalanche... On en reste là comme un pendu, au-dessus des émotions... C'est une tempête qui est arrivée, qui est passée, bien trop forte pour vous, si violente qu'on l'aurait jamais crue possible rien qu'avec des sentiments... Donc, on ne se méfie jamais assez des mots, c'est ma conclusion.» (p.487) - «Quand on s'arrête à la façon dont sont formés et proférés les mots, elles ne résistent guère nos phrases au désastre de leur décor baveux. C'est plus compliqué et pénible que la défécation notre effort mécanique de la conversation. Cette corolle de chair bouffie, la bouche, qui se convulse à siffler, aspire et se démène, pousse toutes espèces de sons visqueux à travers le barrage puant de la carie dentaire, quelle punition ! Voilà pourtant ce qu'on nous adjure de transposer en

idéal. C'est difficile. Puisque nous sommes que des enclos de tripes tièdes et mal pourries nous aurons toujours du mal avec le sentiment. Amoureux, ce n'est rien c'est tenir ensemble qui est difficile. L'ordure, elle, ne cherche ni à durer, ni à croître. Ici, sur ce point, nous sommes bien plus malheureux que la merde, cet enragement à persévéérer dans notre état constitue l'incroyable torture. / Décidément nous n'adorons rien de plus divin que notre odeur. Tout notre malheur vient de ce qu'il nous faut demeurer Jean, Pierre ou Gaston coûte que coûte pendant toutes sortes d'années. Ce corps à nous, travesti de molécules agitées et banales, tout le temps se révolte contre cette farce atroce de durer. Elles veulent aller se perdre nos molécules, au plus vite, parmi l'univers ces mignonnes ! Elles souffrent d'être seulement nous, cocus d'infini. On éclaterait si on avait du courage, on faille seulement d'un jour à l'autre. Notre torture chérie est enfermée là, atomique, dans notre peu même, avec notre orgueil.» (p.336-337) ; même s'il fit la satire des discours : celui de Bestombes, celui de Princhard, celui de Baryton ; même s'il considéra que c'est par la «rigolade» que «finissent nos secrets dès qu'on les porte à l'air et en public» ; même s'il regretta que «les mots qu'on se raconte pour se rassurer dans ces cas-là [les situations dangereuses] ne sont recueillis par rien. L'écho ne renvoie rien, on est sorti de la Société.» (p.341), il affirma la nécessité de parler : «Il n'y a de terrible en nous et sur la terre et dans le ciel peut-être que ce qui n'a pas encore été dit. On ne sera tranquille que lorsque tout aura été dit, une bonne fois pour toutes, alors enfin on fera silence et on aura plus peur de se taire. Ça y sera.» (p.327).

Car, pour Céline, il faut se renseigner. Se souvenant de Princhard, Bardamu déplora avoir manqué d'attention à ses propos : «*On voudrait bien les rattraper les mots qu'ils ont dit [sic] certaines gens et les gens eux-mêmes pour leur demander ce qu'ils ont voulu nous dire. [...] On avait pas assez d'instruction pour les comprendre... On voudrait savoir comme ça s'ils n'ont pas changé d'avis des fois... Mais c'est bien trop tard... C'est fini !... Personne ne sait plus rien d'eux. Il faut alors continuer sa route tout seul, dans la nuit. On a perdu ses vrais compagnons. On leur a pas seulement posé la bonne question, la vraie, quand il était temps. À côté d'eux on ne savait pas. Homme perdu. On est toujours en retard d'abord. Tout ça c'est des regrets qui ne font pas bouillir la marmite.*» (p.378). Et il affirma aussi : «*Les études ça vous change, ça fait l'orgueil d'un homme. Il faut bien passer par là pour entrer dans le fond de la vie. Avant, on tourne autour seulement. On se prend pour un affranchi mais on bute dans des riens. On rêve de trop. On glisse sur tous les mots. Ça n'est pas ça. Ce n'est rien que des intentions, des apparences. Faut autre chose au résolu.*» (p.240).

En dépit de la peur qu'ils lui inspirent, Céline tint à promouvoir la relation avec les autres : «*On est accablé du sujet de sa vie entière dès qu'on vit seul. On en est abruti. Pour s'en débarrasser on essaye d'en badigeonner un peu tous les gens qui viennent vous voir et ça les embête.*» (p.380) - «*Il y a un moment où on est tout seul quand on est arrivé au bout de tout ce qui peut vous arriver. C'est le bout du monde. Le chagrin lui-même, le vôtre, ne vous répond plus rien et il faut revenir en arrière alors, parmi les hommes, n'importe lesquels. On n'est pas difficile dans ces moments-là car même pour pleureur il faut retourner là où tout recommence, il faut revenir avec eux.*» (p.328), même si «*c'est peut-être pour tout le monde la même chose d'ailleurs, dès qu'on insiste un peu, c'est le vide.*» (p.289). «*Le tout c'est qu'on s'explique dans la vie. À deux on y arrive mieux que tout seul.*» (p.15) - «*Tout devient plaisir dès qu'on a pour but d'être seulement bien ensemble, parce qu'alors on dirait qu'on est enfin libres. On oublie sa vie, c'est-à-dire les choses du pognon.*» (p.352-353).

Surtout, Céline admira la générosité : celle d'Alcide, ce sous-officier de la coloniale qui faisait éléver la fille de son frère «chez des Sœurs "bien"» (p.158), qui «s'avouait la faute de ne pas être assez généreux» (p.159) ; il se sentit indigne devant cet homme qui «évoluait dans le sublime» (p.160), qui offrait «assez de tendresse pour refaire un monde entier» (p.160) ; il reconnut : «*Il me dépassait tellement par le cœur*» (p.159), se traita de «*mufle impuissant, épais et vain*» (p.159) ; il se souvint de lui en entendant les mensonges de Robinson proférés sur la péniche (p.404) ; celle de Molly, une prostituée, qui lui inspira «*un exceptionnel sentiment de confiance*» (p.228), qui lui offrit non seulement de l'argent (p.228) mais une véritable union

Bardamu lui-même fit montre d'une réelle empathie : «*On dirait qu'il y en a encore toujours au bout des autres des plaintes encore qu'on n'a pas entendues ni comprises.*» (p.267) - «*Dans ces moments-là [les agonies], c'est un peu gênant d'être devenu aussi pauvre et aussi dur qu'on est devenu. On manque de presque tout ce qu'il faudrait pour aider à mourir quelqu'un. On n'a plus guère en soi que des choses utiles pour la vie de tous les jours, la vie du confort, la vie à soi seulement, la vacherie. On a perdu la confiance en route. On l'a chassée, tracassée la pitié qui vous restait, soigneusement au fond du corps comme une sale pilule. On l'a poussée la pitié au bout de l'intestin avec la merde. Elle est bien là qu'on se dit.*» (p.496) - L'embrasser, «*il n'y a plus que ça qu'on puisse faire sans se tromper*» au moment de l'agonie d'un être (p.497) - «*Tout ce qu'on dit pour dissuader les gens [...] c'est toujours bien insignifiant. Est-ce que la vie elle est gentille avec eux? Pitié de qui et de quoi qu'ils auraient donc eux? Pour quoi faire? Des autres? A-t-on jamais vu personne descendre en enfer pour remplacer un autre? Jamais. On l'y voit l'y faire descendre. C'est tout.*» (p.308) - «*Si les gens sont si méchants, c'est peut-être seulement parce qu'ils souffrent, mais le temps est long qui sépare le moment où ils ont cessé de souffrir de celui où ils deviennent un peu meilleurs.*» (p.74) - «*En somme on ne doit décourager personne*» (p.395) - «*La jeunesse vraie, la seule [...] c'est d'aimer tout le monde sans distinction, cela seulement est vrai, cela seulement est jeune et nouveau*» (p.379).

Surtout, il fit preuve d'une profonde compassion :

Il l'exerça à l'égard des animaux : «*Depuis tant de siècles qu'on peut regarder nos animaux naître, peiner et crever devant nous sans qu'il leur soit arrivé à eux non plus jamais rien d'extraordinaire que de reprendre sans cesse la même insipide faillite où tant d'autres animaux l'avaient laissée. Nous aurions pourtant dû comprendre ce qui se passait. Des vagues incessantes d'êtres inutiles viennent du fond des âges mourir tout le temps devant nous, et cependant on reste là, à espérer des choses... Même pas bon à penser la mort qu'on est.*» (p.332). À la guerre, il fut ému par la douleur de son cheval : «*Il en avait plein le dos ce grand malheureux, tellement qu'il avait mal, rien que deux plaques de chair qui lui restaient à la place, sous la selle, larges comme mes deux mains et suintantes, à vif, avec des grandes traînées de pus qui lui coulaient par les bords de la couverture jusqu'aux jarrets. [...] En montant dessus son dos, ça lui faisait si mal qu'il se courbait, comme gentiment.*» (p.25).

Médecin en banlieue ouvrière, il montra, à l'égard des faibles, des victimes de la vie sociale, une sensibilité presque morbide, aux accents de révolte et de désespoir. Même s'il regretta sa maladresse dans ses tentatives génératrices : «*C'est étonnant ce qu'on a du mal à s'imaginer ce qui peut rendre un être plus ou moins agréable aux autres... On veut le servir pourtant, lui être favorable, et on bafouille... C'est pitoyable, dès les premiers mots... On nage.*» (p.397), il se dévoua pour ses malades (en particulier, Bébert). Il fut ému par l'ouvrier «*blessé au travail*», «*son bras dans un gros coton blanc [...] qui sait plus quoi faire et quoi penser et qui n'a pas assez pour aller boire et se remplir la conscience*» (p.240). À Madelon, il donna des conseils de prudence sexuelle, tout en se disant : plutôt que des «*conseils*», «*vaut mieux sûrement donner de l'argent quand on peut et qu'on veut faire du bien. Mais ça peut rendre service aussi d'être prévenu et de savoir bien exactement à quoi s'en tenir et particulièrement tout ce qu'on risque en faisant à droite et à gauche.*» (p.396). Même si le gendarme, Gustave Mandamour, buvait, il «*ne lui adressai[t] jamais de reproches [...]. Je comprenais tout, moi.*» (p.501).

Il fut particulièrement soucieux des enfants : Notant que, dans les querelles familiales en banlieue, «*les enfants dans l'horreur glapissent*», Bardamu commenta : «*Il y a un bout à tout. Ce n'est pas toujours la mort, c'est souvent quelque chose d'autre et d'assez pire, surtout avec les enfants.*» (p.266). «*On n'est jamais très mécontent qu'un adulte s'en aille, ça fait toujours une vache de moins sur la terre, qu'on se dit, tandis que pour un enfant, c'est tout de même moins sûr. Il y a l'avenir.*» (p.283). «*Tant qu'il faut aimer quelque chose, on risque moins avec les enfants qu'avec les hommes, on a au moins l'excuse d'espérer qu'ils seront moins carnés que nous autres plus tard. On ne savait pas.*» (p.242).

En fait, sa compassion était générale, même s'il put se montrer découragé : «*La misère poursuit implacablement et minutieusement l'altruisme et les plus gentilles initiatives sont impitoyablement châtiées*» (p.318) ou sévère : «*Le courage ne consiste pas à pardonner, on pardonne toujours bien de trop ! Et cela ne sert à rien, la preuve est faite.*» (p.212) - «*Ils en ont des pitiés les gens, pour les*

invalides et les aveugles et on peut dire qu'ils en ont de l'amour en réserve. [...] Y en a énormément. On peut pas dire le contraire. Seulement c'est malheureux qu'ils demeurent si vaches avec tant d'amour en réserve, les gens. Ça ne sort pas, voilà tout. C'est pris en dedans, ça reste en dedans, ça leur sert à rien. Ils en crèvent en dedans, d'amour.» (p.395).

Même s'il se gaussa : «*On en finit pas d'être heureux. On en a jamais assez de bonheur, tant qu'on est capable encore de jouer un rôle.*» (p.322), il justifia la recherche du bonheur, appréciant le fait que les gens réunis sur la péniche aient cherché «*à faire tout le possible pour tenir tout le plaisir du monde dans le présent [...] pour être enfin parfaitement heureux*» (p.406).

À la fois immoraliste et moraliste, Céline, sur ce plan-là, ne manqua pas d'ambiguïté.

*
* *

Une critique de la société

Céline dénonça sa puissance sur les individus. Dès le début, Bardamu marqua la conscience qu'il en avait : «*Soldats gratuits, héros pour tout le monde et singes parlants, morts qui souffrent, on est nous les mignons du Roi Misère. C'est lui qui nous possède ! Quand on n'est pas sages, il serre... On a ses doigts autour du cou, toujours, ça gêne pour parler, faut faire bien attention si on tient à pouvoir manger... Pour des riens, il vous étrangle... C'est pas une vie...*» (p.8). Plus loin, on nous rappelle que «*c'est la majorité qui décrète de ce qui est fou et ce qui ne l'est pas*» (p.61) ; que la société dispose de «*types très spéciaux armés de lois terribles qu'ils tiendraient on ne sait d'où [...] mais dont ils ne vous donnent jamais les intentions véritables et qui s'amusent à vous faire gravir avec, en saignant, le sentier à pic au-dessus de l'enfer [...] La loi, c'est le grand "Luna Park" de la douleur.*» (p.173). Bardamu constata que «*leur sale justice avec des Lois était partout, au coin de chaque couloir*» (p.340).

Céline dénonça la méchanceté génétique de l'être humain, descendit dans différents cercles dantesques infernaux de la vie moderne, attaqua l'ordre établi en ébranlant des piliers de la société.

Il marqua son mépris de la famille, caricaturant la sienne à travers les Henrouille dont toute la vie était dominée par le souci d'économiser, évoquant la mère de Bardamu (et la sienne) qui avait essayé de lui «*faire croire que le monde était bénin*», d'où ce commentaire : «*C'est le grand subterfuge de l'incurie maternelle, cette Providence supposée.*» (p.172) ; dont il refusait la résignation, ses «*dictons pour l'honnêteté*» comme : «*Le feu purifie tout*» (p.175). Il montra que même les familles «*comme il faut*» dissimulent d'effrayantes monstruosités. S'il ne parla pas du tout de son propre père, il critiqua l'idée patriarcale du rôle du père : «*C'est la force du père, son bonheur d'embrasser sa famille sans jamais la regarder, sa poésie.*» (p.359).

Il rejeta la patrie et le patriotisme, et cela dès le début du livre : «*La race française [...] elle existe pas. [...] La race, ce que t'appelles comme ça, c'est seulement ce grand ramassis de miteux dans mon genre, chassieux, puces, transis, qui ont échoué ici poursuivis par la faim, la peste, les tumeurs et le froid, venus vaincus des quatre coins du monde. Ils ne pouvaient pas aller plus loin à cause de la mer. C'est ça la France et puis c'est ça les Français.*» (p.8). Alors que «*pour Lola, la France demeurait une espèce d'entité chevaleresque, aux contours peu définis dans l'espace et le temps, mais en ce moment dangereusement blessée et à cause de cela très excitante*» (p.52), Bardamu déclare : «*Moi, quand on me parlait de la France, je pensais irrésistiblement à mes tripes*» (p.52). La défense de la patrie est refusée parce qu'il n'y a pas de solidarité nationale : «*On est assis sur une grande galère, on rame tous à tour de bras [...] Et qu'est-ce qu'on a? Rien ! Des coups de trique seulement, des misères, des bobards et puis des vacheries encore. On travaille qu'ils disent. C'est ça encore qu'est plus infect que tout le reste, leur travail. On est en bas dans les cales à souffler de la gueule, puants,*

suintants des rouspignolles, et puis voilà ! En haut sur le pont, au frais, il y a les maîtres et qui s'en font pas, avec les belles femmes roses et gonflées de parfums sur les genoux. On nous fait monter sur le pont. Alors, ils mettent leurs chapeaux haut de forme et puis ils nous en mettent un bon coup de la gueule comme ça : "Bandes de charognes, c'est la guerre ! qu'ils font. On va les aborder, les saligauds qui sont sur la patrie no 2 et on va leur faire sauter la caisse ! Allez ! Allez ! Y a de tout ce qu'il faut à bord ! Tous en chœur ! Gueulez voir d'abord un bon coup et que ça tremble : "Vive la Patrie no 1 !". Qu'on vous entende de loin ! Celui qui gueulera le plus fort, il aura la médaille et la dragée du bon Jésus ! Nom de Dieu ! Et puis ceux qui ne voudront pas crever sur mer, ils pourront toujours aller crever sur terre où c'est fait bien plus vite encore qu'ici !"» (p.9). De ce fait, «on ne perd pas grand-chose quand brûle la maison du propriétaire. Il en viendra toujours un autre, si ce n'est pas toujours le même, Allemand ou Français, ou Anglais ou Chinois, pour présenter, n'est-ce pas, sa quittance à l'occasion...» (p.53). Son «idéal patriotique était [...] tout à fait malade» (p.61). Princharde, auquel Céline préféra donner la parole pour exprimer ses idées, se fait encore plus critique de la patrie qui se montre avide de vies pour nourrir la guerre : comme elle «dure décidément trop longtemps... on ne conçoit plus à mesure qu'elle s'allonge d'individus suffisamment dégoûtants pour dégoûter la Patrie... Elle s'est mise à accepter tous les sacrifices, d'où qu'ils viennent, toutes les viandes la Patrie... Elle est devenue infiniment indulgente dans le choix de ses martyrs la Patrie ! Actuellement il n'y a plus de soldats indignes de porter les armes et surtout de mourir sous les armes et par les armes. [...] Jusqu'ici cependant, il restait aux petits voleurs un avantage dans la République, celui d'être privé de l'honneur de porter les armes patriotiques» (p.67-68) ; il dénonce «toutes les hypocrisies meurtrières de notre Société» (p.68), la «fiction patriotique» qui aboutit «à fabriquer des héros en série», «la religion drapeautique» qui «remplaça promptement la céleste» (p.70). Mais on entend encore les tirades exaltées du professeur Bestombes qui incite ses patients, des soldats traumatisés par les combats, à «reprendre [leur] place à côté de [leur] chers camarades des tranchées» : «La France, mes amis, vous a fait confiance, c'est une femme, la plus belle des femmes la France ! [...] Elle compte sur votre héroïsme la France. Victime de la plus lâche, de la plus abominable agression. Elle a le droit d'exiger de ses fils d'être vengée profondément la France ! D'être rétablie dans l'intégrité de son territoire, même au prix du sacrifice le plus haut la France !» (p.86) ; il leur propose «le patriotisme et son corollaire, la gloire» (p.94) ; il veut leur injecter «de vigoureuses doses d'éthique patriotique» (p.94) ; il affirme : «C'est une vérité du cœur, la Patrie» (p.94). Pourtant, Céline regrette que «dans la taverne [la caverne?] de l'Olympia» résonne une «musique négro-judéo-saxonne» (p.72), que «la Seine [...] s'américanise» (p.422), tandis que les découvertes de la psychanalyse sont des «outrances étrangères», la France se caractérisant par la «mesure» (p.425).

Céline marqua son mépris de l'armée, des militaires qui commettent le grand crime qui est de «collaborer avec la mort» (p.32) comme le font ces officiers dont les noms indiquent qu'ils sont souvent des aristocrates perpétuant la tradition de leur classe (le général des Entrayes, le lieutenant de Sainte-Engeance), mais aussi le capitaine, l'adjudant qui est «Roi de la Mort» (p.35). Ils sont ces «fous vicieux devenus incapables soudain d'autre chose, autant qu'ils étaient, que de tuer et d'être étripés sans savoir pourquoi» (p.34). Et Céline les épingle avec un humour cinglant : «Tant que le militaire ne tue pas, c'est un enfant. On l'amuse aisément. N'ayant pas l'habitude de penser, dès qu'on lui parle, il est forcé pour essayer de vous comprendre de se résoudre à des efforts accablants.» (p.121) - «C'est comme les cochonneries, les histoires de bravoure, elles plaisent toujours à tous les militaires de tous les pays.» (p.122) - «Il ne suffit pas d'avoir un képi pour commander, il faut encore avoir des troupes.» (p.144).

L'entrée en guerre de millions d'hommes en 1914 restant pour lui la pierre de touche de tout jugement, Céline stigmatisa la guerre, où «la méchanceté s'organise» (p.383), qui est «cette foire pourrie à laquelle on ne pouvait vraiment plus rien ajouter de plus sordide» (p.53), «cette fouteue énorme rage qui poussait la moitié des humains, aimants ou non, à envoyer l'autre moitié vers l'abattoir» (p.50). On y jette de jeunes gens comme Bardamu qui dut se rendre compte : «On est puceau de l'Horreur comme on l'est de la volupté» (p.14) - «On a du mal à se débarrasser de soi-

même en guerre !» (p.46). Il raconte : «À présent, j'étais pris dans cette fuite en masse, vers le meurtre en commun, vers le feu... Ça venait des profondeurs et c'était arrivé.» (p.14). En effet, s'il «est difficile d'arriver à l'essentiel, même en ce qui concerne la guerre, la fantaisie résiste longtemps. Les chats trop menacés par le feu finissent tout de même par aller se jeter dans l'eau.» (p.33), il en était venu à penser que la guerre révèle la nature de l'être humain, montre à quel point il est méchant et vicieux ; pour lui, elle fait découvrir des réalités sociales et des comportements qui existaient déjà avant, et qui n'en diffèrent pas totalement, mais qui sont accentués : égoïsme, avidité, insensibilité à la douleur d'autrui ; elle autorise et légitime un désir de meurtre qui a des fondements primitifs, qui est invérifiable en dehors d'elle, tant la civilisation le blâme et le réprime. «*Dans l'imminence de l'abattoir, on ne spécule plus beaucoup sur les choses de son avenir, on ne pense guère qu'à aimer pendant les jours qui vous restent puisque c'est le seul moyen d'oublier son corps un peu, qu'on va vous écorcher bientôt du haut en bas.*» (p.82).

Se trouve justifié le désir d'échapper à la guerre : «Toute possibilité de lâcheté devient une magnifique espérance à qui s'y connaît. [...] Il ne faut jamais se montrer difficile sur le moyen de se sauver de l'étripade, ni perdre son temps non plus à rechercher les raisons d'une persécution font on est l'objet. Y échapper suffit au sage.» (p.120). On peut ainsi simuler la folie : «Quand le moment du monde à l'envers est venu et que c'est être fou que de demander pourquoi on vous assassine, il devient évident qu'on passe pour fou à peu de frais. Encore faut-il que ça prenne, mais quand il s'agit d'éviter le grand écartelage, il se fait dans certains cerveaux de magnifiques efforts d'imagination.» (p.64). Et les civils faisant face à la guerre ne sont pas moins redoutables, comme le montre l'affrontement des soldats avec les citoyens de Noirceur-sur-la-Lys, le maire les repoussant en prétendant défendre «les valeurs sentimentales et archéologiques [...] patriotiques, morales» (p.45), en leur signifiant que leur «Devoir était bien de foutre le camp tout de suite à tous les diables» (p.47). Quant à ceux de l'arrière qui affichent, au moment des alertes, «l'angoissante futilité de ces êtres tantôt poules effrayées, tantôt moutons fats et consentants. De semblables et monstrueuses inconsistances sont bien faites pour dégoûter à tout jamais le plus patient, le plus tenace des sociophiles.» (p.82-83), ils se complaisent dans l'exaltation patriotique, Bardamu se disant : «La poésie héroïque possède sans résistance ceux qui ne vont pas à la guerre et mieux encore ceux que la guerre est en train d'enrichir énormément.» (p.80). Il put envisager les conséquences de la guerre car les «uniformes» des soldats «furent les semences de l'aujourd'hui, cette chose qui pousse encore et qui ne sera devenue fumier qu'un peu plus tard, à la longue» (p.72). Une sorte de bilan désabusé est fait : «La guerre avait brûlé les uns, réchauffé les autres, comme le feu torture ou conforte, selon qu'on est placé dedans ou devant. Faut se débrouiller voilà tout.» (p.216)

Céline martela sa détestation du commerce : Peut-être parce que sa mère «faisait du commerce» (p.249), tenait un «commerce de mercerie» (p.96) où elle avait subi bien des déconvenues, Bardamu signala les «intentions simples, rapaces, pieusement commerciales» (p.73) de Mme Herote, tandis que «Mme Puta» était «possédée» par «les soucis étriqués du commerce» (p.103). Pour lui, «cette répulsion instinctive qu'inspirent les commerçants à ceux qui les approchent et qui savent, est une des très rares consolations qu'éprouvent d'être aussi miteux qu'ils le sont ceux qui ne vendent rien à personne» (p.103). Dans la colonie, on voit un «commis indigène» qui connaît «tous les trucs du commerce conquérant» (p.138) ; «la Compagnie Pordurière du Petit Togo» effectue des «pesées truquées» (p.140) ; le général Tombat «servait de liaison entre l'Administration et le Commerce. Liaison indispensable bien que [ou «parce que»?] ces deux éléments fussent toujours en concurrence et en état d'hostilité permanente» (p.141) ; le «système Alcide» est une «combinaison commercialo-militaire» qui fait de «chaque tirailleur un client» (p.156) ; Robinson estime que, les Noirs, «faut les voler avant qu'ils vous volent, c'est ça le commerce» (p.165) ; le comportement du «Directeur de la Compagnie Pordurière» amena Bardamu à statuer : «Les gens du commerce qui se tiennent tous pour des petits et grands astucieux de profession s'avèrent le plus souvent dans la pratique comme d'insurpassables gaffeurs.» (p.172). Sa haine du négoce ne pouvait qu'être attisée aux États-Unis où triomphait le capitalisme ; pour lui, New York est une «monotonie gonflée de pavés, de briques, de travées à l'infini et de commerce et de commerce encore, ce chancré du monde, éclatant en réclames prometteuses et pustuleuses. Cent mille mensonges radoteux.» (p.204) ; il n'y voit que des

«entassements de matière et d'alvéoles commerciales» (p.205) ; d'où cette triste constatation : «On n'échappe pas au commerce américain.» (p.207). Lorsqu'il est de retour en France, s'il regrette l'aspect commercial de la profession médicale, s'il a, parmi ses patients, les Henrouille dont la «grande peur, celle de toute leur vie» était «celle que leur fils, l'unique, lancé dans le commerce, ne fasse de mauvaises affaires» (p.248) ; c'est la fête foraine en banlieue qui lui fait proférer : «Il n'y a jamais de fête véritable que pour le commerce et en profondeur encore et en secret. C'est le soir qu'il se réjouit le commerce quand tous les inconscients, les clients, ces bêtes à bénéfices sont partis [...] Alors les comptes peuvent commencer. C'est le moment où le commerce recense ses forces et ses victimes, avec des sous.» (p.312).

Céline condamna le colonialisme qui satisfaisait «l'espoir de devenir puissants et riches dont les Blancs sont gavés», «marchant tout seuls» parce que «perfectionnés par l'instruction publique», tandis que «les indigènes», s'ils «ne fonctionnent guère en somme qu'à coups de trique, ils gardent cette dignité» (p.139) et que le récolteur de caoutchouc est honteusement mal payé (p.137-138).

Céline contesta le bluff du progrès. Dès le début du livre, Bardamu marqua sa moquerie : «Siècle de vitesse ! qu'ils disent. Où ça? Grands changements ! qu'ils racontent. Comment ça? Rien n'est changé en vérité. Ils continuent à s'admirer et c'est tout. Et ça n'est pas nouveau non plus. Des mots, et encore pas beaucoup, même parmi les mots, qui sont changés ! Deux ou trois par-ci, par-là, des petits...» (p.7). Puis il désapprouva le progrès observé aux États-Unis : l'architecture de New York, les machines de l'usine de Detroit où «on cède au bruit comme on cède à la guerre» (p.226). Enfin, en France, il se gaussa des équipements électriques de Bestombes et de Baryton ; sa visite à l'"Institut Bioduret" montre que, à l'égard des sciences, Céline fut partagé entre son respect de l'esprit scientifique et son mépris du prétendu progrès qu'il engendrerait, son sentiment de la futilité de la recherche médicale et, en particulier, de la biologie pasteurienne qui ne produit que des «ratés» lui inspirant ce sarcasme : «On finit tous d'ailleurs par se ressembler après un certain nombre d'années qu'on n'a pas réussi.» (p.279) ; il alla jusqu'à proférer : «Le délire scientifique plus raisonné et plus froid que les autres est en même temps le moins tolérable d'entre tous.» (p.281) ; il constata que l'esprit de calcul, la mesquinerie et la morale deviennent à leur tour des auxiliaires de la mort. Par ailleurs, pour Baryton, Parapine «a une intelligence entièrement arbitraire», «ne veut pas s'adapter», «n'est même pas à son aise en ce monde», «ruminera des projets et des amertumes pendant cent ans encore» ; mais il est lui-même ridicule aussi quand il se rengorge : «Tenez, moi, regardez comme je m'adapte Ferdinand !... (il s'en tapait sur le sternum). Que demain la terre se mette par exemple à tourner dans l'autre sens. Eh bien moi? Je m'adapterai, Ferdinand ! Et tout de suite encore !» (p.419). Surtout, Céline s'affligea de l'industrialisation de la banlieue, du fait que Vigny-sur-Seine était «un village qui mue dans sa banlieue» (p.422).

Même si Céline plaça à la tête de la société un «Roi» (p.8), ce fut en fait la démocratie qu'il railla, la galère en étant une représentation burlesque puisque les rameurs «bouffaient pas mal», étaient «triqués» un peu, tandis que «le Roi avait promis pour quand ils auraient soixante et deux ans d'âge une espèce de petite retraite. Cette perspective les rendait heureux, ça leur donnait de quoi rêver et le dimanche pour se sentir libres, au surplus, ils jouaient à voter» (p.185-186). Or la retraite est un moyen de protection sociale, et le vote est le mécanisme essentiel des démocraties représentatives (on lit aussi «faire voter de temps à autre» [p.139]).

Adhérent à l'anticléricalisme généralisé dans la société française, Céline, à travers la figure de l'abbé Protiste, rejeta la religion d'ailleurs jugée complice des puissants : «Un chrétien de vingt siècles [...] ne se retient plus quand devant lui vient à passer un régiment. Ça lui fait jaillir trop d'idées» (p.139). Et Parapine se moquant de son garçon de laboratoire que «la moindre de [ses] singeries [...] enivre», se demande : «N'en va-t-il pas d'ailleurs de même dans toutes les religions? N'y a-t-il point belle lurette que le prête pense à tout autre chose qu'au Bon Dieu que son bedeau y croit encore... Et dur comme fer? C'est à vomir en vérité !» (p.284).

Surtout, Céline montra et dénonça la discrimination qu'impose la société : -«*Il faut bien que cela arrive tôt ou tard, qu'on vous classe.*» (p.79). Sur l'*"Amiral-Bragueton"*, Bardamu tint «*le rôle de l'indispensable "infâme et répugnant saligaud" honte du genre humain qu'on signale partout au long des siècles, dont tout le monde a entendu parler, ainsi que du Diable et du Bon Dieu, mais qui demeure toujours si divers, si fuyant, quand [tant?] à terre et dans la vie, insaisissable en somme*» (p.114-115). À Rancy, il rencontra une famille qui, du fait de la mésaventure arrivée à la fille, avait préféré quitter Paris, faire un «*déménagement d'honneur*» en banlieue ; d'où ce commentaire : «*Quand on tient à se déconsidérer on va au peuple.*» (p.272).

Voilà qui nous conduit au grand sujet de *"Voyage au bout de la nuit"* : la constatation et la contestation des inégalités sociales, de l'injustice sociale, de la logique implacable des êtres humains qui consiste à se séparer en deux catégories : les exploitants et les exploités. Céline, qui donna une voix aux exclus, qui prit la défense des victimes et des écrasés (signalant : «*C'est après tous les êtres humains, au dernier rang qu'on a mis la Bonne.*» [p.212]), proclama : «*Il existe deux humanités très différentes, celle des riches et celle des pauvres*» (p.81).

La défense des pauvres :

Céline, semblant se préoccuper de la destinée de son roman, signala : «*Il n'existe en somme que les misères bien présentées pour faire recette, celles qui sont bien préparées par l'imagination.*» (p.218). Il montra beaucoup d'intérêt pour les pauvres dont il entendait souligner la stricte soumission à la nécessité : «*Quand on n'a pas d'argent à offrir aux pauvres, il vaut mieux se taire. Quand on leur parle d'autre chose que d'argent, on les trompe, on ment, presque toujours.*» (p.334). Il souligna leur perpétuelle soumission à l'autorité : «*Nos pères nous valaient bien. [...] Haineux et dociles, violés, volés, étripés et couillons toujours, ils nous valaient bien ! [...] Nous ne changeons pas ! Ni de chaussettes, ni de maîtres, ni d'opinions, ou bien si tard, que ça n'en vaut plus la peine. On est nés fidèles, on en crève nous autres !*» (p.8). Il fit dénoncer par Princharde «*l'attendrissement sur le sort, sur la condition du miteux*» auquel on pense quand il s'agit de l'envoyer à la guerre : «*Je vous le dis, petits bonshommes, couillons de la vie, battus, rançonnés, transpirants de toujours, je vous préviens, quand les grands de ce monde se mettent à vous aimer, c'est qu'ils vont vous tourner en saucisson de bataille...[...] Il n'y a de repos, vous dis-je, pour les petits, que dans le mépris des grands qui ne peuvent penser au peuple que par intérêt ou sadisme...*» (p.68-69). Il les montra plus tôt voués à la mort que les riches : «*Quand ils vous parlaient on évitait leur bouche à cause que le dedans des pauvres sent déjà la mort.*» (p.223), du fait de leur mauvaise haleine.

Bardamu déclara faire partie des pauvres. Il mentionna «*l'habitude qu'on avait, nous autres, de compter tout haut à propos de tout.*» (p.401) qu'on peut supposer avoir été acquise dans l'enfance. Comme, au cours de la guerre, il lui avait fallu donner «*cent sous*» pour obtenir une bouteille, il vitupérait : «*Ça suffit pour haïr, cent sous, et désirer qu'ils crèvent tous. Pas d'amour à perdre dans ce monde, tant qu'il y aura cent sous.*» (p.40). Il connaissait donc la pauvreté, mais nous dit : «*Il m'a fallu, comme à tant d'autres, vingt années et la guerre, pour apprendre à me tenir dans ma catégorie, à demander le prix des choses et des êtres avant d'y toucher, et surtout avant d'y tenir.*» (p.81). Il se rendit alors compte qu'il avait «*tout le temps, en sourdine, la crainte d'être tué dans la guerre et la peur aussi de crever de faim dans la paix*», précisant : «*Il existe pour le pauvre en ce monde deux grandes manières de crever, soit par l'indifférence absolue de vos semblables en temps de paix, ou par la passion homicide des mêmes en la guerre venue. S'ils se mettent à penser à vous, c'est à votre torture qu'ils songent aussitôt les autres et rien qu'à ça. On ne les intéresse que saignants, les salauds !*» (p.82). Les pauvres sont abandonnés à eux-mêmes sauf dans le temps de guerre où ils deviennent soldats et où il parut à Bardamu que, en tant que pauvre, il était voué à mourir vite, car il y a une «*qualité de base qui rend les pauvres gens de l'armée ou d'ailleurs aussi faciles à tuer qu'à faire vivre.*» (p.151). «*Les pauvres sont fadés. La misère est géante, elle se sert pour essuyer les ordures du monde de votre figure comme d'une toile à laver. Il en reste.*» (p.217). - La misère «*y a pas de raison pour que ça finisse. / En somme, tant qu'on est à la guerre, on dit que ce sera mieux dans la paix et puis on bouffe cet espoir-là comme si c'était du bonbon et puis c'est rien quand même que de la merde. On n'ose pas le dire d'abord pour dégoûter personne. On est gentil somme toute. Et puis un beau jour on finit quand même par casser le morceau devant tout le monde. On en a marre de*

se retourner dans la mouscaille. Mais tout le monde trouve du coup qu'on est bien mal élevé. Et c'est tout.» (p.234).

La pauvreté poursuivit Bardamu. À Paris, ayant échappé à la guerre, il mesurait sa faiblesse sociale : «*Je n'avais aucune des relations indispensables pour s'en tirer. Je ne connaissais que des pauvres, c'est-à-dire des gens dont la mort n'intéresse personne*» (p.50). Dans la colonie, il ne fut qu'un de ces jeunes gens «*venus en Afrique tropicale [...] offrir leurs viandes, aux patrons, leur sang, leurs vies, leur jeunesse, martyrs pour vingt-deux francs par jour*» (p.133), et il constata que les miliciens d'Alcide avaient discerné chez lui «*des éléments indéniables de la grande parenté, celle de la misère incurable, innée*» (p.151) - «*Sa formidable résignation l'accabloit, cette qualité de base qui rend les pauvres gens de l'armée ou d'ailleurs aussi faciles à tuer qu'à faire vivre. Jamais, ou presque, ils ne se demandent le pourquoi les petits, de tout ce qu'ils supportent. Ils se haïssent les uns les autres, ça suffit*» (p.151). À New York, marchant dans «*le quartier pour l'or : Manhattan*» (p.192), il se fit cette réflexion : «*Dire que soi-même, on peut se promener au milieu de tout cet argent, ça ne vous en donne pas un seul sou en plus, même pour aller manger ! C'est désespérant quand on y pense, combien c'est défendu les hommes les uns contre les autres, comme autant de maisons.*» (p.200-201) ; attiré par les belles femmes qu'il voyait, il se plaignit : «*Le supplice esthétique du pauvre est donc interminable?*» (p.197), admettant aussi : «*Je n'avais pas des goûts sérieux pour un miteux.*» (p.203), notant plus loin que la misère est sexuelle aussi car «*ce sont des péchés qu'on le veuille ou non d'être baiseurs et pauvres*» (p.361). Prêt à s'humilier devant Lola, il se disait que venir voir quelqu'un pour «*lui demander de l'argent*» crée «*une animosité bien naturelle. Tous ces sentiments frôlent le meurtre.*» (p.217), et il avouait : «*Pour bouffer moi je comprends tout ce qu'on veut, ce n'est plus de l'intelligence c'est du caoutchouc*» (p.219). À Detroit, soucieux de travailler, il notait : «*C'est très compressible les gens qui cherchent du boulot*» (p.224). Profitant de la générosité de Molly, il observait : «*Un complet neuf, ça vous bouleverse les idées.*» (p.228). Devenu médecin, il se reprocha ses honoraires : «*On explique tout, je le sais bien. Mais n'empêche que celui qui a reçu les cent sous du pauvre et du méchant est pour toujours un beau dégueulasse !*» (p.265), même s'il était aussi pauvre que ses malades dont il méprisa l'aspiration à la pension : «*Ce n'est après tout qu'un pis-aller d'être bien portant. Ça sert à travailler le bien-portant, et puis après? Tandis qu'une pension de l'État, même infime, ça c'est divin, purement et simplement.*» (p.334) - «*On ne sait pas ce que c'est que de revenir et d'attendre quelque chose tant qu'on a pas observé ce que peuvent attendre et revenir les pauvres qui espèrent une pension.*» (p.333). Sur la péniche, comme Robinson, il recourut aux «*mensonges, ces monnaies du pauvre*» (p.405).

Céline établit que les pauvres sont les victimes par excellence de la loi : «*Quand le miteux se laisse saisir par elle, on l'entend encore crier des siècles et des siècles après*» (p.173) ; elle trace «*le chemin qui conduit les pauvres à la crève.*» (p.173). «*Presque tous les désirs du pauvre sont punis de prison*» (p. 200). L'injustice de la justice entraîne cette réflexion : «*Certes, nous avons l'habitude d'admirer tous les jours d'immenses bandits, dont le monde entier vénère avec nous l'opulence et dont l'existence se démontre cependant dès qu'on l'examine d'un peu près comme un long crime chaque jour renouvelé, mais ces gens-là jouissent de gloire, d'honneurs et de puissance, leurs forfaits sont consacrés par les lois, tandis qu'aussi loin qu'on se reporte dans l'histoire - et vous savez que je suis payé pour la connaître - tout nous démontre qu'un larcin vénial, et surtout d'aliments mesquins, tels que croûtes, jambon ou fromage, attire sur son auteur l'opprobre formel, les reniements catégoriques de la communauté, les châtiments majeurs, le déshonneur automatique et la honte inexpiable, et cela pour deux raisons, tout d'abord parce que l'auteur de tels forfaits est généralement né pauvre et que cet état implique en lui-même une indignité capitale et ensuite parce que son acte comporte une sorte de tacite reproche envers la communauté. Le vol du pauvre devient une malicieuse reprise individuelle, me comprenez-vous? [la reprise individuelle est une forme d'action directe consistant pour un individu à voler des biens dans le but d'obtenir une redistribution des richesses des riches vers les pauvres, prônée par une frange marginale de l'anarchisme individualiste européen au début du XXe siècle]... Où irions-nous? Aussi la répression des menus larcins s'exerce-t-elle, remarquez-le, sous tous les climats, avec une rigueur extrême, comme moyen de défense sociale non seulement, mais encore et surtout comme une recommandation sévère à tous les malheureux d'avoir à se tenir à leur place et dans leur caste, peinards, joyeusement résignés à crever tout au long des siècles et*

indéfiniment de misère et de faim... Jusqu'ici cependant, il restait aux petits voleurs un avantage dans la République, celui d'être privés de l'honneur de porter les armes patriotes.» (p.67-68). En conséquence, s'impose la nécessité de la méfiance que doit inspirer l'exercice de la loi : «*Où qu'on se trouve, dès qu'on attire sur soi l'attention des autorités, le mieux est de disparaître et en vitesse. Pas d'explications.»* (p.195).

S'il appela les pauvres à résister en eux à une oppression qu'ils ne perçoivent plus comme telle, il avança d'abord que, «*contre l'abomination d'être pauvre, il faut, avouons-le, c'est un devoir, tout essayer, se soûler avec n'importe quoi, du vin, du pas cher, de la masturbation, du cinéma. On ne saurait être difficile, "particulier" comme on dit en Amérique.»* (p.212) ; puis il indiqua une façon de réagir plus sage et plus efficace : «*Quand on est faible ce qui donne de la force, c'est de dépouiller les hommes qu'on redoute le plus, du moindre prestige qu'on a encore tendance à leur prêter. Il faut s'apprendre à les considérer tels qu'ils sont, pires qu'ils sont c'est-à-dire, à tous les points de vue. Ça dégage, ça vous affranchit et vous défend au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Ça vous donne un autre vous-même. On est deux. / Leurs actions, dès lors, ne vous ont plus cet attrait mystique qui vous affaiblit et vous fait perdre du temps et leur comédie ne vous est alors nullement plus agréable et plus utile à votre progrès intime que celle du plus bas cochon.»* (p.63). Il fit savoir aussi que «*pas grand-chose suffit à vous faire plaisir quand on est devenu bien résigné.»* (p.261) - «*On finit par se réjouir de pas grand-chose, du très peu que la vie veut bien nous laisser de consolant.»* (p.278).

Il prétendit qu'«*ils rajeunissent c'est vrai plutôt du dedans à mesure qu'ils avancent [en âge] les pauvres, et vers leur fin pourvu qu'ils aient essayé de perdre en route tout le mensonge et la peur et l'ignoble envie d'obéir qu'on leur a donnée en naissant ils sont en somme moins dégoûtants qu'au début. Le reste de ce qui existe sur la terre c'est pas pour eux ! Ça les regarde pas ! Leur tâche à eux, la seule, c'est de se vider de leur obéissance, de la vomir. S'ils y sont parvenus avant de crever tout à fait alors ils peuvent se vanter de n'avoir pas vécu pour rien.»* (p.379).

Il pensa encore que la pauvreté modifie les perceptions : «*Les miteux ça délire facilement. Il y a un moment de la misère où l'esprit n'est plus déjà tout le temps avec le corps. Il s'y trouve vraiment trop mal. C'est déjà presque une âme qui vous parle. C'est pas responsable une âme»* (p.224) - «*La vie des gens sans moyens n'est qu'un long refus dans un long délire et on ne connaît vraiment bien, on ne se délivre aussi que de qu'on possède.»* (p.206).

Il alla jusqu'à dire que «*le dedans des pauvres sent déjà la mort.»* (p.223).

La diatribe contre les riches, les profiteurs de l'ordre social :

Ils sont ceux «*qui sont du bon côté de la vie, celui des privilégiés, de la santé, de la sécurité et qui en ont encore longtemps à vivre*» et qui, de ce fait, ne font «*que divaguer de bonheur et d'optimisme*» (p.52). Ce sont «*des Dieux*» (p.81). Ce sont les patrons qui sont sévèrement épinglez : «*Un patron se trouve toujours rassuré par l'ignominie de son personnel. L'esclave doit être coûte que coûte un peu et même beaucoup méprisable. Un ensemble de petites tares chroniques et physiques justifie le sort qui l'accable. La terre tourne mieux ainsi puisque chacun se trouve dessus à sa place méritée. / L'être dont on se sert doit être bas, plat, voué aux déchéances, cela soulage. [...] Dans les cas d'avarices aiguës les employeurs demeurent un peu soupçonneux et inquiets»* (p.428).

Les riches «*n'ont pas besoin de tuer eux-mêmes pour bouffer. Ils les font travailler les gens comme ils disent. Ils ne font pas le mal eux-mêmes, les riches. Ils payent. On fait tout pour leur plaisir et tout le monde est bien content. Pendant que leurs femmes sont belles, celles des pauvres sont vilaines. C'est un résultat qui vient des siècles, toilettes mises à part. Belles mignonnes, bien nourries, bien lavées. Depuis qu'elle dure la vie n'est arrivée qu'à ça. / [...] Les femmes des riches bien nourries, bien menties, bien reposées elles, deviennent jolies. Ça c'est vrai. Après tout ça suffit peut-être. On ne sait pas. Ça serait au moins une raison pour exister.»* (p.332).

Évoquant les origines douteuses de la richesse de Bestombes, il commenta : «*Tout s'arrange. Crimes et châtiments»* (p.90). - «*La méthode, les détails d'une fortune rapide vous donnent toujours une impression de magie.»* (p.211). Il se moqua : «*Les gens riches [...] c'est plus sensible que les autres.»* (p.110) - «*On doit toujours avoir l'air utile quand on n'est pas riche»* (p.111). Il se fit sarcastique : «*Les riches, c'est facile à amuser, rien qu'avec des glaces par exemple pour qu'ils s'y contemplent,*

puisque il n'y a rien de mieux au monde à regarder que les riches. Pour les ravigoter, on les remonte, les riches, à chaque dix ans, d'un cran dans la Légion d'honneur, comme un vieux nichon, et les voilà occupés pendant dix ans encore. C'est tout. » (p.334). Il se fit véritablement révolutionnaire : «*Il faudra endormir pour de vrai un soir [le «grand soir» espéré par les anarchistes?], les gens heureux, pendant qu'ils dormiront, je vous le dis et en finir avec eux et avec leur bonheur une fois pour toutes. Le lendemain on en parlera plus de leur bonheur et on sera devenu libres d'être malheureux tant qu'on voudra.»* (p.212). Plus gentiment, le passage sur la péniche lui permit cette observation : «*Ils ont une certaine manière de parler les gens distingués qui vous intimide et moi qui m'effraye, tout simplement, surtout leurs femmes, c'est cependant rien que des phrases mal foutues et prétentieuses, mais astiquées alors comme des vieux meubles. Elles font peur leurs phrases bien qu'anodines. On a peu de glisser dessus, rien qu'en leur répondant. Et même quand ils prennent des tons canailles pour chanter des chansons de pauvres en manière de distraction, ils le gardent cet accent distingué qui vous met en méfiance et en dégoût, un accent qui a comme un petit fouet dedans, toujours, comme il en faut un, toujours, pour parler aux domestiques. C'est excitant, mais ça vous incite en même temps à troubler leurs femmes rien que pour la voir fondre, leur dignité, comme ils disent...»* (p.402-403).

Céline montra aussi que tous les êtres qui détiennent quelque pouvoir sont murés dans leur sottise, leur dureté ; d'où cette réflexion : «*La mort n'est après tout qu'une question de quelques heures, de minutes même, tandis qu'une rente c'est comme la misère, ça dure toute la vie. Les gens riches sont soûls dans un autre genre et ne peuvent arriver à comprendre ces frénésies de sécurité. Être riche, c'est une autre ivresse, c'est oublier. C'est même pour ça qu'on devient riche, pour oublier.»* (p.334).

* * *

Comme on a pu le constater, "Voyage au bout de la nuit" est une formidable protestation qui tient à la diversité des facteurs d'écrasement contre lesquels elle s'élève. Mais cette dénonciation de l'époque, cette radicale critique du système social, cette défense des pauvres, traduisent une pensée qui ne va pas sans une grande ambiguïté. En effet, si Céline donna une voix aux exclus, aux victimes de l'inégalité sociale, sembla prendre la défense du peuple, il le montra timide, condamné à une vision naïve des choses, faute d'instruction et de l'habitude de penser par soi-même, toujours prêt à protester de son innocence, victime impuissante à travers l'indifférence des bien nantis, fut donc, en fait, aussi sévère pour les exploités que pour les exploitants. Quand il parlait de l'insensibilité, de l'égoïsme, de l'avidité, du plaisir de nuire, en un mot de «*la vacherie*» (p.9, 346, 496) des êtres humains, il ne faisait pas exception des pauvres et des exploités, son souci d'exigence morale lui ayant fait voir qu'ils en étaient coupables aussi. Si, en dénonçant la puissance de la société sur les individus, il montra l'absurdité du système pour le plus grand nombre de ceux qui croient en bénéficier, Bardamu constata aussi que, seul dans la forêt, l'individu perd tout intérêt pour la vie, a donc besoin de la société.

Pour définir l'attitude politique de Céline, on pourrait parler d'anarchisme. Dans la première scène, Bardamu reprend le terme d'*«anarchiste»* dont Ganate vient de le qualifier, mais il le fait par polémique, pour répondre à sa négation de l'amour (p.8). Et, chaque fois que le terme revient (p.61, 238, 243, 272, 378), il est mis dans la bouche d'adversaires, comme une injure. Il est vrai que Céline mit en évidence l'absurdité d'un système hiérarchique ; qu'il manifesta un fort antimilitarisme ; qu'il dénonça vigoureusement le capitalisme à travers le tableau qu'il dressa des usines Ford ; qu'il refusa radicalement tout respect, de toute admiration ; que, à la guerre, dans la colonie, à l'*«Institut psychothérapeutique»*, l'obéissance fut décrite comme une forme de refus de vivre, d'assumer les risques de la vie ; que le roman a été bien accueilli par des journaux anarchistes comme "Le canard enchaîné" et "Le libertaire". Mais il n'était pas anarchiste ; en effet, il rejettait l'effort que font les anarchistes pour propager l'instruction dans laquelle il ne voyait que le moyen donné aux gouvernants, par l'école puis par la presse, d'inculquer au peuple des idées de défense de la patrie contraire à ses intérêts. L'anarchiste du livre, c'est Princharde qui prononce un éblouissant discours (p.67-70) qui est sans équivoque ; certes, ce professeur quelque peu «cabotin» «avait le vice des intellectuels, il était futile». Mais il n'empêche que sa philippique contre l'esprit révolutionnaire est manifestement nourrie des convictions de Céline. Pour lui, la seule vraie conquête des «premiers

couillons voteurs drapeautiques», enivrés de Diderot, de Voltaire, de Carnot, de Danton, de Dumouriez, a été le droit de se battre et de se faire tuer gratuitement ; il s'exclame : «*Le soldat gratuit ça c'était du nouveau...*» (p.69) ; par la suite, il indique que «*tout le monde s'en est bien trouvé. Bismarck, les deux Napoléon, Barrès aussi bien que la cavalière Elsa. La religion drapeautique remplaça promptement la céleste, vieux nuage déjà dégonflé par la Réforme et condensé depuis longtemps en tirelires épiscopales*» (p.70). On peut même se demander si Céline était de gauche car toute position politique progressiste implique qu'on fasse confiance aux êtres humains et qu'on les croie capables de se transformer, ce qui n'était pas son cas ! Il n'était évidemment pas de droite car, tandis que sa vision pessimiste de la nature humaine, qui lui paraissait immuable, le séparait de la pensée de gauche, son refus radical de toute obéissance, de tout respect, de toute admiration, le séparait de la pensée de droite.

Lorsque Céline défend son envie de déserter l'humanité entière, qui est résolument décidée à approuver la boucherie collective, il affirme la primauté de son choix et de sa lâcheté assumée devant toute autorité, même morale : Cette vision teintée de désespérance se rapproche de la pensée nihiliste. Néanmoins, le roman est bien plus qu'une simple critique de la guerre. C'est à l'égard de l'humanité entière (qui est plus que noire : laide, sale, malodorante, molle, hideuse, lâche, hypocrite, avare, mesquine, vicieuse, cruelle, abjecte !) que le narrateur exprime sa perplexité et son mépris : braves ou lâches, colonisateurs ou colonisés, Blancs ou Noirs, États-Uniens ou Européens, pauvres ou riches. Céline n'épargne véritablement personne dans sa vision désespérée et, pour son personnage principal, rien ne semble avoir finalement d'importance face au caractère dérisoire du monde où tout se termine inéluctablement de la même façon. On peut y voir une réflexion nihiliste.

Le discours de Princhar (p.67-70), nom qui pourrait être une variation sur «prêcheur»). Il n'est d'abord qu'anarchiste (p.66-70 - «*un anarchiste qu'on a dit de lui au Conseil de guerre*» p. 378) : il pense que les philosophes du XVIII^e siècle avaient prétendu libérer le peuple pour mieux l'envoyer à la guerre au temps de la Révolution ; il dénonce les «*hypocrisies meurtrières de notre Société*» ; cependant, il est alors désavoué, Bardamu y voyant «*un truc de cabotin*» (p.71), considérant qu'*«il avait le vice des intellectuels, il était futile. Il savait trop de choses ce garçon-là et ces choses l'embrouillaient. Il avait besoin de tas de trucs pour s'exciter, se décider.»* (p.71). Plus loin, il est totalement nihiliste : «*La terre est morte [...] On est rien que des vers dessus nous autres, des vers sur son dégueulasse de gros cadavres, à lui bouffer tout le temps les tripes et rien que ses poisons... Rien à faire avec nous autres. On est tous pourris de naissance.*» (p.378).

Quant au communisme, Céline en attendait une sorte de mise au point janséniste de la situation sociale.

*
* *

Si, dès le début du roman, Bardamu rejeta la conception d'un être humain tourné vers le bien et d'un monde rationnel, il ne se contenta pas de déverser son fiel : en posant la grande question du mal dans l'être humain, Céline entendit faire de son roman une interrogation sur la condition humaine.

Se voulant réaliste, stipulant : «*Il y a, c'est exact, beaucoup de folie à s'occuper d'autre chose que de ce qu'on voit*» (p.171) - «*Tout est relatif en ce monde et comparatif.*» (p.150), Céline insista sur la faiblesse du corps car, pour le médecin, il n'est «*après tout que de la pourriture en suspens.*» (p.426). Alors que, à la guerre, un camarade avait expliqué à Bardamu : «*La terre est morte [...] On est rien que des vers dessus nous autres, des vers sur son dégueulasse de gros cadavre, à lui bouffer tout le temps les tripes et rien que ses poisons... Rien à faire avec nous autres. On est tous pourris de naissance...*» (p.377-378), son expérience médicale dans un milieu misérable, fit ressortir les aspects de décomposition et de pourrissement inéluctables de l'individu qui doit affronter les maladies, sa propre dégénérescence, lui fit statuer : «*Un homme [...] c'est tout comme [«un vieux porte-monnaie» bourré «avec les boyaux pourris d'un poulet»], en plus gros et mobile, et vorace, et puis dedans, un rêve.*» (p.194).

Il souligna aussi la prééminence du physique sur le spirituel. Sorti de l'horreur de la guerre, Bardamu déclara : «*Les élans du cœur m'étaient devenus tout à fait désagréables. Je préférais ceux du corps, tout simplement.*» (p.49). D'autre part, si «*un cerveau, c'est tyran comme y a pas*» (p.241) à moins qu'il ne soit pas très dégourdi puisque, «*pour que, dans le cerveau d'un couillon, la pensée fasse un tour, il faut qu'il lui arrive beaucoup de choses et des bien cruelles.*» (p.27) ; si «*ça tourne vite au vice la raison, comme la bonne humeur et le sommeil chez les neurasthéniques. On ne peut plus penser qu'à sa raison. Rien ne va plus. Fini de rigoler.*» (p.427), si «*les idées aussi finissent par avoir leur dimanche*» (p.297) car elles ont besoin, elles aussi, de leur moment de repos, «*l'âme, c'est la vanité et le plaisir du corps tant qu'il est bien portant, mais c'est aussi l'envie d'en sortir du corps dès qu'il est malade ou que les choses tournent mal.*» (p.52). Si «*l'esprit est content avec des phrases, le corps c'est pas pareil, il est plus difficile lui, il lui faut des muscles. C'est quelque chose de toujours vrai un corps, c'est pour cela que c'est presque toujours triste et dégoûtant à regarder.*» (p.272). Et Bardamu put recommander : «*Ne croyez donc jamais d'emblée au malheur des hommes. Demandez-leur seulement s'ils peuvent dormir encore?... Si oui, tout va bien. Ça suffit.*» (p.429).

La question de Bardamu et, par là même, celle de Céline, est de découvrir ce qu'il appelle la vérité. Une vérité biologique, physiologique, qui affirme que tous les êtres humains sont mortels et que l'avenir les conduit vers la décomposition, car ils ne sont que de la «*pourriture en suspens*». C'est pourquoi l'œuvre peut apparaître comme totalement désespérée.

Il insista sur la difficulté d'être : S'il jugea que sont nécessaires les «*instants de dépression, de mélancolie [...] où l'être doit se reprendre pour porter un peu plus loin l'acquis de sa vie, de ses années, malgré lui déjà trop pesantes pour l'entrain dont il dispose encore, sa sale poésie.*» (p.217), s'il considéra que «*la paresse c'est presque aussi fort que la vie.*» (p.214), il statua que vivre est «*un boulot bien atroce*» (p.374) ; que «*l'existence, ça vous tord et ça vous écrase la face.*» (p.216). Il fit ces constats : «*Il est bien rare que la vie revienne à votre chevet, où que vous soyez, autrement que sous la forme d'un sacré tour de cochon.*» (p.181) - «*La tristesse du monde saisit les êtres comme elle peut, mais à les saisir elle semble parvenir presque toujours*» (p.56). Il enregistra l'indifférence du monde extérieur : «*Il faut se méfier des choses [...] On croit qu'elles vont parler les choses et puis elles ne disent rien du tout et sont reprises par la nuit bien souvent sans qu'on ait pu comprendre ce qu'elles avaient à nous raconter. Moi du moins, c'est mon expérience.*» (p.312-313). Bardamu découvrit peu à peu ce qu'est véritablement l'existence : une longue nuit faite de grossiers appétits, de mensonges, d'hypocrisie, de haines dissimulées, de violences, qui s'achève dans la mort.

La pitié qu'il eut pour les New Yorkais est bien générale : «*Ils poussaient la vie et la nuit et le jour devant eux les hommes. Elle leur cache tout la vie aux hommes. Dans le bruit d'eux-mêmes ils n'entendent rien. Ils s'en foutent. Et plus la ville est grande et plus elle est haute et plus ils s'en foutent.*» (p.209). Le danger est permanent : «*On ne se méfie pas. On ne sait pas qu'on y est parvenu et pourtant on y est déjà et en plein dans les sales régions de la nuit. Un malheur vous est alors tout de suite arrivé. Il suffit d'un rien.*» (p.372). -«*Le diable possède tous les trucs pour vous tenter ! On en finira jamais de les connaître. Si on vivait assez longtemps on ne saurait plus où aller pour se recommencer un bonheur. On en aurait mis partout des avortons de bonheur, à puer dans les coins de la terre et on ne pourrait même plus respirer. Ceux qui sont dans les musées, les vrais avortons, y a des gens que ça rend malades rien que de les voir et prêts à vomir. De nos tentatives à nous si dégueulasses, pour être heureux, c'est à tomber malades tellement qu'elles sont ratées, et bien avant d'en mourir pour de bon. / On n'en pourrait plus de dépérir si on les oubliait pas. Sans compter le mal qu'on s'est donné pour en arriver où nous en sommes, pour les rendre excitants nos espoirs, nos dégénérés de bonheurs, nos ferveurs et nos mensonges... En veux-tu, en voilà ! Et nos argent donc ? Et des petites manières encore avec, et des éternités tant qu'on en veut... Et des choses qu'on se fait jurer et qu'on jure et qu'on a cru que les autres n'avaient encore jamais dites, ni jurées avant qu'elles nous remplissent l'esprit et la bouche, et des parfums et des caresses et des mimiques, de tout enfin, pour finir par cacher tout ça tant qu'on peut, pour ne plus en parler de honte et de peur que ça nous revienne comme un vomit. C'est donc par l'acharnement qui nous manque à tous, non, c'est plutôt d'être dans la vraie route qui mène à la mort tranquille.*» (p.381). Devant le vieux Henrouille

dont le cœur faiblissait, le médecin se fit fataliste : «*Quand la nature se met à s'en foutre on dirait qu'il n'y a plus de limites.*» (p.374).

Et, quand on est déprimé, «même à se masturber [...] on n'éprouve ni réconfort, ni distraction. Alors c'est le vrai désespoir. Ce qui est pire c'est qu'on se demande comment le lendemain on trouvera assez de force pour continuer à faire ce qu'on a fait la veille et depuis déjà tellement trop longtemps, où on trouvera la force pour ces démarches imbéciles, ces mille projets qui n'aboutissent à rien, ces tentatives pour sortir de l'accablante nécessité, tentatives qui toujours avortent, et toutes pour aller se convaincre une fois de plus que le destin est insurmontable, qu'il faut retomber au bas de la muraille, chaque soir, sous l'angoisse du lendemain, toujours plus précaire, plus sordide. / C'est l'âge aussi qui vient peut-être, le traître, et nous menace du pire. On n'a plus beaucoup de musique en soi pour faire danser la vie, voilà. Toute la jeunesse est allée mourir déjà au bout du monde dans le silence de vérité. Et où aller dehors, je vous le demande, dès qu'on n'a plus en soi la somme suffisante de délire? La vérité, c'est une agonie qui n'en finit pas. La vérité de ce monde, c'est la mort. Il faut choisir, mourir ou mentir.» (p.199-200).

L'attachement à la vie entraîne le pénible sentiment de la fuite du temps :

Bardamu observa : «*Chacun pleure à sa façon le temps qui passe*» (p.56), d'autant plus qu'il se trouve soumis aux souvenirs qui «tournent dès qu'on les laisse moisir en dégoûtants fantômes tout suintants d'égoïsme, de vanités et de mensonges» (p.330) car «rien ne force les souvenirs à se montrer comme les odeurs et les flammes.» (p.176) - «On peut se perdre à tâtons parmi les formes révolues. C'est effrayant ce qu'on en a des choses et des gens qui ne bougent plus dans son passé. Les vivants qu'on égare dans les cryptes du temps dorment si bien avec les morts qu'une même ombre les confond déjà.» (p.169) - «Bientôt il n'y aura plus que des gens et des choses inoffensifs, pitoyables et désarmés tout autour de notre passé, rien que des erreurs devenues muettes.» (p.373) - «Après tout, quand l'égoïsme nous relâche un peu, quand le temps d'en finir est venu, en fait de souvenir on ne garde au cœur, que celui des femmes qui aimèrent vraiment un peu les hommes, pas seulement un seul, même si c'était vous, mais tous.» (p.393).

Nous sommes voués à subir «des ans l'irréparable outrage» car «on ne monte pas dans la vie, on descend.» (p.462) au fil des ans qui passent : «C'est le délai qu'il nous faut, deux années, pour nous rendre compte, d'un seul coup d'œil, intrompable alors, comme l'instinct, des laideurs dont un visage même délicieux, s'est chargé. / On demeure comme hésitant un instant devant, et puis on finit par l'accepter tel qu'il est devenu le visage avec cette disharmonie croissante, ignoble, de toute la figure. Il le faut bien dire oui, à cette soigneuse et lente caricature burinée par deux ans. Accepter le temps, ce tableau de nous. On peut dire alors qu'on s'est reconnus tout à fait (comme un billet étranger qu'on hésite à prendre à première vue) qu'on ne s'était pas trompés de chemin, qu'on avait bien suivi la vraie route, sans s'être concertés, l'immanquable route pendant deux années de plus, la route de la pourriture. Et voilà tout.» (p.77) - «Peu d'êtres en ont encore un petit peu après les vingt ans passés de cette affection facile, celle des bêtes. Le monde n'est pas ce qu'on croyait ! Voilà tout ! Alors on a changé de gueule ! Et comment ! Puisqu'on s'était trompé ! Tout de la vache qu'on devient en moins de deux ! Voilà ce qui nous reste sur la figure après vingt ans passés ! Une erreur ! Notre figure n'est qu'une erreur.» (p.242-243) - «C'est pas drôle de vieillir dans les pays où il n'y a pas de distractions... Où on est forcé de se regarder dans la glace dont le tain verdit devenir de plus en plus déchu, de plus en plus moche...» (p.116) - «On devient rapidement vieux et de façon irrémédiable encore. On s'en aperçoit à la manière qu'on a prise d'aimer son malheur malgré soi. C'est la nature qui est plus forte que nous voilà tout. Elle nous essaye dans un genre et on ne peut plus en sortir de ce genre-là. [...] On prend doucement son rôle et son destin au sérieux sans s'en rendre compte et puis quand on se retourne il est bien trop tard pour en changer. On est devenu tout inquiet et c'est entendu comme ça pour toujours.» (p.229) - Il y a un âge «où on sait bien qu'on perd à chaque heure qui passe. Mais on n'a pas encore acquis la force de sagesse qu'il faudrait pour s'arrêter pile sur la route du temps et puis d'abord si on s'arrêtait on ne saurait quoi faire non plus sans cette folie d'avancer qui vous possède et qu'on admire depuis toute sa jeunesse. Déjà, on est moins fier d'elle de sa jeunesse, on ose pas encore l'avouer en public que ce n'est peut-être que cela sa jeunesse, de l'entrain à vieillir. / On découvre dans tout son passé ridicule tellement de ridicule, de tromperie, de crédulité qu'on

voudrait peut-être s'arrêter tout net d'être jeune, attendre la jeune qu'elle se détache, attendre qu'elle vous dépasse, la voir s'en aller, s'éloigner, regarder toute sa vanité, porter la main dans son vide, la voir repasser encore devant soi, et puis soi partir, être sûr qu'elle s'en est bien allée sa jeunesse et tranquillement alors, de son côté, bien à soi, repasser tout doucement de l'autre côté du Temps pour regarder vraiment comment qu'ils sont les gens et les choses.» (p.287-288) - «Si vieilles, si déchues qu'elles soient, les choses, elles trouvent encore, on ne sait où la force de vieillir. [...] Elles sont autres quand on les retrouve les choses, elles possèdent, on dirait, plus de force pour aller en nous plus tristement, plus profondément encore, plus doucement qu'autrefois, se fondre dans cette espèce de mort qui se fait lentement en nous, gentiment, jour à jour, lâchement devant laquelle chaque jour on s'entraîne à se défendre un peu moins que la veille. D'une fois à l'autre, on la voit s'attendrir, se rider en nous-mêmes la vie et les êtres et les choses avec, qu'on avait quittées banales, précieuses, redoutables parfois. La peur d'en finir a marqué tout cela de ses rides pendant qu'on trottait par la ville après son plaisir ou son pain.» (p.373) - «T'es vieux, t'attends encore ton tour de rigoler et quand il arrive... Bien patient s'il arrive... T'es crevé et enterré depuis longtemps.» (p.308) - «On a beau dire et prétendre, le monde nous quitte bien avant qu'on s'en aille pour de bon. / Les choses auxquelles on tenait le plus, vous vous décidez un beau jour à en parler de moins en moins, avec effort quand il faut s'y mettre. On en a bien marre de s'écouter toujours causer... On abrège... On renonce... Ça dure depuis trente ans qu'on cause... On ne tient plus à avoir raison. L'envie vous lâche de garder même la petite place qu'on s'était réservée parmi les plaisirs... On se dégoûte... Il suffit désormais de bouffer un peu, de se faire un peu de chaleur et de dormir le plus qu'on peut sur le chemin de rien du tout. Il faudrait pour reprendre de l'intérêt trouver de nouvelles grimaces à exécuter devant les autres... Mais on n'a plus la force de changer son répertoire. On bredouille. On se cherche bien encore des trucs et des excuses pour rester là avec eux les copains, mais la mort est là aussi elle, puante, à côté de vous, tout le temps à présent et moins mystérieuse qu'une belote. Vous demeurent seulement précieux les menus chagrins, celui de n'avoir pas trouvé le temps pendant qu'il vivait encore d'aller voir le vieil oncle à Bois-Colombes, dont la petite chanson s'est éteinte à jamais un soir de février. C'est tout ce qu'on a conservé de la vie. Ce petit regret bien atroce, le reste on l'a plus ou moins bien vomi au cours de la route, avec bien des efforts et de la peine. On n'est plus qu'un vieux réverbère à souvenirs au coin d'une rue où il ne passe déjà presque plus personne. / Tant qu'à s'ennuyer, le moins fatigant, c'est encore de le faire avec des habitudes bien régulières.» (p.458) «L'âge c'est quelque chose pour les idées. Ça rend pratique.» (p.43). - «Un vieillard, rire et fort c'est une chose qui n'arrive guère que chez les fous. On se demande où on va quand on entend ça.» (p.322) - «Être vieux, c'est ne plus trouver de rôle ardent à jouer, c'est tomber dans cette insipide relâche où on n'attend plus que la mort.» (p.322).

Il nous raconte : «Je ne voyais partout que de noires et vieilles niaiseries qui fermentent dans les corps plus ou moins récents, et plus elles fermentent ces sordidités et plus ça les tracasse les jeunes, et plus ils prétendent alors, qu'ils sont formidablement jeunes ! Mais c'est pas vrai c'est du bourre-mou... Ils sont seulement jeunes à la façon des furoncles à cause du pus qui leur fait mal en dedans et qui les gonfle.» (p.379-380). Il nota : «On ne compte plus ses dégoûts, ses fatigues quand ces jours merdeux arrivent accumulés entre le nez et les yeux, il y a rien que là, pour des années de plusieurs hommes. Il y en a bien de trop pour un homme.» (p.428).

S'impose la hantise de la mort, de «la mort irrévocable» (p.87), Bardamu étant de ces gens qui pensent à elle plus souvent que les autres, qui naissent ainsi. Elle est définie dans des formules sans réplique, avec la plus sévère précision : «La vie c'est ça, un bout de lumière qui finit dans la nuit. / Et puis, peut-être qu'on ne saurait jamais, qu'on trouverait rien. C'est ça la mort» (p.340) - «C'est pas la peine de se débattre, attendre ça suffit, puisque tout doit finir par y passer dans la rue. Elle seule compte au fond. Rien à dire. Elle nous attend. Faudra qu'on y descende dans la rue, qu'on se décide, pas un, pas deux, pas trois d'entre nous, mais tous. On est là devant à faire des manières et des chichis, mais ça viendra. / Dans les maisons, rien de bon. Dès qu'une porte se referme sur un homme, il commence à sentir tout de suite et tout ce qu'il emporte sent aussi. Il se démode sur place, corps et âme. Il pourrit. S'ils puent les hommes, c'est bien fait pour nous. Fallait qu'on s'en occupe ! Fallait les sortir, les expulser, les exposer. Tous les trucs qui puent sont dans la chambre et à se

pomponner et puant quand même.» (p.357) - «La vérité, c'est une agonie qui n'en finit pas. La vérité de ce monde c'est la mort» (p.200) - «La mort court après vous, faut se dépêcher et faut manger aussi pendant qu'on cherche et puis passer en dessous la guerre par-dessus le marché. Ça fait bien des choses à accomplir. C'est pas commode.» (p.240) - «Ainsi s'en vont les hommes qui décidément ont bien du mal à faire tout ce qu'on exige d'eux : le papillon pendant la jeunesse et l'asticot pour en finir» (p.146) - «On ne pourrait plus voir qu'elle : sa propre mort.» (p.33) - «Être seul c'est s'entraîner à la mort. Il faudra mourir [...] plus copieusement qu'un chien et on mettra mille minutes à crever et chaque minute sera neuve quand même et bordée d'assez d'angoisse pour vous faire oublier mille fois tout ce qu'on aurait pu avoir du plaisir à faire l'amour pendant mille ans auparavant... Le bonheur sur terre ça serait de mourir avec plaisir, dans du plaisir... Le reste c'est rien du tout, c'est de la peur qu'on n'ose pas avouer, c'est de l'art.» (p.380) - «Personne ne lui résiste au fond à la musique. Faut entendre au fond de toutes les musiques l'air sans notes, fait pour nous, l'air de la Mort.» (p.297). La mort, qui est à tout instant d'ores et déjà présente, est la grande réalité à laquelle toute chose se mesure ; elle provoque la peur, l'angoisse, le sentiment tragique de la vie, mais aussi la nécessité d'une révolte et d'un combat. Elle est la fin inéluctable : «Celui qui parle de l'avenir est un coquin, c'est l'actuel qui compte. Invoquer sa postérité, c'est faire un discours aux asticots» (p.35).

Cette pensée est inspirée à Bardamu alors qu'il était à la guerre, où se manifeste l'instinct de mort, l'omniprésence du besoin de tuer et d'être tué, victime d'une mort immédiate, brutale et sanglante, il s'est d'abord agi pour lui de savoir ce qu'il fallait faire «pour sauver ses carotides, ses poumons et ses nerfs optiques», car c'était «la question essentielle, celle qu'il aurait fallu nous poser entre nous hommes pour demeurer strictement humains et pratiques.» (p.64). À Noirceur-sur-la-Lys, ne comptait, pour lui et Robinson, que «notre petit désir, à nous deux, de ne pas mourir et de ne pas brûler» (p.45). Il se lamenta : «J'avais bien du mal à penser à autre chose qu'à mon destin d'assassiné en sursis, que tout le monde trouvait pour moi tout à fait normal. / Cette espèce d'agonie différée, lucide, bien portante, pendant laquelle il est impossible de comprendre autre chose que des vérités absolues, il faut l'avoir endurée pour savoir à jamais ce qu'on dit.» (p.52). De ce fait, il fallait profiter de toute accalmie des combats : «Une seule heure dans un monde où tout s'est rétréci au meurtre c'est déjà un phénomène.» (p.40) ; de toute échappée du front : «Les permissionnaires pourchassaient encore le Bonheur» (p.57), d'autant plus que «comme l'amour doit être bon quand il revient de la guerre !» (p.88). Quand il devint médecin, c'est la maladie qui fut dénoncée comme conduisant à la mort, et il put alors faire ce bilan général : «Je ne peux m'empêcher de mettre en doute qu'il existe d'autres véritables réalisations de nos profond tempéraments que la guerre et la maladie, ces deux infinis du cauchemar» (p.418).

Céline nota : «On s'enfonce, on s'épouvante d'abord dans la nuit mais on veut comprendre quand même et alors on ne quitte plus la profondeur. Mais il y a trop de choses à comprendre en même temps. La vie est bien trop courte. On ne voudrait être injuste avec personne. On a des scrupules, on hésite à juger tout ça d'un coup et on a peur surtout d'avoir à mourir pendant qu'on hésite, parce qu'alors on serait venu sur la terre pour rien du tout. Le pire des pires. / Faut se dépêcher, fau pas la rater sa mort. La maladie, la misère qui vous disperse les heures, les années, l'insomnie qui vous barbouille en gris, des journées, des semaines entières et le cancer qui nous monte déjà peut-être, méticuleux et saignotant du rectum ! / On n'aurait jamais le temps qu'on se dit ! Sans compter la guerre prête toujours elle aussi, dans l'ennui criminel des hommes à monter de la cave où s'enferment les pauvres. En tue-t-on assez des pauvres? C'est pas sûr... C'est une question? Peut-être faudrait-il égorger tous ceux qui ne comprennent pas? Et qu'il en naîsse d'autres, des nouveaux pauvres et toujours ainsi jusqu'à ce qu'il en vienne qui saisissent bien la plaisanterie, toute la plaisanterie...» (p.381-382). Il nous apprend : «C'est par leurs odeurs que finissent les êtres, les pays et les choses. Toutes les aventures s'en vont par le nez.» (p.180). Il nous étonne en affirmant : «En somme la mort c'est un peu comme un mariage» (p.329) - «Agoniser ne suffit pas. Il faut jouir en même temps qu'on crève, avec les derniers hoquets, tout en bas de la vie, avec de l'urée plein les artères / Ils pleurnichent encore parce qu'ils ne jouissent plus assez les mourants... Ils réclament... Ils protestent. C'est la comédie du malheur qui cherche à passer de la vie dans la mort même.» (p.497) - «La meilleure des choses à faire, n'est-ce pas, quand on est dans ce monde, c'est d'en sortir? Fou ou pas, peur ou pas.» (p.60).

Si «toutes les pensées conduisent à la mort» (p.326), «la plupart des gens ne meurent qu'au dernier moment ; d'autres commencent et s'y prennent vingt ans d'avance et parfois davantage. Ce sont les malheureux de la terre.» (p.36). À New York, Bardamu put se dire : «C'est triste des gens qui se couchent, on voit bien qu'ils se foutent que les choses aillent comme elles veulent, on voit bien qu'ils ne cherchent pas à comprendre eux, le pourquoi on est là. Ça leur est bien égal. Ils dorment n'importe comment, c'est des gonflés, des huîtres, des pas susceptibles, Américains ou non. Ils ont toujours la conscience tranquille.» (p.199). De ce fait, «quand on a pas d'imagination, mourir c'est peu de choses, quand on en a, mourir c'est trop.» (p.19) - «Nous sommes, par nature, si futiles, que seules les distractions peuvent nous empêcher vraiment de mourir.» (p.204). Il reste qu'«on a bien le droit d'avoir une opinion sur sa propre mort» (p.19). À la fin du livre, devant les hommes qui sortent de la nuit, Bardamu se demande : «Il faudra bien qu'ils crèvent tous un jour aussi. Comment qu'ils feront? [...] À quoi qu'ils pensent?» (p.504).

Pour Céline, qui était un homme aux aguets pour qui la vie est un complot dans lequel il ne faut pas se laisser absorber, cette existence difficile qui débouche sur la mort impose l'idée de l'absurdité de l'existence, de cette «déroute d'exister et de vivre» (p.363), qui allait lui faire écrire dans ‘Mort à crédit’ :: «Ma mère a tout fait pour que je vive, c'est naître qu'il aurait pas fallu.» Elle touche tous ses personnages qui sont capables de quelque réflexion, c'est-à-dire d'inquiétude, d'angoisse ; ainsi Baryton «se prenait à son tour de vertige» en lisant l’”Histoire d'Angleterre” de Macaulay et en y trouvant que, «dans l'aventure de Monmouth [...] tout le ridicule piteux de notre puérile et tragique nature se débouonne pour ainsi dire devant l'Éternité.» (p.437). Pour sa part, Bardamu affirme : «La vie [...] n'a pas de sens» (p.297). ‘Voyage au bout de la nuit’ peut donc être considéré comme une œuvre existentialiste, l'existentialisme refusant toute essence, considérant que l'être humain n'est que ce qu'il fait, que vertus et vices n'existent pas en eux-mêmes, que c'est l'attitude entière d'un être humain qui seule pourrait permettre de le juger.

Or Céline, examinant les différents recours contre la condition tragique de l'être humain dont les Occidentaux ont longtemps pu profiter, la religion, l'art, la foi sociale, les refuse, les rejette, écarte tous les faux-fuyants qui éviteraient un affrontement direct avec le tragique de la condition humaine : «C'est peut-être ça qu'on cherche à travers la vie, rien que cela, le plus grand chagrin possible pour devenir soi-même avant de mourir.» (p.236).

Bien qu'il ait écrit : «Si je meurs de ma mort à moi, plus tard, je ne veux surtout pas qu'on me brûle ! Je voudrais qu'on me laisse en terre, pourrir au cimetière, tranquillement, là, prêt à revivre peut-être... Sait-on jamais !» (p.65), refusant tout idéalisme, il est athée, ne voit pas de recours dans la transcendance, s'interdit toute échappatoire, pense qu'il n'y a pas à espérer une autre vie dans un au-delà.

Cet athéisme se fait jour à différents moments dans le roman. La mère de Bardamu ayant essayé de lui «faire croire que le monde était bénin», il affirme : «C'est le grand subterfuge de l'incurie maternelle, cette Providence supposée» (p.172), ce qui l'amène d'ailleurs à reconnaître que, en refusant l'aide de Molly, il s'était mis «délibérément en difficulté avec la providence» (p. 231). Si, ici et là, Dieu et le diable sont évoqués, c'est d'une façon culturellement traditionnelle : «Celui qui gueulera le plus fort, il aura la médaille et la dragée du bon Jésus » (p.9) - «Dieu possède ses religieuses, corps et âme» (p.104) - «Tout le monde a entendu parler [...] du Diable et du Bon Dieu» (p.115) - «Dans la fatigue et la solitude le divin ça sort des hommes.» (p.233) - «Le diable possède tous les trucs pour vous tenter !» (p.381), ou d'une façon nettement satirique : «Un Dieu qui compte les minutes et les sous, un Dieu désespéré, sensuel et grognon comme un cochon » (p.9) - «Est-ce qu'il allait aux cabinets devant tout le monde Jésus Christ? J'ai l'idée que ça n'aurait pas duré longtemps son truc s'il avait fait caca en public.» (p.365-366). De la Bible est retenu l'exercice de la punition divine : «On l'a bien été chassés du Paradis ! Ça on peut le dire !» (p.362) - «Le jugement dernier se passera dans la rue.» (p.357). Bardamu se moque de l'Espagnol de San Tapeta qui l'avait cru mort : «Ce curé, il était venu le curé avec les morts cette nuit pour les prières du ciel et sa croix en or le gênait beaucoup pour voltiger d'un ciel à l'autre. Il s'accrochait avec sa croix dans les nuages, aux plus sales et aux plus jaunes» (p.367). Ce qui est très net, c'est que, discutant avec l'abbé Protiste, il se rendit compte qu'il lui exposait des «philosophies contraires à ses convictions religieuses. D'après

son idée à lui, on était tous les êtres humains dans une espèce de salle d'attente d'éternité sur la terre avec des numéros. Le sien de numéro excellent bien sûr et pour le Paradis. Du reste il s'en foutait.» (p.380).

Céline observe que la constatation de l'absurdité de l'existence n'empêche pas l'attachement à la vie qui, d'ailleurs, réveille l'égoïsme de chacun, comme on le voit dans le cas des paysans menacés par les Allemands et pourtant mesquins (p.45) ou dans celui de la vieille Henrouille qui «*venait d'un temps où le petit peuple n'avait pas encore appris à s'écouter vieillir*» [p.254]) ; qui «*niait l'âge* [...] refusait comme une sale imposture le contact, les fatalités et les résignations de la vie extérieure» ; qui «*avait la certitude que si elle ouvrait sa porte les forces hostiles déferleraient chez elle*» [p.253] ; qui «*était contractée contre le dehors*» [p.255]) ; qui à toutes les attaques, à tous les maux et à la mort même, opposait un insubmersible goût de vivre et la gaieté de son langage, tandis que les autres dont Bardamu, n'étaient «*plus inspirés par la vie*» (p.255) ; qui «*traînait tout un peuple de trépas anciens et menuis autour de ses vieux flancs, des ombres muettes depuis longtemps, des chagrins imperceptibles qu'elle essayait de faire remuer encore un peu quand même, avec bien du mal, pour la consolation*» (p.293).

Lors de la guerre fut établi ce triste constat : «*Tu vas crever, gentil militaire, tu vas crever.... C'est la guerre... Chacun sa vie... Chacun son rôle... Chacun sa mort.... Nous avons l'air de partager ta détresse... Mais on ne partage la mort de personne...*» (p.88). Au moment où il souffrit du départ de Musyne, Bardamu se blâma : «*Je me prenais pour un idéaliste, c'est ainsi qu'on appelle ses propres petits instincts habillés en grands mots.*» (p.82). L'attachement à la vie se fit plus pertinent quand l'exercice de la médecine lui permit de confirmer son importance ; pour lui, il tient à l'instinct de conservation ; c'est un réflexe du corps, ainsi celui du cœur défaillant de Henrouille qui «*aurait bien voulu se laisser aller, mais il fallait qu'il vive quand même, jusqu'au bout. C'était un boulot bien atroce.*» (p.374). On voit même la jouissance de la vie se poursuivre dans l'agonie de Robinson : «*Agoniser ne suffit pas. Il faut jouir en même temps qu'on crève, avec les derniers hoquets faut jouir encore, tout en bas de la vie, avec de l'urée plein les artères.*» (p.497).

L'être humain étant dominé par la hantise de la mort tout en étant attaché à une existence pourtant difficile, il ne lui reste qu'à prendre cette attitude de fermeté qu'est le stoïcisme : «*Misère pour misère, je préférerais encore celle qui ne fait pas de bruit à toute celle qu'on étaie dans les journaux.*» (p.314) - «*Faut être amusant quand on peut, entre la faim et la prison, et prendre les choses comme elles viennent. [...] Faut déjà pas se plaindre. C'est toujours ça de gagné.*» (p.310) - «*On se soûle avec ce qu'on a.*» (p.173). Si «*on ne refait pas sa vie*» (p.212), être stoïque est d'ailleurs une façon de s'améliorer : «*Il faut se résigner à se connaître chaque jour un peu mieux, du moment où le courage vous manque d'en finir avec vos propres pleurnicheries une fois toutes.*» (p.204) - «*Faut profiter de la fête pour se constituer un caractère. Il n'est jamais trop tard pour s'y prendre. Ils ne savent pas encore ces mignons [les enfants] que tout se paye.*» (p.312).

On retrouve donc chez Céline, sur le plan philosophique, la même ambivalence que sur le plan politique. S'il refusait toute illusion, ne croyait à rien de ce qui élève, ramenait tout au ras du sol ; s'il rompit ainsi avec tous ceux qui affirment leur foi en l'être humain, leur foi en la raison, leur foi en Dieu ; s'il s'en prit à une vision optimiste, selon lui lénifiante et aliénante, de la vie et de l'être humain ; si, de la condition des êtres, sans distinction de classes, le roman donne une vision singulièrement sombre, dénonce nombre d'absurdités, exprime une méfiance féroce, une haine tenace ; s'il nous apprend que ceux auxquels on a infligé la vie doivent affronter les difficultés qu'elle leur présente, non sans s'attacher tout de même à elle alors qu'ils doivent la quitter en mourant ; sa pensée ne peut toutefois se résumer à un pessimisme intégral, âpre et rageur, à un total nihilisme, annoncé par «*le rien ne luit*» de la "Chanson des Gardes Suisses" placé en épigraphie et contredisant l'affirmation de Victor Hugo : «*Si épaisse que soit la nuit, on aperçoit toujours une lumière*» ('*Choses vues*') ; s'en dégage finalement non un mépris général mais la volonté de forcer les gens à s'élever au-dessus d'eux-mêmes en leur présentant cette image poussée au noir. Ne présenta-t-il pas plusieurs personnages du roman qui semblent démentir le pessimisme, certains d'une façon encore conventionnelle, comme la «*gentille Molly*» (p.330), une prostituée proche de la sainteté tant son

amour et son désintéressement sont grands, auprès de laquelle Bardamu ressentit la tentation du bonheur, ou Alcide, tandis que d'autres sont plus neufs, comme la vieille Henrouille? N'affirma-t-il pas : «*Une forte vie intérieure se suffit à elle-même et ferait fondre vingt années de banquise.*» (p.202)? Échappe aussi au pessimisme le culte de la beauté qui, pour Céline, n'abuse pas notre entendement, ne spéculle pas sur notre imagination, ne ment pas, est une vérité, une pureté intangible ; si cette admiration, en particulier celle des danseuses qui, contre l'abandon et la dérive, présentent un défi à la pesanteur, un triomphe de la vie sur la matière dans un mouvement discipliné et harmonieux, et, pour Céline, il s'agit de trouver assez de musique en soi pour «*faire danser la vie*» (p.200).

Camus nous ayant appris, dans “*L'homme révolté*”, que «nommer le désespoir, c'est le dépasser», on peut considérer que compte surtout la volonté de porter un témoignage qui s'est imposée dès le début du roman à Bardamu, la nécessité de cette mission étant d'ailleurs répétée tout au long du roman, même si : «*On est retourné chacun dans sa guerre. Et puis il s'est passé des choses et encore des choses, qu'il n'est pas facile de raconter à présent, à cause que ceux d'aujourd'hui ne les comprendraient déjà plus.*» (p.47).

D'autre part, le désespoir est atténué par le rire, par l'humour qui, nous indiqua Boris Vian, est «la politesse du désespoir» : il n'est pas de situation si insupportable ou si extrême qui, chez Céline, ne fournisse malgré tout matière à rire, soit qu'elle soit en effet comique, soit que le comique soit créé par la manière dont il en parle. Ce rire peut faire croire que Céline est méchant ; mais ne peut-on dire que cette méchanceté, qui camoufle mal les blessures que la vie lui a faites, est, en réalité, une bonté, qui a pour but de faire surgir la pitié, la seule chance de contraindre les humains à se prendre en pitié consistant à leur inspirer l'horreur de ce qu'ils sont devenus. Trotski allait écrire que «l'intensité de son pessimisme comporte en soi son antidote».

Enfin, ce voyage dans la nuit a un bout. Il est atteint à travers l'agonie de Robinson face à laquelle Bardamu regrette bien de ne pas avoir «*ce qui ferait un homme plus grand que sa simple vie, l'amour de la vie des autres*» (p.496), ce qui rendrait l'être humain «*grand comme la mort*» (p.496), «*la grande idée humaine*» (p.497). Ce seul regret de la fraternité, de la philanthropie, de l'amour réellement évangélique, suffit pour justifier cet ami qui fait d'ailleurs preuve de sensibilité : «*Je l'embrassai. Il n'y a plus que ça qu'on puisse faire sans se tromper dans ces cas-là*» (p.497), l'aide à mourir. Il s'exalte ensuite dans la vision d'un idéal : il souhaite avoir «*une superbe pensée tout à fait plus forte que la mort*», qui ferait que «*la vie ne serait plus rien elle-même qu'une entière idée de courage qui ferait tout marcher, les hommes et les choses depuis la Terre jusqu'au Ciel. De l'amour on en aurait tellement, par la même occasion, par-dessus le marché, que la Mort en resterait enfermée dedans avec la tendresse et si bien dans son intérieur, si chaude qu'elle en jouirait enfin la garce, qu'elle en finirait par s'amuser d'amour aussi elle, avec tout le monde. C'est ça qui serait beau !*» (p.501). Ces dernières pages du livre sont d'une profonde bienveillance, aider à mourir étant pour Céline la tâche humaine par excellence.

La destinée de l'œuvre

Le volume de 623 pages, qui avait été imprimé à la "Grande Imprimerie" de Troyes pour les "Éditions Denoël & Steele", parut le 15 octobre 1932, le premier tirage étant de 3 000 exemplaires. La bande portait : «*C'est le voyageur solitaire qui va le plus loin*». Au verso, on lisait : «Un livre promis à un retentissement exceptionnel. L'auteur débute en pleine maturité après une expérience de vie extrêmement riche et diverse. / Le livre : roman impossible à classer, difficile à définir à cause de son originalité. L'auteur tend à créer une image très fidèle de l'homme des villes, avec tout ce que terme suggère de complexe, d'abondant, de contradictoire. / Il a réussi le tour de force de transposer le parler populaire le plus dru et le plus vert dans le langage écrit. Il en résulte un livre d'une lecture aisée, d'un pittoresque prodigieux. / Il ne faudrait pas se méprendre au ton de "Voyage au bout de la nuit" et tenir ce livre, souvent satirique jusqu'à la férocité, pour un pamphlet. L'auteur conte de la manière la plus humble et la plus candide ; les esprits non prévenus devront s'incliner devant la

fidélité de son témoignage. / Son public : les médecins que l'auteur attaque avec une particulière violence, les universitaires, les lettrés.»

Le roman eut un succès immédiat, la nouveauté radicale du ton et du sujet provoquant un scandale. Même si les 3 000 exemplaires n'étaient pas encore tous vendus, les "Éditions Denoël & Steele", flairant la bonne affaire, en firent déjà imprimer d'autres, et diffusèrent auprès des critiques une notice biographique qui n'a pu être établie qu'à partir des indications données par Céline (il y mentionna : «S'est engagé en 1913 aux cuirassiers à Fontainebleau», alors que ça avait été en automne 1912 et à Rambouillet ; il prétendit : «travaille chez Ford», alors qu'il n'avait fait que visiter l'usine de Detroit les 5 et 6 mai 1925 à la tête d'une mission de médecins hygiénistes envoyés par la "Société des Nations"), et qui suggérait que le livre a un caractère autobiographique. Au total, Denoël & Steele allaient vendre 112 300 exemplaires.

Le livre apporta à Céline une célébrité immédiate et, l'imposa d'emblée comme l'un des écrivains majeurs de son temps.

Comme ce roman original, anarchique et corrosif, cette époustouflante dénonciation de «*la vacherie universelle*», cette vigoureuse dénonciation de l'absurdité de la guerre, de la criminelle bêtise du colonialisme, de l'abrutissement par l'industrialisation, de la misère des banlieues, de la pitoyable solitude des êtres humains, cette profonde interrogation philosophique sur la condition humaine, se démarquait tout à fait des romans contemporains par l'introduction du langage parlé, du français populaire que la littérature française avait pendant trois siècles pratiquement ignoré, et en tirait une force inédite, étonnant, déroutant, impressionnant ou dégoûtant, cela provoqua une sorte de déflagration extraordinaire, eut l'effet d'une bombe, fut le plus saisissant coup de théâtre littéraire de l'entre-deux-guerres, fut considérée comme un phénomène sans rapport avec aucun livre antérieur, violent délibérément les règles du jeu littéraire, fit scandale (d'autant plus que le narrateur était un médecin), déchaîna les passions et provoqua une polémique entre partisans et adversaires. Le cri de Bardamu était tel que, en l'entendant, toute la France fut saisie : gauche, droite, catholiques, athées.

Le 10 novembre, le journaliste Merry Bromberger, qui avait retrouvé celui qui se cachait derrière un pseudonyme, sous le titre "Le docteur X... alias M. Céline" publia dans "L'intransigeant" sa première interview, où il lui avait demandé à quel point il était Bardamu, pour faire la part de la pure imagination et du témoignage vécu. Le lendemain, l'anonymat fut levé.

Le 16 novembre, Céline, signant encore Louis Destouches, écrivit à Pierre Descaves : «Je commence à considérer que je ne suis plus tout à fait un homme anonyme.»

En 1957, il confia à la journaliste de "l'Express" Madeleine Chapsal : «Quand le livre est sorti, j'ai été emmerdé. Céline est le nom de ma mère. Je croyais passer inaperçu. Je croyais faire l'argent de l'appartement, me retirer de l'affaire et continuer la médecine. Mais j'ai été découvert par un journal qui s'appelait "Cyrano", qui a fini par me trouver après m'avoir cherché. À partir de ce moment la vie devenait impossible, la vie médicale je veux dire. Qui écrit n'est pas un médecin sérieux. Et puis j'ai été emmerdé parce qu'à ce moment-là Clichy n'était pas communiste. Or moi, je travaillais pour la mairie qui, elle, était communiste. Je faisais les visites de nuit ; pendant vingt-cinq ans j'ai été médecin de nuit, c'est-à-dire que l'ambulance venait me chercher, j'allais voir les assassinés, les morts, les diphtériques, etc. J'étais catalogué comme faisant partie de la mairie. Pourtant je n'ai jamais voté de ma vie, mais enfin ... Donc les autres médecins qui étaient réactionnaires disaient : "Ce cochon, il a travaillé avec la mairie communiste, dégueulasse !". Il y a toujours lutte. En ce temps-là c'était la réaction contre la mairie, maintenant c'est la mairie contre la réaction ! Demain, ça sera je ne sais pas quoi. Ça m'a rendu la vie impossible. Et puis le temps a passé. On m'a accusé aussi d'être antimilitariste. Tout ce qu'on dit... On dit n'importe quoi...» Plus loin, il considéra que le roman, «au point de vue technique, c'est un peu attardé».

La réception de ce premier roman de Céline fut marquée par le nombre exceptionnel des critiques, les uns l'accueillant avec enthousiasme, les autres avec indignation, car les prises de position étaient toujours passionnées ; on assista à de nombreuses et violentes réactions dans une polémique où frappe la férocité des attaques et l'exaltation des apologies ; le livre divisait parfois les membres d'une même rédaction ; à plusieurs reprises, la même publication donna des appréciations contradictoires.

Et un autre fait remarquable est le nombre d'écrivains notables qui furent sensibles au surgissement de ce nouveau confrère, soit qu'ils aient eu l'occasion de le manifester au moment de la publication, soit qu'ils l'aient fait par la suite ; l'admiration vouée à son talent littéraire ne fut pas le fait des seuls écrivains d'extrême droite (Léon Daudet, Drieu La Rochelle, Brasillach) mais fut partagée par des auteurs aux tendances les plus diverses (Mauriac, Nizan, Bataille, Gide, notamment).

Le roman, qui apparut comme un livre de gauche à une majorité de lecteurs, fut traité différemment par la critique de droite et par la critique de gauche, les différents chroniqueurs ayant, en ce qui concerne la langue, bien du mal à la nommer : parlée, argotique, populaire, propre à Céline, preuve de sa connaissance et de sa maîtrise de la langue...

La critique de droite traditionnelle, conservatrice, aristo-bourgeoise et chrétienne, ne pouvant supporter ce refus du conformisme et ces déversements de crudité, jugeant scandaleuse l'apologie du plaisir sexuel qu'avait faite Céline, vitupéra le livre, le qualifia d'ordure, de bouffonnerie. Mais s'opposèrent des activistes d'une droite extrême, plus radicale et même révolutionnaire, qui firent de la défense du roman leur cheval de bataille, se regroupant derrière Léon Daudet. D'autre part, quelques écrivains et intellectuels qui se reconnaissaient en tant que catholiques, qui étaient donc d'une tendance de droite modérée, louèrent le roman de Céline.

Alors que Céline avait présenté son livre aux "Éditions Gallimard" comme «*du populisme lyrique, du communisme avec une âme*», la critique de gauche, restée bouche bée devant ce qu'elle estimait à peu près unanimement un chef d'œuvre de la littérature, sensible à la véhémence subversive du livre qui détonait virilement dans le chœur asexué des académies. Pour sa forte critique du militarisme, du colonialisme et du capitalisme, il impressionna les hommes de gauche. Le roman passa d'abord pour l'œuvre «naturaliste» d'un écrivain «anarchiste» piétinant les plates-bandes, balayant les habitudes, lacérant les préjugés, peignant une humanité en déliquescence. La gauche se reconnaissait dans le diagnostic de ce médecin de «*la zone*» qui avait, mieux que personne, enregistré la détresse du siècle grâce à une écriture dont la franchise, la violence, la verve rompaient avec des siècles de beau langage pour retrouver le français parlé. Toute l'intelligentsia de gauche attribua au livre une portée révolutionnaire. Elle applaudit à ce gros pavé jeté dans la mare conformiste, éclaboussant les plastrons ; elle voyait en l'auteur l'un des siens, un porte-parole des milieux populaires et un militant antimilitariste. Le roman lui sembla appartenir à la littérature populiste, Céline ayant d'ailleurs indiqué avoir voulu profiter du succès qu'avaient alors des livres comme "*Hôtel du Nord*" d'Eugène Dabit. Comme le populisme continuait le naturalisme, on vit en Céline un successeur des romanciers naturalistes, de Zola. Mais, si Zola jugea le fait social sévèrement et avec un sérieux imperturbable et candide, il l'accepta, tandis que Céline le rejetait avec véhémence et avec une gaieté sarcastique qui fausse une secrète amertume. Et il n'avait pas pour le peuple l'attention bienveillante et la perspective politique souvent socialiste des auteurs populistes. D'autre part, les naturalistes et les populistes cherchaient à donner au lecteur l'illusion la plus parfaite de la vie par fidélité à l'expérience la plus largement partagée, tandis que Céline voulut surtout dorer la littérature française de ce qui lui manquait : le comique libérateur et le fantastique qui peut naître de l'évocation de la réalité sociale. Cependant, parmi les critiques de gauche, les marxistes de stricte obédience restèrent sur leurs gardes car ils ne trouvaient pas, dans le livre, la moindre trace de leurs espérances révolutionnaires ; puis ils ne manquèrent pas d'alerter leurs lecteurs sur les équivoques idéologiques qu'ils y percevaient. Mais les journaux à tendances anarchistes, "Le libertaire", "Le cri du jour" "Le canard enchaîné", s'emballèrent immédiatement pour le livre où tout pouvait leur plaire : les charges antipatriotiques, anticolonialistes et anticapitalistes, la mise à mal des normes, des institutions comme la Religion, la Science, l'État, etc., la détestation du monde, de l'humanité.

La première mention du livre fut faite le 15 octobre dans les colonnes de "Candide".

Le premier compte rendu fut publié dans le journal "L'information", le 28 octobre, Lucien Wahl portant ce jugement : «M. Céline fait écrire à son héros des phrases familières, avec des grossièretés énergiques et de l'élégance en même temps.»

Le 29 octobre, parut, dans "Monde", hebdomadaire dirigé par Henri Barbusse, liée de manière assez complexe avec les communistes, un article de Georges Altman, qui, d'emblée, exprima sa satisfaction devant «un livre qui ne vienne pas d'une école et qui ne fasse pas école, un livre seul, "sauvage", qui donne au lecteur cette sensation qu'une production en série lui a fait perdre : la surprise.» Il affirma que «n'est pas une plaisanterie littéraire, mais un livre dur, neuf, fort, disant l'âcre gout de la vie.» De ce fait, il gagna la reconnaissance à vie de Céline.

Le 31 octobre, dans un article de "Cœmedia" intitulé "Contre un roman de l'abjection", Gonzague Truc, proche de l'Action Française et de Charles Maurras, et fidèle à sa conception très classiciste de la littérature, condamna un «roman de l'abjection», le rejeta pour sa noirceur et sa dégradation de l'être humain. Il écrivit : «La guerre par exemple, il la fait tenir toute dans les réactions et les commentaires d'une lâcheté sans nom et l'on est accablé comme par un faix d'ordures de la bassesse et de l'ignominie des lieux communs que peut tirer une passion à ce niveau d'une bouche humaine.» Avec cette réception très négative, il posa les bases de la critique conservatrice : critique de l'amoralisme et du nihilisme du livre, dénonciation d'une arnaque littéraire à travers la crudité du langage, les excès dans les descriptions. Toutefois, il reconnut à Céline le pouvoir de son écriture : «Accordons, maintenant, qu'il se révèle dans ces longues et lourdes pages de véritables dons littéraires et un don d'évocation.»

Le même jour, dans "Le progrès" de Bordeaux, Marcel Lapierre dénonça un parti pris littéraire : «Est-ce bien du langage populaire? Je ne le crois pas. Céline use et abuse du procédé qui consiste à toujours placer le sujet à la fin de la phrase. [C'est] une formule adoptée pour son pittoresque et, si l'on veut, son incongruité.»

Le 1^{er} novembre, dans "Les cahiers du Sud", Jean Pallu critiqua «cette misanthropie latente, cette haine féroce des hommes qui court tout au long du roman. Pas un ne trouve grâce. [...] Pas la moindre pitié, pas le moindre amour. On dirait une série de petites vengeances.» Et il rejeta «un style heurté, vulgaire, un parti-pris d'écrire comme on parle entre copains, les mains aux poches, le mégot au bec, le soir après le boulot, devant un apéro bien tassé. Il vous choque, ce langage, dès le début. On s'y accorde assez vite ; du reste on s'y habitue. Puis la gêne revient, tenace quelques pages plus loin. On finit par deviner le procédé. On s'en irrite et on a raison de s'en irriter. Le plus gros défaut du livre à mon avis.

Le 10 novembre, fut publiée, dans "Paris-Soir", une interview avec Pierre-Jean Launay où il déclara : «Qu'importe mon livre? Ce n'est pas de la littérature. Alors? C'est de la vie, la vie telle qu'elle se présente. La misère humaine me bouleverse, qu'elle soit physique ou morale. Elle a toujours existé, d'accord ; mais dans le temps on l'offrait à un dieu, n'importe lequel. Aujourd'hui, dans le monde, il y a des millions de miséreux, et leur détresse ne va plus nulle part. Notre époque, d'ailleurs, est une époque de misère sans art, c'est pitoyable. L'homme est nu, dépouillé de tout, même de sa foi en lui. C'est ça, mon livre. [...] J'ai écrit comme je parle. Cette langue est mon instrument. Vous n'empêcheriez pas un grand musicien de jouer du cornet à piston. Eh bien ! je joue du cornet à piston. Et puis je suis du peuple, du vrai...»

Le 13 novembre, le journal anarchiste "Le cri du jour" s'exclama : «Un révolté? Mieux ! Un réfractaire. Réfractaire aux lois criminelles, aux billevesées et sornettes patriotiques, sociales et sentimentales.»

Le 15 novembre, dans "L'avenir", Lucien Descaves, écrivain naturaliste et libertaire, jugea que ce style totalement approprié «finit de donner à ce roman un caractère d'authentique œuvre d'art. [...] La phrase, brisée, rouée de coups, se prête docilement à des raccourcis saisissants. [...] Ce style lâche qui se traîne en savates sur la grammaire et qui délibérément adopte le langage apache, n'est du moins jamais monotone, et sa grossièreté finit par prendre une sorte de grandeur épique, d'émouvant lyrisme.» Il conclut : «Cet homme libre a écrit un ouvrage libre, susceptible d'ailleurs de provoquer dans les lettres, une véritable révolution, par ses hardiesses et par sa nouveauté.»

Le 23 novembre, dans "Le rouge et le noir", Charles Plisnier loua cet homme révolutionnaire, qui «méprise profondément l'élégance, les conventions et les fleurs de rhétorique» ; mais il ne tenta pas encore de digression politique, écrivant : «Sans doute, il ne faut pas chercher dans ces pages une leçon, un réconfort, un conseil».

Le 24 novembre, dans "Le temps", André Thérive jugea que «tant de grossièretés et d'obscénités le déparent qu'on ne peut en parler qu'avec précaution.»

Ce mois-là, dans une interview, Céline déclara : «*L'homme est nu, dépouillé de tout, même de sa foi en lui. C'est ça, mon livre.*»

Rapidement, on avait considéré que le roman devait obtenir le prix Goncourt. Céline fut reçu par trois membres du jury : Lucien Descaves (journaliste, romancier et auteur dramatique, qui avait été l'auteur de "Sous-offs", ouvrage antimilitariste qui lui avait valu des poursuites), Léon Daudet (homme au goût très sûr, déjà grand défenseur de Proust, mais aussi nationaliste ombrageux et réactionnaire, collaborateur du journal monarchiste "L'action française") et Jean Ajalbert (écrivain naturaliste, sympathisant anarchiste), qui le défendirent avec vigueur, et, à une réunion préparatoire, obtinrent que le prix lui soit attribué. Pourtant, contre toute attente, le 7 décembre, au premier tour de scrutin, par six voix contre leurs trois voix, furent choisis "Les loups", roman de Guy Mazeline. Comme Paul Léautaud raconta la scène dans son "Journal", on s'y rend compte à quel point l'affaire fit grand bruit dans le petit milieu littéraire de l'époque : qu'un roman superbement naturaliste à la Zola et désespérément subjectif à la Huysmans ait été boudé par les légataires d'Edmond Goncourt constituait un scandale, et suscita une querelle, une bataille rangée où s'entredéchirèrent jurés et journalistes : le psychodrame littéraire avait trouvé cette année-là son chef-d'œuvre fondateur. Dans les interviews parues le lendemain dans les journaux, Lucien Descaves révéla que ce retournement, obtenu par il ne savait quelles combinaisons élaborées en dehors de lui, était dû à la jalousie qu'on ressentait dans les milieux littéraires devant le succès de cet écrivain amateur ; une nouvelle fois, il quitta l'Académie Goncourt en faisant claquer les portes, disant qu'il n'y remettrait plus les pieds !

Céline remercia Léon Daudet de son appui dans une lettre où il lui confia : «*Je ne me réjouis que dans le grotesque aux confins de la Mort. Tout le reste m'est vain.*»

Dans les jours qui suivirent, l'éditeur fit paraître dans la presse des placards publicitaires avec la formule : «Les Goncourt ont voté. Mais le public a choisi !» Céline dénonça la «*crassouillerie*» des «*gendetlettres*». Si, le même mois, lui fut attribué le prix Renaudot au troisième tour du scrutin d'un jury qui agit comme une sorte de justicier venu réparer les injustices du Goncourt, cela ne le consola en aucune manière (ce prix ne rapporte pas d'argent !) ; à un journaliste venu l'interviewer, il confia : «*Les foules n'ont jamais été plus abruties, par le cinéma, par la radio, par tout ce tumulte où le livre, la chose écrite tombent comme un rappel importun de l'école, de la contrainte... Les Français n'aiment plus lire, mon cher monsieur, cela les fatigue... Comme d'ailleurs aussi de penser... Aussi pourquoi des auteurs un peu scrupuleux écrivent-ils encore?... Pour gagner leur vie?... Eh bien, je vous assure que je suis rudement tranquille avec les quinze cents francs par mois que me rapporte ici mon métier de médecin... Et je passe pourtant pour un de ceux qui ont gagné de l'argent avec leurs livres... .*

Le roman ne plut pas à sa mère, ce qu'il commenta ainsi : «*J'ai des ennuis avec ma mère, qui se mêle du "Voyage au bout de la nuit" et qui n'aime pas le rôle qu'elle y trouve. Toute cette imbécillité de petits-bourgeois, c'est un dégoût de plus, personne ne peut tolérer la vérité.*»

Comme un journaliste qui admirait le roman s'en était pris au président de l'Académie Goncourt, celui-ci le cita en justice ; il fut condamné au nom de «l'esprit de tendance» du livre et, surtout, de son «vocabulaire rempli d'expressions outrageusement triviales, grossières et intolérables», ainsi que en fonction du «testament de Goncourt» qui voulait récompenser les «tentatives nouvelles et hardies de la forme et de la pensée, à condition toutefois que ces tentatives n'aient pas pour conséquence de

gêner le lecteur au point de vue moral et de le détourner de la lecture par d'aussi désagréables surprises d'expression aussi choquantes, même dans les circonstances où elles sont utilisées».

À la suite du «scandale du Goncourt» se multiplièrent les critiques à connotation politique. Le journal communiste, "L'humanité", qui n'avait pas encore évoqué le livre, publia presque coup sur coup deux critiques d'intellectuels marxistes.

Le premier d'entre eux fut Paul Nizan, intellectuel normalien membre du Parti communiste depuis 1929, qui s'était fait connaître en publiant cette même année un texte à mi-chemin entre pamphlet et essai, "Les chiens de garde", qui s'en prenait aux philosophes et intellectuels dits «idéalistes» qui ne font que perpétuer et justifier la pensée bourgeoise en ne s'intéressant pas à la vie concrète des gens, donnant ainsi une caution scientifique et philosophique au système libéral et capitaliste ; le 9 décembre, dans le journal communiste "L'humanité", il salua ainsi "Voyage au bout de la nuit" : «Cet énorme roman est une œuvre considérable, d'une force et d'une ampleur à laquelle ne nous habituent pas les nains si bien frisés de la littérature bourgeoise» ; il y vit l'expression d'«une révolte haineuse, une colère, une dénonciation qui abattent les fantômes les plus illustres : les officiers, les savants, les blancs des colonies, les petits-bourgeois, les caricatures de l'amour.» Mais il fit preuve aussi de cette lucidité prophétique : «Cette révolte pure peut le mener n'importe où : parmi nous, contre nous ou nulle part.» «Il n'y a rien au monde que la bassesse, la pourriture, la marche vers la mort, avec quelques divertissements : les fêtes populaires.

Le même jour, fut publiée, dans "Les annales politiques et littéraires", une interview avec Paul Vialar où Céline déclara : «Ce qui m'intéresse par-dessus tout, c'est d'écrire, de dire ce que j'ai à dire, avec passion ; je ne pourrais pas le faire autrement. J'ai mis des années à rédiger "Voyage au bout de la nuit". Il me faudra peut-être cinq ans pour écrire le livre que j'ai commencé. Je veux qu'il soit comme une cathédrale gothique. On y verra des bons et des méchants, des assassins et des maçons, pêle-mêle tout d'abord, et puis tout s'ordonnera, si j'en ai la force, comme dans une cathédrale. Il faut longtemps pour penser un livre et pour l'écrire. Tenez, "Voyage au bout de la nuit" a d'abord été une pièce de théâtre. Ça s'appelait L'Église. Jouvet et Dullin l'ont eue entre les mains. Ça ne devait pas être jouable. Le roman? Eh bien, voilà, il y a eu cinquante mille pages, dans lesquelles j'ai rogné et taillé ; il a été dactylographié douze fois. Mon style? Lorsque je l'abaisse à la familiarité et à la grossièreté, c'est parce que je le veux ainsi.»

Le 10 décembre, fut publiée, dans "Monde", une interview avec Georges Altman où il déclara en particulier : «Elles sont près de moi ces banlieues, je les comprends, je les sens. Je dirai même qu'elles m'exaltent, ces mornes banlieues suburbaines.»

Le 19 décembre, dans "L'humanité", Jean Fréville publia un texte où chaque épisode du roman fut décrit dans des termes élogieux, le tableau de la guerre lui paraissant «un des plus puissants qui soient», tandis qu'on trouve aussi «une peinture hallucinante de la vie coloniale». Il apprécia que Céline «dénonce la guerre, le colonialisme, l'américanisme, la course au profit, l'exploitation des ouvriers, la paupérisation des masses, la saleté et la nuit que le capitalisme traîne après soi» ; qu'il «condamne sans appel la classe dominante et pourrissante» ; qu'il «exprime à la fois le désespoir d'un homme et un désespoir historique» ; il affirma que «le voyage au bout de la nuit doit nous mener à l'aube d'octobre» ; il qualifia ainsi le livre : «Une épopée du désespoir, une confession où le récit lyrique se mêle à la satire, avec une sincérité dans la pensée, une cruauté dans l'expression, une virulence dans le trait qui donnent à cet ouvrage son accent âpre et original.» Mais il constata que «la conclusion manque à son apocalypse. [...] Il ne voit pas le prolétariat, force neuve, classe révolutionnaire qui saisira des mains défaillantes de la bourgeoisie le flambeau de la civilisation. [...] Tout ce qui fait battre nos coeurs à coups précipités, l'amour de la classe ouvrière, la fièvre de la lutte, la fraternité des camarades, les combats fulgurants menés par le prolétariat pour la libération des hommes. Céline y demeure étranger. Il se heurte à la vie telle que l'a façonnée le capitalisme et il s'y enlise.»

Dans le numéro de décembre de "La Nouvelle Revue Française", Eugène Dabit ouvrit la voie aux interprétations philosophiques, sociales et politiques : «Voici une œuvre où la révolte ne naît pas de discussions esthétiques ou de symboles, où il ne s'agit pas d'art, de culture d'un Dieu mais d'un cri de protestation contre la condition humaine.» Dans son "*Journal intime*", il indiqua avoir vu «un homme, un camarade. Un voyageur solitaire» ; il ajouta : «Céline parle comme ceux du '*Voyage au bout de la nuit*', un argot...»

Le 10 décembre, dans "Les nouvelles littéraires", Edmond Jaloux admira la peinture de la guerre que donne "*Voyage au bout de la nuit*" : «Elle est l'une des plus fortes, l'une des plus tragiques qu'il nous ait été donné de lire. Cela ressemble ni à M. Dorgelès, ni à M. Henri Barbusse, ni à Erich-Maria Remarque. C'est à la fois plus atroce et moins pathétique.»

Le même jour, l'hebdomadaire de gauche "Monde" publia un bel article favorable, intitulé "*Les Goncourt avaient un grand livre, ils ne l'ont pas choisi*".

À l'inverse, le même jour, le chroniqueur littéraire du "Figaro", André Rousseaux lui consacra un très long article intitulé "*Le cas Céline*" qui fut la plus violente attaque de la critique de la droite : «Quoique le "*Voyage au bout de la nuit*" de M. Louis-Ferdinand Céline n'ait pas eu le prix Goncourt, que tout le monde lui attribuait à l'avance, il passionne l'opinion littéraire plus qu'aucun livre n'avait fait depuis longtemps. On prend violemment parti pour ou contre lui. Pour les uns, ce livre est une ordure; pour les autres, une œuvre de génie. Laissons le génie en repos ; il est toujours imprudent de le mettre trop vite en mouvement. D'ailleurs, il ne nous appartient pas de faire ici la critique du roman de M. Céline. Mais, qu'un livre, qui a tant pour rebuter d'abord, finisse par conquérir si puissamment certains lecteurs, voilà qui mérite d'être éclairci. Il y a, si l'on veut, un "*cas Céline*". C'est lui que nous voulons examiner. / Je ne crois pas que le "*Voyage au bout de la nuit*" ait pu s'imposer à personne, si ce n'est à quelques naturalistes invétérés, en tant qu'œuvre d'art. Je le dis tranquillement, au milieu des risées des "*célinophiles*", que j'entends déjà fuser. Parbleu non, qu'ils disent, pour parler comme leur auteur, ce n'est pas une œuvre d'art. Ce qu'il y a de magnifique, dans cette œuvre, c'est que ce n'est pas de la littérature. / Pardon. Un livre est un livre. Ce n'est ni une cuvette ni un parapluie. Un homme qui écrit un livre (j'entends un roman, un essai, un poème, non un livre d'algèbre ou de médecine) fait forcément de la littérature. Et j'aime mieux qu'il en fasse consciemment. Il est trop commode, sous prétexte de naturel, de dire qu'on n'est pas un artiste. Ce naturel-là est une sorte de mensonge: tout homme est, plus ou moins, un artiste latent, et du moment qu'il écrit un livre, c'est un artiste qui se manifeste. Qu'il croie devoir, pour faire plus vrai, transcrire le langage fruste ou incorrect des paysans ou des ouvriers, ce n'est pas une question de naturel, c'est une question d'art. Qu'on n'objecte pas qu'il s'agit d'être avant tout fidèle à la vie. La vie ne s'oppose pas à l'art, qui en est l'expression, ou plutôt elle ne s'oppose à lui que si l'on est tombé dans un état de barbarie qui méconnaît la puissance active de l'artiste, c'est-à-dire de la personne humaine considérée dans sa souveraineté individuelle, et qui abolit cette puissance et cette souveraineté dans je ne sais quelles forces vitales éparses à travers le monde, génératrices d'un art grégaire. Mais cela est une imposture : le monde, le monde humain comme le monde naturel, ne produit rien en fait d'art que ce que l'homme - un homme - en exprime. Le livre de M. Céline, pour revenir à lui, n'est pas plus la voix de la banlieue parisienne, que les livres de M. Giono, pour prendre un autre exemple, ne sont la voix des paysans bas-alpins. C'est une formule littéraire comme une autre. C'est une tentative d'art nouveau, après bien d'autres. Pour moi, je crois cette formule caduque autant que misérable. Et j'ajoute que ce n'est sûrement pas elle - car l'expérience du naturalisme aura au moins servi à cela - qui donne sa valeur au livre de M. Céline, aux yeux de nos contemporains. / Cette valeur tient à ce que ce livre affreux a de plus affreux, à son nihilisme total, à une anarchie qui ne laisse rien subsister de l'espoir d'ordre qui est le but de toute vie d'homme, au dedans de lui plus encore qu'en dehors. / Nous avons eu l'occasion de dire, déjà, que l'homme de notre temps a perdu l'intelligence de sa vie et de sa mort, qu'il ne saurait, le plus souvent, répondre à ces questions : "Que faisons-nous ici-bas, et où allons-nous?" Mais ces questions, il évite de se les poser dans leur terrible nudité. Ou bien il s'évade dans des divertissements. Ou bien il

s'efforce de parer, par un culte aveugle de la vie, au sentiment qu'il a une faillite de l'humanité. M. Céline, lui, éprouve ce sentiment plus violemment que personne, et il l'exprime comme personne n'a osé le faire - à l'exception cependant des dadaïstes et des surréalistes. C'est ce qui fait qu'il est accueilli avec une sorte d'extase par tant d'hommes qui voient justement dans son livre l'expression la plus terrible et la plus cynique du désarroi dans lequel la société humaine est tombée. Ce qui doit les émouvoir le plus, - plus que les invectives à l'armée, aux riches, à la société capitaliste, invectives qui relèvent en somme de l'anarchie banale - c'est la peinture faite par M. Céline de l'anarchie intérieure, qui montre le composé humain détruit par le dedans autant qu'il est atteint par l'extérieur. Ce sont des passages comme ceux-ci : *"On n'a plus beaucoup de musique en soi pour faire danser la vie, voilà. Toute la jeunesse est allée mourir déjà au bout du monde dans le silence de vérité. Et où aller dehors, je vous le demande, dès qu'on n'a plus en soi la somme suffisante de délire? La vérité, c'est une agonie qui n'en finit pas. La vérité de ce monde, c'est la mort. Il faut choisir, mourir ou mentir."* Ou encore : *"En vieillissant, on ne peut même plus la dissimuler sa peine, sa faillite, on finit par en avoir plein la figure de cette sale grimace qui met des vingt ans, des trente ans et davantage à vous remonter enfin du ventre sur la face. C'est à cela que ça sert, à ça seulement, un homme, une grimace, qu'il met toute une vie à se confectionner et encore qu'il arrive même pas toujours à la terminer tellement qu'elle est lourde et compliquée la grimace qu'il faudrait faire pour exprimer toute sa vraie âme sans en rien perdre."* / J'avoue d'ailleurs que des lignes comme les dernières de ce passage ménagent une sorte de rentrée de l'humain dans l'inhumain qui me rallieraient peut-être moi aussi, après quelques préventions et quels dégoûts, à l'œuvre épouvantable de M. Céline. Cette rentrée n'est heureusement pas la seule dans le *"Voyage au bout de la nuit"*. Et c'est ce qui pourrait sauver ce livre d'un pessimisme vraiment trop absolu pour être l'expression fidèle de notre pauvre humanité, si lamentable qu'elle paraisse. On déforme aussi bien l'homme à le simplifier arbitrairement par en bas qu'à l'embellir de façon factice. La vraie beauté de l'homme, c'est sa complexité, toujours troublante, jamais résolue, mais consciente de son mystère. C'est pourquoi, dans l'examen du "cas Céline", il faut noter parmi les meilleures raisons que le *"Voyage au bout de la nuit"* ait d'émouvoir un honnête homme, certains autres passages, notamment un que voici, et qui semble d'autant plus beau que c'est peut-être la seule page, dans ce sombre livre, où paraisse le lumineux visage de l'amour. Le héros du roman quitte une femme qu'il a aimée. *"Je l'ai embrassée Molly, dit-il, avec tout ce que j'avais encore de courage dans la carcasse. J'avais de la peine, de la vraie, pour une fois, pour tout le monde, pour moi, pour elle, pour tous les hommes."* Et il ajoute ceci, qui a le son d'une grande et profonde vérité : *"C'est peut-être ça qu'on cherche à travers la vie, rien que cela, le plus grand chagrin possible pour devenir soi-même avant de mourir."* / C'est vrai : souffrir par amour, c'est ce qui fait la noblesse d'une vie humaine, c'est ce qui lui donne une valeur unique. Mais il faut bien voir que ce privilège a tous les caractères d'un privilège, qu'il n'est pas répandu parmi les hommes comme la capacité de boire et de manger, que c'est au contraire l'égoïsme qui est naturel à l'homme, comme à tout animal, tandis que l'amour, s'il s'agit de le faire passer du domaine de l'instinct (où il est une sorte d'égoïsme qui s'ignore) sur le plan de la vertu, c'est un effort exceptionnel, c'est un mérite singulier. Alors commence la beauté de la souffrance. Toutes choses que les révolutionnaires ignorent ou oublient, quand ils caressent le rêve d'un amour qui serait universellement répandu dans une humanité paradisiaque. / Leur imagination comble l'homme de vertu comme elle le comble de richesse. Mais, dans le même temps qu'elle se livre à ces générosités naïves et fallacieuses, sa méconnaissance de l'élément exceptionnel qui fait de l'homme un héros dans l'univers se retourne contre l'humanité qu'elle prétend cherir. La révolution qui se targue de changer l'homme ne peut pas le gratifier, par la force de son désir, d'un don naturel qu'il ne possède pas; mais, en s'attachant à cette seule nature, elle arrive, quand les illusions dont elle l'a ornée s'en sont allées, à la voir beaucoup plus misérable que ne la voient les esprits qui ont placé plus justement, du côté de la conscience, les possibilités de la noblesse humaine. / C'est alors la déchéance complète, dont le livre de M. Céline est finalement le tableau le plus navrant qu'on ait produit. On pourrait citer cent traits de ce tableau (ou plutôt on ne pourrait pas les citer, du moment que l'on garde quelque respect pour le composé humain que le pessimisme excessif de M. Céline abolit). Nous n'en retiendrons qu'un seul, et encore nous faudra-t-il expurger la citation. M. Céline s'arrête un moment devant un autre des priviléges de la créature humaine: la parole. Et voici ses réflexions : *"Quand on s'arrête à la façon*

dont sont formés et proférés les mots, elles ne résistent guère nos phrases au désastre de leur décor baveux... Cette corolle de chair bouffie, la bouche, qui se convulse à siffler, aspire et se démène, pousse toutes espèces de sons visqueux à travers le barrage puant de la carie dentaire, quelle punition ! Voilà pourtant ce qu'on nous adjure de transposer en idéal. C'est difficile. Puisque nous sommes que des enclos de tripes tièdes et quasi pourries nous aurons toujours du mal avec le sentiment." / Ne nous indignons pas. N'attachons pas plus d'importance qu'elle ne le mérite à une vision de l'être humain qui a probablement pour défaut d'être celle d'un carabin jeté dans les horreurs de la vie médicale avec une formation générale insuffisante. Ce qui me paraît à retenir ici, c'est que l'anarchie poussée jusqu'au bout n'omet pas de découronner l'homme de tous ses honneurs. Sur l'art, sur l'amour, on peut discuter, on peut noyer l'erreur dans l'illusion, quand une civilisation est aussi tourneboulée que la nôtre. Mais la parole, cette manifestation concrète de la mémoire, cet élément préliminaire à toute science et à tout art, cela pouvait sembler un des caractères les plus visibles de l'être humain, un de ceux dont il est le plus difficile de le priver. C'est peut-être ce qui reste de plus sûr à l'homme quand il est tombé dans de grandes incertitudes à l'égard de lui-même. Un révolutionnaire de qualité dans la littérature contemporaine, M. Georges Duhamel, nous montre à quel point la parole peut rendre à l'homme le sens de sa destinée, quand, du sein de l'anarchie où s'ouvrait sa carrière, il y a vingt-cinq ans, il a lancé vers le verbe ce salutaire appel : "Mes mots, mes mots! pleins et nourris, / Je vous ai pris aux livres de quiconque parle / Et vous aime, ô le meilleur bien de mon pays." / En face de ce cri, la page quasi blasphématoire de M. Céline sur la parole humaine est une de celles qui donnent à son livre son véritable aspect : celui de suicide manqué. Il est vain de parler d'art à ce sujet comme nous l'avons fait en commençant, vain même de parler de vie autre qu'organique et cellulaire. Mais nous avions raison, par contre, d'évoquer au sujet de ce livre le souvenir de dada. (Les surréalistes sont d'ailleurs les lecteurs les plus réjouis du "Voyage au bout de la nuit"). Le fond de l'anarchie est toujours le même, et le mépris de la parole intelligible est un effet de la dislocation de l'être humain poussée à son extrémité. Céline rejoints logiquement Dada. / Il reste à se demander si l'homme ainsi détruit garde quelque intérêt. Celui que le poète appelait un dieu tombé qui se souvient des cieux n'est plus qu'un assemblage de matière engagé dans un circuit de vie organique, entre la génération et la pourriture. Et le bonheur d'un tel homme serait que ce circuit ne fût pas habité par une âme. "Tout notre malheur, dit encore M. Céline, vient de ce qu'il nous faut demeurer Jean, Pierre ou Gaston coûte que coûte pendant toutes sortes d'années. Ce corps à nous, travesti de molécules agitées et banales, tout le temps se révolte contre cette farce atroce de durer. Elles veulent aller se perdre nos molécules, au plus vite, parmi l'univers, ces mignonnes! Elles souffrent d'être seulement nous, cocus d'infini." / Arrêtons-nous sur ces deux derniers mots. Il n'y en a pas, dans les six cents pages de ce livre horrible, qui montrent mieux ce qu'il représente: un moment abominable de la détresse humaine. »

Le 13 décembre, à la une du "Figaro", un article de l'écrivain catholique Georges Bernanos qu'il écrivit pour s'opposer à celui d'André Rousseaux : «M. Céline scandalise. À ceci, rien à dire, puisque Dieu l'a visiblement fait pour ça. Car il y a scandale et scandale. Le plus redoutable de tous, celui qui coûte encore plus de sang et de larmes à notre espèce, c'est de lui masquer sa misère. Que ce grand mouvement de poésie passe ou non inaperçu de mes contemporains, cela ne m'importe guère, non plus, je suppose, qu'à M. Céline. J'essaie simplement de calculer sa puissance et sa portée, déjà mesurables d'ailleurs à certain grondement souterrain et à l'ébranlement de plusieurs gloires usurpées. [...] Pour nous la question n'est pas de savoir si la peinture de M. Céline est atroce, nous demandons si elle est vraie. Elle l'est. Et plus vrai encore que la peinture, ce langage inouï, comble du naturel et de l'artifice, inventé, créé de toutes pièces à l'exemple de la tragédie, aussi loin que possible d'une reproduction servile du langage des misérables, mais fait justement pour exprimer ce que le langage des misérables ne saura jamais exprimer, la sombre enfance des misérables. Oui, telle est la part maudite, la part honteuse, la part réprouvée de notre peuple. Et certes, nous conviendrons volontiers qu'il est des images plus rassurantes de la société moderne. [...] Une chrétienté, voyez-vous, ça ne se refait pas sans un peu de scandale et même comme l'écrivait jadis le jeune Lyautey - sans inquiéter les fortunes. Une chrétienté peut se refaire, à condition d'en courir les risques. Et le monde moderne ne paraît pas très décidé à les courir. En sorte que ce voyage au bout

de la nuit n'est pas près de finir - mais on en verra sûrement le bout. Le bout de la nuit, c'est la douce pitié de Dieu à laquelle je m'étais permis de renvoyer un jour M. Maurras, et dont le seul nom l'a fait - du diable si je sais pourquoi ! - siffler et grincer comme un rat pris sous une poutre - la douce pitié de Dieu, c'est-à-dire la profonde - la profonde Éternité se réjouit en ces termes : M. Céline a raté le prix Goncourt. Tant mieux pour M. Céline.»

Le 14 décembre, "Le canard enchaîné" fut lui aussi très admiratif du livre : «Nous le lisons et nous l'aimons tout de suite. Nous ? C'est à dire tous ceux qui ont gardé quelque rage au ventre, quelque fiel dans le cœur. Nous qui n'acceptons ni le monde comme il va, ni la société ou nous sommes, ni les hommes tels qu'ils sont.»

Le même jour, Max Descaves, fils de Lucien Descaves, publia dans "Vu" un article sur Céline où fut reproduite l'image aujourd'hui célèbre, publiée d'abord dans "L'illustre national" en 1915, montrant le maréchal des logis Destouches qui avait, à vingt ans, pendant la guerre, réalisé fait d'armes qui lui avait valu sa fameuse blessure et une médaille. On découvrit un médecin de banlieue pauvre, qui s'habillait chez les fripiers. Il allait donc être assailli par les journalistes auxquels il répondit tout en continuant d'exercer la médecine.

Le 17 décembre, Roger Bourget-Pailleron, dans "L'opinion", estima que le propos du livre est gâché par la propension de Céline à exagérer ; là où sa critique de la société aurait pu être constructive, elle en devint ridicule : «Je persiste à croire qu'il compromet ses meilleures réussites en se livrant à une entreprise de déformation purement artificielle. [...] M. Céline a voulu trop bien faire. À pousser le tableau trop au noir, il le rend irréel.»

Le même jour, s'exprima de nouveau, dans la revue "Monde", Georges Altman. Se joignit à lui Lucien Descaves qui, au sujet du prix Goncourt, révéla le pot aux roses : «Je sais les moyens dont certains disposent pour imposer leur choix. Je sais la presse qui est vendue et ceux qui sont à vendre ; je n'y peux rien.» et il indiqua les raisons de son amour pour le roman. Les deux hommes défendirent le style : «On dit de ce livre : mal écrit ! mal écrit ! Alors qu'il s'est tout simplement fait une langue à lui, une belle langue personnelle qui en vaut une autre n'est-ce pas? [...] Ça vaut du Zola, avec certaines pages même plus pensées que Zola.» Zola, écrivain qui appartient à l'imaginaire de la gauche, remplaça donc Rabelais dans les références. Et Lucien Descaves apprécia «un ruissellement continu d'images d'une audace, d'une vie et, ayons le courage de l'écrire, de vérités surprenantes. Jamais l'homme ne fut mis aussi brutalement en tête-à-tête avec l'homme.» Charles Plisnier renchérit : «Une lucidité épouvantable. Aucune couleur, presque aucune lumière ; un fond fuligineux de désastre, de spleen, de lâcheté, de bêtise, sur lequel se détachent des hommes et des femmes plus atroces que des caricatures et pourtant plus vrais, plus saignants, plus respirants que la vie.»

Le 19 décembre, dans le grand quotidien conservateur de l'époque "Le temps", Émile Henriot reprit la dénonciation des excès de Céline : «C'est un problème de morale que pose à nos yeux ce livre excessif. [...] Quand on se pique d'être réaliste, il faut l'être objectivement, et tout dire, en bien comme en mal. [...] Parti-pris pour parti-pris, nous finirions même par préférer celui de l'école adverse, qui, à la peinture systématique de la laideur, préfère la peinture systématique du beau idéal.»

Le 22 décembre, de nouveau dans "Candide", Léon Daudet fit paraître un article exprimant son avis détaillé et élogieux. Comme les autres critiques, il replaça le roman dans la continuité de l'histoire littéraire, mais pour faire de Céline l'héritier de Rabelais, de Balzac, de Barrès et de Proust, en rejetant la filiation avec le naturalisme qui lui faisait horreur. En ce qui concernait la guerre, alors qu'on aurait pu penser que, en raison de son «nationalisme intégral», la charge antipatriotique de Céline lui avait déplu, il la relativisa : «Le récit de la guerre, fait par un couard, ne peut être qu'une série de blasphèmes, plus ou moins pittoresques, qui ont au moins l'avantage de la verve sur les tirades pleurardes du pacifisme.» Il ne s'attarda pas non plus trop sur les pages consacrées à l'Afrique et à la colonie. Par contre, il trouva «hallucinatoirement vérifique» la description des États-Unis, et se livra à

une longue liste des périls de la modernité en ce pays, de la verticalité des gratte-ciels au stress généralisé de la population, du vrombissement des voitures à la standardisation de la vie. Il comprenait le roman comme un cri de détresse, de révolte, de haine, un appel désespéré dans cette société moderne pour un retour aux sources, une contre-révolution qui stopperait la machine effrayante du progrès technique qui standardise l'humanité. Comme tous les intellectuels d'extrême-droite de l'époque, il refusait le modernisme, la façon dont la société capitaliste a normalisé les vies sur terre. «Nous vivons, comme au XVI^e siècle et plus peut-être que sous la Révolution, un temps de trouble général, où tout est remis en question. Mais, pour que les choses reviennent en ordre, il faut qu'elles soient allées au bout du désordre - plus exactement "de la nuit" - afin que le jour et la hiérarchie les récupèrent, frémissant encore de leur émancipation». Mais le roman lui plut surtout grâce à la seconde partie, qui porte sur la carrière en France d'un médecin faisant face à toute la misère du monde. En ce qui concerne le style, il estimait la langue de Céline plus proche de la langue classique que certaines qui s'en réclamaient, par sa proximité avec les langues antiques : «Les inversions latines y abondent. On y trouve des composés de forme grecque, des salmigondis syntaxiques, du rire franc et de la pestilence. [...] On connaît, dans l'Antiquité, un ouvrage analogue : le "Satyricon" de Pétrone.»

Le 29 décembre, dans "La dépêche", Paul Bourniquel s'opposa au rapprochement fait par Daudet avec Rabelais en affirmant : «On sait bien que Rabelais est volontiers intestinal. Mais il l'est joyeusement, avec une grande et forte et naturelle simplicité. M. Céline l'est tristement et avec une pré-méditation de mauvais aloi que l'intérêt de la chose ne justifie manifestement point.»

Le 30 décembre, "Le libertaire" n'y alla pas par quatre chemins : «Comment ne pas sympathiser, nous anarchistes, avec cet homme, éternel insatisfait, avec [...] son insoumission totale à la guerre et à ses horreurs, à la vieille société bourgeoise profondément pourrie, à son besoin de dominer les malheureux.»

Le 31 décembre, dans "L'écho de Paris", François Mauriac manifesta son admiration : «Ce livre asphyxiant dont on n'a que trop parlé à l'occasion des derniers prix, et dont il ne faut conseiller la lecture à personne possède le pouvoir de nous faire vivre au plus épais de cette humanité désespérée qui campe aux portes de toutes les grandes villes du monde moderne. Humanité qui n'est pas le peuple, ni même le prolétariat, qui erre dans une jungle au-delà de tout espoir, de toute pitié dans la saleté, dans la haine et dans le mépris de sa propre misère - et le nom même de charité ne lui est plus connu.» Céline allait lui écrire pour le remercier de son texte bienveillant sur le roman, mais garda ses distances avec son analyse : «*Rien cependant ne nous rapproche, rien ne peut nous rapprocher ; vous appartenez à une autre espèce, vous voyez d'autres gens, vous entendez d'autres voix. Pour moi, simplet, Dieu c'est un truc pour penser mieux à soi-même et pour ne pas penser aux hommes, pour déserter en somme, superbement.*»

En janvier 1933, dans "L'étudiant socialiste", Claude Lévi-Strauss, à l'âge de vingt-cinq ans, affirma que "Voyage au bout de la nuit" offre «les pages les plus véridiques, les plus profondes et les plus implacables qui aient jamais été inspirées à un homme qui refuse d'accepter la guerre.» Il écrivit encore : «On peut hésiter sur le nom à donner à cet énorme ouvrage de six cents pages, d'une narration si serrée et continue qu'on se le figurera sans peine écrit en un seul paragraphe [...] Mais on n'hésitera certainement pas sur la place qui doit lui être attribuée dans la littérature contemporaine ; le "Voyage au bout de la nuit", de Louis-Ferdinand Céline, est sans doute l'œuvre la plus considérable publiée depuis dix ans.» Il invita à établir un rapprochement entre deux récits dont les narrateurs s'enfoncent au cœur de l'Afrique pour y retrouver un autre Européen : «Que de noms surgissent quand on lit cette évocation coloniale [les tribulations africaines de Bardamu] ! On pense à Conrad, mais à un Conrad dont les brumes de poésie et de mystère se seraient coagulées et solidifiées en arêtes coupantes ; où les aventuriers sont plus simplement des exploiteurs et des escrocs, les indigènes secrets, des imbéciles, le cerveau des Européens [...], une masse moisissante d'alcool, de vérole et de fièvre».

Le 3 janvier, dans "Le Figaro", Henri de Régnier donna un article intitulé "*Une répugnante confession*" : «C'est ce que l'on pourrait appeler un récit "à tiroirs", sans intrigue, sans action, et qui consiste en une suite de tableaux et d'épisodes destinés à nous donner des vues sur la vie, les êtres, et sur le narrateur de cette fastidieuse, morne et répugnante confession qui pourrait se continuer indéfiniment, qui commence sans raison et se termine de même. Le narrateur est un sombre bavard et un raseur impitoyable dont il nous faut écouter l'intarissable monologue. [...] Sa satire est déplorablement dépourvue d'esprit et de lyrisme. M. Céline s'en tient à un réalisme bassement terre à terre que ne relève ni l'originalité de l'observation ni la qualité du style. [...] Mais M. Louis-Ferdinand Céline n'est pas tout à fait dépourvu de tout talent. S'il en manquait complètement, j'aurais abandonné en cours de route Bardamu et sa déplaisante compagnie.» Il vit dans la langue une dégénération de la langue des naturalistes : «Zola, certes, ne fut pas en style un puriste. Il écrit gros, comme il voit, mais il écrit dans une langue correcte. Or cette langue de Zola, je la retrouve chez M. Céline, mais tournée en jargon, devenue parfois presque inintelligible et transformée par un bas apport argotique en une sorte d'affreux langage "populo", dont la vulgarité fabriquée sonne d'ailleurs faux.»

Le même mois, Georges Bataille, le futur auteur de "*La littérature et le mal*", publia, dans "La critique sociale", un article dans lequel il écrivit : «Le roman déjà célèbre de Céline peut être considéré comme la description des rapports qu'un homme entretient avec sa propre mort, en quelque sorte présente dans chaque image de la misère humaine qui apparaît au cours du récit. Or, l'usage que fait un homme de sa propre mort - chargée de donner à l'existence vulgaire un sens terrible - n'est nullement une pratique nouvelle : il ne diffère pas fondamentalement de la méditation monacale devant un crâne. Toutefois la grandeur du "Voyage au bout de la nuit" consiste en ceci qu'il n'est fait aucun appel au sentiment de pitié démente que la servilité chrétienne avait lié à la conscience de la misère. [...] Il n'est plus temps de jouer le jeu dérisoire de Zola empruntant sa grandeur au malheur des hommes et demeurant lui-même étranger aux misérables. Ce qui isole le livre et lui donne sa signification humaine, c'est l'échange de vie pratiqué avec ceux que la misère rejette hors de l'humanité - échange de vie et de mort, de mort et de déchéance : une certaine déchéance étant à la base de la fraternité quand la fraternité consiste à renoncer à trop de revendications et à une conscience trop personnelle, afin de faire siennes les revendications et la conscience de la misère, c'est-à-dire de l'existence du plus grand nombre.»

Ce mois-là encore, alors que la traduction du livre en allemand avait été confiée à Isak Grünberg, un journaliste autrichien dont la compétence était reconnue, comme le parti nazi avait pris le pouvoir et qu'il était juif, le texte fut falsifié et le livre fut considéré comme un témoignage sur la décadence française

En février fut rapporté par un journaliste du "Petit Marseillais", cet bref avis de Jean Giono d'habitude plus lyrique : «Très intéressant mais de parti pris. Et artificiel. Si Céline avait pensé vraiment ce qu'il a écrit, il se serait suicidé.»

Le 22 février, Céline recommanda à l'États-Unien John Marks qui traduisait son livre en anglais : «*Tâchez de vous porter dans le rythme toujours dansant du texte... Tout cela est danse et musique.*»

Le 3 mars, dans une lettre à Victoria Ocampo, Drieu La Rochelle lui confia : «Je suis navré à la pensée que tu ne peux pas comprendre Céline. C'est l'autre face de l'univers que tu ne connais pas, la face de la pauvreté, ou de la laideur, ou de la faiblesse. Je persiste à croire que c'est un livre sain. Ce sont tous les gens malsains à Paris qui le détestent. C'est tellement l'Europe d'après-guerre, l'Europe de la crise permanente, l'Europe de la révolution, l'Europe qui crève, qui va faire n'importe quoi pour ne pas crever.»

Le 16 mars, Céline publia, en première page de "Candide", un hebdomadaire de droite, un article titré "*Qu'on s'explique ! Postface de Voyage au bout de la nuit*". Il y vit un moyen de répondre

longuement à ses pourfendeurs. L'origine de ce texte était une lettre publiée dans le "Bulletin du livre", en janvier, provenant d'un lecteur qui affirmait n'avoir gardé que dix pages du roman, les seules valables à son avis. Cette lettre ayant déclenché une petite polémique, Céline s'en amusait. Dans ce texte, il réfutait toutes les allégations de réalisme, d'autobiographie que les critiques avaient pu voir dans son roman ; il faisait savoir : «*Le genre Céline? Voici comment il procède... Un ! deux ! trois ! n'en perdez pas un mot de ce qui va suivre ! [...] La vie donc, je la retiens, entre mes deux mains, avec tout ce que je sais d'elle, tout ce qu'on peut soupçonner, qu'on aurait dû voir, qu'on a lu, du passé, du présent, pas trop d'avenir (rien ne fait divaguer comme l'avenir), tout ce qu'on devrait savoir, les dames qu'on a embrassées, ce qu'on a surpris ; les gens, ce qu'ils n'ont pas su qu'on savait, ce qu'ils vous ont fait ; les fausses santés, les joies défuntées, les petits airs en train d'oubli, le tout petit peu de vie qu'ils cachent encore, et le secret de la cellule au fond du rein, celle qui veut travailler bien pendant quarante-neuf heures, pas davantage, et puis qui laissera passer da première albumine du retour à Dieu... [...] Ayant amalgamé tant bien que mal [...] hommes, bêtes et choses au gré de nos sens, de notre mémoire infirme [...], nous étendons le tout [...] comme une pâte sur le métier. [...] La voici torturée par le travers et par le large, cette drôle de chose, presque jusqu'à ce qu'elle craque... Pas tout à fait. Ça crie, forcément... Ça hurle... Ça geint... Ça essaye de se dégager... On a du mal... Faut pas se laisser attendrir... Ça vous parle alors un drôle de langage d'écorché... Celui qu'on nous reproche... [...] Pâte pauvre qui ne tiendra guère, sans grâce, ni forme... Recommencer ne sert à rien... Ce qui sort loupé l'est bien... Le Temps se charge du reste... Ce n'est pas du grand art, sans doute, mais il vaut bien, tout considéré, l'autre.» Au passage, il s'était rengorgé : «*Pas de fausse modestie, mon gros tambour m'a valu 100 000 acheteurs déjà, 300 000 lecteurs et m'en vaudra, bien exploité, encore au moins autant [...] Sans compter le cinéma.*» Si Céline était assurément écrivain depuis la parution de "*Voyage au bout de la nuit*", il en a pris conscience au moment de la rédaction de cette postface dans laquelle Frédéric Vitoux allait voir «un minuscule art poétique, le premier manifeste célinien». Le texte fut inséré dans une édition spéciale de "*Voyage au bout de la nuit*", avec les meilleures critiques parues dans la presse.*

Le 26 mars, Freud, en très conventionnel bourgeois viennois, écrivit à Marie Bonaparte : «J'ai entrepris de lire le livre de Céline et en suis à la moitié. Je n'ai pas de goût pour cette peinture de la misère, pour la description de l'absurdité et du vide de notre vie actuelle, qui ne s'appuierait pas sur un arrière-plan artistique ou philosophique. Je demande autre chose à l'art que du réalisme. Je le lis parce que vous désiriez que je le fasse.»

En mai, sur un exemplaire de "*La condition humaine*" dédicacé à Céline, André Malraux nota : «Avec la grande sympathie artistique d'A. Malraux.»

Le même mois, dans un article intitulé "*Céline et Poincaré*", Léon Trotski compara ces deux hommes qui, selon lui, incarnaient la complexité de la nature française : d'un côté, Poincaré, l'homme d'État représentant la tradition républicaine, et symbolisant une France qui s'embourgeoisait ; de l'autre côté, Céline à qui sa hardiesse permettait de ne respecter aucune des conventions littéraires, philosophiques et politiques. Il donna un bel éloge de "*Voyage au bout de la nuit*": «Le génie français a trouvé dans le roman une expression inégalée. Céline n'écrira plus d'autre livre où éclatent une telle aversion du mensonge et une telle méfiance de la vérité. Cette dissonance doit se résoudre. Ou l'artiste s'accommodera des ténèbres, ou il verra l'aurore. [...] Le style de Céline est subordonné à sa perception du monde. À travers ce style rapide qui semblerait négligé, incorrect, passionné, vit, jaillit, palpite la réelle richesse de la culture française, l'expérience affective et intellectuelle d'une grande nation dans toute sa richesse et ses plus fines nuances. En même temps, Céline écrit comme s'il était le premier à se colleter avec le langage. L'artiste secoue de fond en comble le vocabulaire de la littérature française. [...] L.F. Céline est entré dans la grande littérature comme d'autres pénètrent dans leur propre maison. Homme mûr, munie de la vaste provision d'observations du médecin et de l'artiste, avec une souveraine indifférence à l'égard de l'académisme, avec un sens exceptionnel de la vie et de la langue Céline a écrit un livre qui demeurera, même s'il en écrit d'autres et qui soient du niveau de celui-ci.» Cependant, il le démystifia avec toute la rigueur de la dialectique marxiste :

«Céline montre ce qui est. Et c'est pourquoi il a l'air d'un révolutionnaire. Mais il n'est pas révolutionnaire et ne veut pas l'être. Il rejette non seulement le réel, mais ce qui pourrait s'y substituer. Il soutient l'ordre social existant. Même s'il estime, lui, Céline, qu'il ne sortira rien de bon de l'homme, l'intensité de son pessimisme comporte en soi son antidote.» À ses yeux, Céline donnait «une vue passive du monde avec une sensibilité à fleur de peau, sans aspiration vers l'avenir (qui n'est donc pas révolutionnaire) ; c'est là le fondement psychologique du désespoir, un désespoir sincère qui se débat dans son propre cynisme» ; il considérait qu'il rejetait non seulement le réel mais aussi ce qui pourrait s'y substituer, qu'il soutenait donc «l'ordre social existant».

En juillet, dans la revue "Germinal", Élie Faure, très grande et très respectable figure de l'histoire de l'art, publia un article où il écrivit : «Que le récit d'un tel désastre, dû à l'une de ses victimes, nous paraisse aussi atroce, peut-être plus poignant que la scène elle-même, n'est-ce pas une preuve nouvelle de la grandeur de l'homme, décidé à tirer parti de sa misère même, et à emprunter aux ruines qu'il entasse les matériaux des édifices qu'il bâtit? [...] Voici la grandeur de ce livre. Il est pur. Il est le produit le plus exact et le plus poignant de son époque. Jésus en croix était malpropre, souillé de sang, de déjections, de pus, et qui fût passé par là se fût détourné de sa route pour vomir son dégoût. Mais ceux qui ont tenu dans leurs bras son cadavre visqueux en restent lavés pour des siècles. [...] Il y a toujours quelque artifice en chaque créateur, fût-il grand, une façon de parler non tout à fait superposable à la manière de sentir, sinon de penser. Le génie, c'est d'arriver à les coller l'une à l'autre. Et nul n'en fut plus près que Céline, parce que, l'impression étant neuve, il a tenté d'instinct de lui faire un vêtement neuf. Il a perdu le respect de tout ce qui a cessé d'être respectable.

Le 1^{er} octobre, cédant aux instances de son ami, Lucien Descaves, Céline prononça à Médan un discours public, le seul de sa carrière littéraire, "**Hommage à Zola**", où il indiqua, en fait, ce qui le séparent de lui, où il se dissocia du naturalisme.

Cette année-là, dans un article de "La revue anarchiste" consacré à "*Voyage au bout de la nuit*", un dénommé "Nobody" y vit «un pamphlet contre l'argent, qui tient les fils de toutes les marionnettes, de la putain au général, du curé à la tapette, les leviers de toutes les formes d'oppression, de la caserne à la maison de fous, de l'hôpital à la prison : voilà le fond du livre.»

En janvier 1934, parut en U.R.S.S. la traduction en russe de "*Voyage au bout de la nuit*", à laquelle avaient participé Elsa Triolet et Louis Aragon en fournissant une aide pour la compréhension des expressions populaires. Mais le livre fut lourdement sabré, et précédé d'une préface d'Anissimov où on lit : «Céline a écrit une véritable encyclopédie du capitalisme agonisant. [...] Mais, après avoir si hardiment regardé la réalité en face, il s'est refusé à la comprendre. Il s'est figé dans l'horreur. L'idée de lutte ne lui vient même pas à l'esprit. L'indignation à laquelle il est en proie est sans but. Il ne réfléchit pas au mécanisme social qui a engendré la monstruosité qui s'étale à ses yeux. [...] Cette impuissance, cette soumission larmoyante sont le propre de Céline. Ce n'est pas par hasard qu'il aime à nommer la réalité un "délire". Il se réfugie dans ses visions de cauchemar pour éviter de répondre à la question : que faire? [...] Le livre de Céline traduit avec une force exceptionnelle le sentiment de peur devant la mort en restant dans le cadre du biologique, de l'animal. Il évite avec soin le terrain où se déroulent les faits en question. À cause de cela, les images de la guerre impérialiste perdent de leur valeur, elles sont empreintes du trouble petit-bourgeois devant "Les horreurs de la guerre". Plébéien dans son essence, le livre tombe dans l'ornière du pacifisme le plus insipide. [...] C'est le cri de désespoir d'un petit-bourgeois qui, après avoir vu le capitalisme dans sa vérité ne s'est pas résolu à dépasser la mesquinerie de sa classe.» Mais il paraît que Lénine gardait le livre sur sa table de chevet.

Cette année-là, au Congrès des écrivains soviétiques de 1934, l'écrivain russe Gorki parla avec mépris du «nihilisme du désespoir de Céline», et, avec beaucoup de prescience, considéra qu'il était «mûr pour accepter le fascisme».

Cette année-là encore, parut la traduit en anglais de John H.P. Marks sous le titre "Journey to the end of the night".

Cette année-là enfin, Henry Miller, premier écrivain états-unien à avoir lu Céline fit paraître "Tropic of Cancer" où on peut constater qu'il a été influencé par celui qu'il considérait comme un «frère».

En 1935, le livre fut publié par "J. Ferencsi et Fils" avec des bois originaux de Clément Serveau.

Cette année-là, dans son essai, "De l'évasion", le philosophe Emmanuel Levinas écrivit : «C'est le grand intérêt de "Voyage au bout de la nuit" de Céline que d'avoir, grâce à un art merveilleux du langage, dévêtu l'univers, dans un cynisme triste et désespéré.»

En novembre, dans "Commune", Louis Aragon jugea : «Bardamu, grand parce que Céline est grand, ne domine pas le monde qu'il traverse. Le "Voyage au bout de la nuit" est une apocalypse où il y aurait place pour d'autres archanges annonciateurs.» Et il allait presser Céline, mais en vain, de rejoindre le Parti communiste.

Le 15 janvier 1936, dans "Marianne", Jacques de Lacretelle porta ce jugement : «Ce réalisme, qu'il ne faut pas confondre avec celui d'un Mirbeau ni même d'un Zola, car il accueille le rêve et l'hallucination ainsi que la réalité, a besoin de son langage et il le crée. Langage tout à la fois plastique et phonétique, où l'on peut reconnaître un rythme. C'est l'expérience d'une vie entière qui est reconstituée en vrac, mais avec ses pulsions propres et ses tics.»

En 1937, dans "Bagatelles pour un massacre", Céline affirma, par goût du paradoxe et de la provocation, avoir, avec "Voyage au bout de la nuit", écrit «le seul roman de communisme d'âme» ou de «communisme intime» qui ait jamais été écrit.

Dans "Écrit en 1937" (repris dans "Bâtons, chiffres et lettres"), Raymond Queneau indiqua que, pour lui, "Voyage au bout de la nuit" fut «le premier livre d'importance où pour la première fois l'usage du français parlé ne fut pas limité au dialogue, mais aussi au narré, où le style oral marche à fond de train (et avec un peu de gencourtise) de la première à la dernière page. [...] Ici, enfin, on a le français parlé moderne ; tel qu'il est, tel qu'il existe. Ce n'est pas seulement une question de vocabulaire, mais aussi de syntaxe.» En 1947, dans "Les lettres françaises", il allait ajouter : «Le "Voyage au bout de la nuit", ça a tout de même été un bouquin sensationnel».

En 1942, le peintre Gen Paul, ami de Céline, illustra le livre ; il fit également le portrait de Bardamu.

Le 29 mai 1943, Céline, désargenté et conscient que l'Allemagne allait perdre la guerre, sortit le manuscrit de la première version de "Voyage au bout de la nuit" de l'un de ses tiroirs, l'aurait transporté dans une brouette (c'était un texte de 1040 pages pesant 4 kilos !), et le vendit au célèbre marchand de tableaux de la rue La Boétie Étienne Bignou pour, allait-il dire, «10 000 francs [environ 1.500 euros] et un petit Renoir».

Cette année-là, Robert Brasillach porta ce jugement : «Le Voyage est un acte d'accusation total. (Contre le Juif, contre la société, contre l'Armée, contre Moscou, contre la République bourgeoise...)».

En 1944-45, dans le journal qu'il tint en prison, Céline affirma : «Je suis victime de la haine presque irréductible de tous les littérateurs français jaloux à crever de mon succès subit, de mon entrée fracassante avec le "Voyage au bout de la nuit", qui a bouleversé tout le style du roman français. Je suis parvenu du jour au lendemain à une situation littéraire de tout premier plan sans égale, je crois, dans la littérature française, situation qui demande aux académiciens de grand talent cinquante années d'efforts acharnés, de reptations, de compromis infâmes...»

En 1949, le livre fut republié par C. Frémanger, sous la bannière des éditions Froissart domiciliées pour la circonstance à Bruxelles, avec cette préface :

«Ah ! on remet le "Voyage" en route.

Ça me fait un effet.

Il s'est passé beaucoup de choses depuis quatorze ans...

Si j'étais pas tellement constraint, obligé pour gagner ma vie, je vous le dis tout de suite, je supprimerais tout. Je laisserais pas passer plus une ligne.

Tout est mal pris. J'ai trop fait naître de malfaïsances.

Regardez un peu le nombre des morts, des haines autour... ces perfidies... le genre de cloaque que ça donne... ces monstres...

Ah, il faut être aveugle et sourd !

Vous me direz : mais c'est pas le "Voyage" ! Vos crimes là que vous en crevez, c'est rien à faire ! c'est votre malédiction vous-même ! votre "Bagatelles" ! vos ignominies pataquès ! votre scélératesse imageuse, bouffonneuse ! La justice vous arquinque ? Zigoto !

Ah mille grâces ! mille grâces ! Je m'enfure ! furerie ! pantèle ! Bomine ! Tartufes ! Salsifis ! Vous m'errerez pas ! C'est pour le "Voyage" qu'on me cherche ! Sous la hache, je l'hurle ! c'est le compte entre moi et "Eux" ! au tout profond... pas racontable... On est en pétard de Mystique ! Quelle histoire ! Si j'étais pas tellement constraint, obligé pour gagner ma vie, je vous le dis tout de suite, je supprimerais tout. J'ai fait un hommage aux chacals !... Je veux !... Aimable !... Le don d'avance... "Denier à Dieu" !... Je me suis débarrassé de la Chance... dès 36... aux bourrelles ! Procures ! Roblots !... Un, deux, trois livres admirables à m'égorger ! Et que je geigne ! J'ai fait le don ! J'ai été charitable, voilà !

Le monde des intentions m'amuse... m'amusait... il ne m'amuse plus.

Si j'étais pas tellement astreint, constraint, je supprimerais tout... surtout le "Voyage"... Le seul livre vraiment méchant de tous mes livres c'est le "Voyage"... Je me comprends... Le fonds sensible...

Tout va reprendre ! Ce Sarabbath ! Vous entendrez siffler d'en haut, de loin, de lieux sans noms : des mots, des ordres...

Vous verrez un peu ces manèges !... Vous me direz...

Ah, n'allez pas croire que je joue ! Je ne joue plus... je suis même plus aimable.

Si j'étais là tout astreint, comme debout, le dos contre quelque chose... je supprimerais tout.»

Cette préface a depuis été reproduite, sans indication de date ni d'origine, dans toutes les éditions de "Voyage au bout de la nuit".

Le 20 janvier 1950, André Breton répondit à une enquête du journal anarchiste "Le libertaire" portant sur le procès de Céline : «Mon admiration ne va qu'à des hommes dont les dons (d'artiste, entre autres) sont en rapport avec le caractère. C'est vous dire que je n'admire pas plus M. Céline que M. Claudel. Avec Céline, l'éccœurement pour moi est venu vite : il ne m'a pas été nécessaire de dépasser le premier tiers du "Voyage au bout de la nuit" où j'achoppai contre je ne sais plus quelle flatteuse présentation d'un sous-officier d'infanterie coloniale. Il me parut y avoir là l'ébauche d'une ligne sordide.»

Répondant à la même enquête, le critique littéraire Gaëtan Picon définit le livre comme «l'un des cris les plus farouches, les plus insoutenables que l'homme ait jamais poussé».

Cette année-là, dans "L'ère du soupçon", Nathalie Sarraute stipula : «Les œuvres les plus importantes de notre temps (depuis "À la recherche du temps perdu" et "Paludes" jusqu'au "Miracle de la rose", en passant par "Les cahiers de Malte Laurids Brigge", le "Voyage au bout de la nuit" et "La nausée"), sont celles où leurs auteurs ont montré d'emblée tant de maîtrise et une si grande puissance d'attaque.» Dans une interview donnée à "Libération" le 20 septembre 1969, elle ajouta : «Quand on a lu pour la première fois "Voyage au bout de la nuit", c'était comme une délivrance : tout à coup, la langue parlée faisait irruption dans la littérature. Pour quelques-uns d'entre nous, Céline était un sauveur.»

En 1952, l'éditeur Gaston Gallimard réengagea Céline, et publia "Voyage au bout de la nuit" dans la "Collection blanche" avec la préface citée plus haut.

En 1956, le texte parut pour la première fois en édition de poche (Le Livre de poche n° 147-148) avec la préface citée plus haut.

Le 18 octobre, dans "Les nouvelles littéraires", Roger Nimier proclama son admiration pour Céline : «Toute littérature brutale semble fade au prix de ses récits forcenés. Si l'on a lu le "Voyage au bout de la nuit", Hemingway est vite reconnu pour farineux, Sartre pour attentif. La "Série noire" est la bibliothèque rose d'un style dont Céline a donné le modèle aux deux continents. La sensibilité moderne, sa veulerie, sa bonne volonté, ses terreurs, ses coups de sang trouvent chez cet auteur leur meilleure illustration, tant il est vrai qu'un solitaire en sait plus qu'un siècle entier.»

En 1957, Céline, qui subissait les conséquences de ses pamphlets et de sa conduite pendant la guerre, et qui continuait de ne pas voir la réalité, prétendit, dans "D'un château l'autre" : «C'est le "Voyage" qui m'a fait tout le tort ... mes pires haineux acharnés sont venus du "Voyage"... depuis le "Voyage" mon compte est bon !» ; il se vanta d'être «l'auteur du premier roman communiste qu'a jamais été écrit» ; il estima : «Je remplaçais Barbusse ! d'autor !».

La même année, dans "Sur quelques notions périmées", Alain Robbe-Grillet statua : «Aucune des grandes œuvres contemporaines ne correspond sur ce point aux normes de la critique. [...] le "Voyage au bout de la nuit" décrit-il un personnage?»

En 1958, Robert Poulet publia "Entretiens familiers avec L.F. Céline suivis d'un chapitre inédit de "Casse-pipe"". Céline y jugea le style de "Voyage au bout de la nuit" : «D'instinct, je cherchais un autre langage qui aurait été chargé d'émotion immédiate, transmissible mot par mot, comme dans le langage parlé. Ainsi se constitua le style Bardamu. Maintenant, ce style, je le trouve encore trop vieillot et trop timide. Il y a là encore pas mal de "phrases filées". Je ne peux plus avaler ça. C'est écoeurant. [...] C'est encore "Paul Bourget" [écrivain et essayiste français (1852-1935), membre de l'Académie française, qui donna des romans d'analyse psychologique et des romans à thèse] plus qu'à moitié.» Cela allait être repris, en 1971, par Robert Poulet dans "Mon ami Bardamu".

Dans une lettre du 9 juin 1959 adressée à Henri Mondor, Céline indiqua ce qu'il voulait qu'on retienne de ses romans : «La tradition veut qu'au début était le verbe : je dis non ! au début était l'émotion ! L'amibe qu'on effleure ne parle pas, elle se rétracte, elle est émue... [...] La toute petite nouveauté du "Voyage" est peut-être cette façon de retrouver l'émotion du langage parlé à travers l'écrit.»

En 1960, dans "La force des choses", Simone de Beauvoir raconta : «Le livre français qui compta le plus pour nous [elle et Sartre] cette année, ce fut "Voyage au bout de la nuit" de Céline. Nous en savions par cœur des tas de passages. Son anarchisme nous semblait proche du nôtre. Il s'attaquait à la guerre, au colonialisme, à la médiocrité, aux lieux communs, à la société, dans un style, sur un ton, qui nous enchantaien. Céline avait forgé un instrument nouveau : une écriture aussi vivante que la parole. Quelle détente, après les phrases marmoréennes de Gide, d'Alain, de Valéry ! Sartre en prit de la graine.»

En 1962, sortit la première édition du roman dans la "Bibliothèque de la Pléiade".

En 1963, dans le numéro des "Cahiers de l'Herne" consacré à Céline, Jack Kerouac révéla : «Quand je lisais "Voyage au bout de la nuit", j'avais l'impression d'assister au plus grand film français qu'on ait jamais tourné. [...] Il me semblait que Céline était vraiment l'écrivain français le plus compatissant de son époque. [...] Il m'a toujours semblé que le Robinson du "Voyage" était continuellement poursuivi par un Javert fantomatique, et que ce Javert était Céline en personne.»

En 1973, dans un entretien accordé par André Malraux à Frédéric Grover et consacré intégralement à Céline, il fit un sort particulier à "Voyage au bout de la nuit", considérant que ce premier roman était le seul dans lequel l'écrivain «avait à dire des choses importantes» ; se montra singulièrement sensible à l'épisode africain : «Son expérience coloniale n'était pas rien non plus» ; surtout souligna «l'absence de toute collectivité».

Cette année-là, Y. de La Quérière publia "*Céline et les mots. Étude stylistique des effets des mots dans "Voyage au bout de la nuit"*".

En 1975, dans "Je le jure", Frédéric Dard exprima son admiration du roman et de son auteur : «C'est toute la misère de la vie, toute l'angoisse, toute la mort. C'est plein d'amour, c'est plein de pitié, c'est plein de colère, c'est plein d'éclairs, de mains tendues, de poings brandis, de mains tendues qui se transforment en poings. Et puis de désespoir. Parce que le désespoir, c'est la vie. Lui l'a su.»

En 1976, dans "Interrogatoire", entretien avec Patrick Modiano, Emmanuel Berl porta ce jugement sur Céline : « Je crois que, de tous les écrivains de ma génération, c'est celui qui a le plus de chances de rester. C'est un très grand tempérament romanesque, à l'égal des Anglo-Saxons, qui ont un plus grand tempérament romanesque que les Français. Il y a tout de même eu quelque chose dans la langue française qui s'est passé avec Céline. De qui peut-on dire cela? D'un autre côté, il y a les faiblesses évidemment. Il veut à la fois être le gosse costaud et le pauvre petit. Il veut qu'on craigne ses biceps et qu'on le plaigne. C'est très difficile de faire les deux choses simultanément. Il résulte une contradiction. Mais le talent est extraordinaire. Il y a une joie et une peine de l'écriture. C'était un vrai écrivain. Il n'y en a pas tant que ça.»

La même année, J.P. Dauphin publia ""*Voyage au bout de la nuit de Céline, étude d'une illusion romanesque*"".

Le 13 septembre 1976, d'un article du romancier états-unien John Updike paru dans le "New Yorker" on peut retenir ces mots : «Un narrateur à la première personne est un survivant, ou bien il ne serait pas là à écrire. Ce petit fait technique change le sens de la mort que Céline évoque ostensiblement, et nuance de frivolité le genre de roman autobiographique dont il est le saint patron.»

En juin 1979, dans "Entretiens familiers avec L.F. Céline", Robert Poulet indiqua que, à sa parution, on avait vu dans "Voyage au bout de la nuit" «une gigantesque bouffonnerie en langage vert, une série de numéros de cirque, une nouvelle espèce de comique, assez pareil à celui de Charlot», que le roman eut d'abord cette renommée drolatique.

En 1981, P.A. Fortier publia : "*Le métro émotif de L.F. Céline. Étude du fonctionnement des structures thématiques dans "Voyage au bout de la nuit"*".

En 1983, le roman fut de nouveau traduit en anglais, toujours sous le titre "Journey to the end of the night" par l'États-Unien Ralph Manheim,

Dans le numéro du 16 juin 1984 de "La quinzaine littéraire", le romancier états-unien Philip Roth confia : «À vrai dire, en France, mon "Proust", c'est Céline ! Voilà un très grand écrivain. [...] Céline est un très grand libérateur. Je me sens appelé par sa voix.»

En 1988, Philippe Sollers donna une préface à l'adaptation de "Voyage au bout de la nuit" en bande dessinée par Jacques Tardi : «Peu de livres ont une aussi grande puissance de vision que "Voyage au bout de la nuit". Vision intense : celle de la révélation de la misère, de la guerre, de la maladie sans fin, de la mort. La phrase se concentre, repère tout, ne pardonne rien. [...] Le héros métaphysique de Céline est ce petit homme toujours en route, entre Chaplin et Kafka mais plus coriace qu'eux [...] perplexe, rusé, perdu, ahuri, agressé de partout, bien réveillé quand même,

vérifiant sans cesse l'absurdité, la bêtise, la méchanceté universelles dans un monde de cauchemar terrible et drôle. [...] L'œil traverse le récit comme une plume hallucinée, on voit le déplacement sans espoir mais plus fort, dans son rythme de mots et d'images, que tout désespoir. Il faut relire Céline en le voyant, Céline a dit la vérité du siècle : ce qui est là est là, irréfutable, débile, monstrueux, rarement dansant et vivable. Le Voyage recommence. Les éclairs dans la nuit aussi.

Cette année-là, D. Latin publia “”*Le Voyage au bout de la nuit*“ de Céline : roman de la subversion et subversion du roman”.

Cette année-là encore, P. Verdaguer publia “*L'univers de la cruauté, une lecture de Céline*”.

En 1990, dans une interview, Claude Lévi-Strauss confia : «Proust et Céline : voilà tout mon bonheur inépuisable de lecteur.»

Cette année-là, le roman fut de nouveau traduit en anglais, toujours sous le titre “*Journey to the end of the night*” par l'Anglais John Sturrock.

En 1994, ce fut avec “*Voyage au bout de la nuit*” que Céline fut inscrit, en France, au programme de l'agrégation de lettres.

Le 17 juin 2011 fut présenté, à Drouot, pendant une vente aux enchères marquant le cinquantième anniversaire de la mort de Céline, la première édition imprimée de “*Voyage au bout de la nuit*”.

Cette année-là, le manuscrit de la première version de “*Voyage au bout de la nuit*” que Céline avait vendu en 1943 à Étienne Bignou ; qui, ensuite, était passé entre différentes mains, jusqu'à ce qu'on perde sa trace, au point qu'on finit par croire qu'il avait été perdu ou volé, réapparut mystérieusement. Le célèbre libraire Pierre Bérès prétendit l'avoir retrouvé chez un collectionneur anglais, qui insista pour conserver l'anonymat. Cette réapparition fit beaucoup de bruit, et le manuscrit fut mis aux enchères à Drouot-Montaigne. Plusieurs personnalités assistèrent à la vente, comme Fabrice Luchini, venu voir à quoi ressemble la version manuscrite de ce grand texte ; extatique, il déclara : «C'est une émotion puissante». Les offres furent nombreuses et atteignirent des montants faramineux. Mais la Bibliothèque nationale de France fit jouer son droit de préemption, et l'obtint pour 1,8 million d'euros, frais compris. Le manuscrit est conservé dans la galerie Mazarine, sous la forme de deux gros volumes reliés pleine peau. Il n'a jamais été numérisé, et seuls quelques privilégiés ont pu y avoir accès.

En 2003, “*Voyage au bout de la nuit*” fut au programme du baccalauréat

En 2007, dans “*Céline, médecin et écrivain*”, Frédéric Vitoux exprima son admiration pour “*Voyage au bout de la nuit*” : «Cette évidence de la mort, ce tragique de l'existence humaine, cette compassion pour la misère, cette invention lexicale aussi, tout cet univers célinien m'a bouleversé.»

En 2008, l'incipit du roman, devenu célèbre, s'est retrouvé dans le titre du livre de l'éditeur et historien français Pascal Fouché : “*Céline : Ça a débuté comme ça*”.

En 2013, le film “*La grande bellezza*”, de Paolo Sorrentino, s'ouvrit sur la citation du texte liminaire.

En 2014, le manuscrit de la première version de “*Voyage au bout de la nuit*” fut, dans un luxueux coffret, édité par les “Éditions des Saints-Pères”, petite maison spécialisée dans la publication de manuscrits rares. Elle sortit mille exemplaires numérotés, et les mit en vente sur Internet. On peut ainsi se promener dans les coulisses de l'écriture de Céline et faire mille trouvailles.

En 2015-2016, le roman fut au concours d'entrée aux Écoles normales supérieures.

* * *

Les adaptations du roman :

Parce qu'elle vient de la rue, emprunte au parler populaire, et s'enchaîne de concurrencer la gouaille des camelots, la langue de Céline a quelque chose qui appelle le théâtre. Mais elle est passée par un tel filtre, une telle transmutation littéraire, un tel génie, qu'elle est très difficile à porter sur scène.

En 1986, Fabrice Luchini organisa, seul en scène, au "Théâtre Renaud-Barrault", à Paris, un spectacle de lecture de "*Voyage au bout de la nuit*" tout à fait stupéfiant : debout, portant un imperméable, ayant le texte sous le bras, il avait l'air d'un étudiant, d'un passant, qui, tout à coup, recrachait, revivait le texte de Céline, étant attaché au bonheur de l'invention de la langue et à l'humour désespéré et scintillant. Cet amoureux passionné de la langue, qui arpente les plus grands textes de la littérature, paraissait vraiment habité. Il remporta un franc succès. Après l'avoir entendu, Lucette Destouches lui a dit : «Céline ne l'aurait pas lu autrement.» Aussi reprit-il le spectacle en 1987, toujours à Paris, au "Studio des Champs-Élysées", en 1988 au "Théâtre Montparnasse", en 2000 au "Théâtre de la Gaîté-Montparnasse", en 2014 au "Théâtre Antoine", en 2015 au "Théâtre des Mathurins". En 2016, il publia : "*Comédie française - Ça a débuté comme ça*", un livre présenté comme un «autoportrait littéraire» par son auteur qui cita de nombreux écrivains dont Céline.

En 2011, au "Théâtre Les Gémeaux" de Sceaux, puis en 2012-2013, au "Théâtre de l'Œuvre", à Paris, Jean-François Balmer se lança dans l'entreprise délicate de donner une vie théâtrale au texte, jouant, dans une mise en scène et une scénographie de Françoise Petit, l'adaptation de Nicolas Massadou, qui préserva les quatre pôles principaux du livre. Ainsi, bien que fort réduit, le texte garde sa continuité et une impression de totalité. Françoise Petit a conçu un spectacle en quatre stations ; sur un plateau presque nu (il y avait un banc, un coffre et, surtout, une sorte de lande que prolongeaient des ciels filmiques insensiblement traversés de nuages), l'acteur solitaire s'exprima, assis, debout, marchant ; il était lent, massif ; étant le plus souvent en pardessus, il changeait légèrement de tenue d'un épisode à l'autre, portant même un casque colonial pendant le moment africain ; sa voix posée, tenue, éclatait parfois dans des accents de douleur ou de colère ; il ne s'adressait pas ouvertement à la salle, parlant pour lui-même, faisant un voyage intérieur. Il était Bardamu souffrant, ahuri, incrédule, blessé, horrifié ; tout en prenant le parti de l'incarnation, il était aussi un interprète philosophique, transformant en méditations brûlantes les points de vue égrenés par l'écrivain dans la sinuosité de ses phrases.

Dans les années 90, le chorégraphe néerlandais Hans Tuerlings présenta à Amsterdam son ballet "*De reis van Céline's Bardamu*" ("Le voyage du Bardamu de Céline"), son adaptation de "*Voyage au bout de la nuit*" en quatre volets, réalisée en quatre années.

En 2014 fut présenté "*Ça a débuté comme ça*", une pièce de théâtre, basée sur une adaptation du roman.

En 2017, le roman fut adapté par Rodolphe Dana et Katja Hunsinger, et interprété, à Lorient, par Rodolphe Dana, seul en scène pendant un peu moins de deux heures, sur un plateau presque vide, épuré à l'extrême, dans une création du collectif "Les possédés".

En 2019, au "Théâtre Le Lucernaire", à Paris, Franck Desmedt mit en scène et interpréta un choix pertinent d'extraits percutants et illustratifs. Au fil du spectacle, il donna chair, gestuelle et intonations aux personnages les plus variés : la colère désespérée de Bardamu bien sûr, mais aussi l'aimante Molly, des officiers bornés de la Coloniale, le petit maire si lâche de Noirceur qui s'apprête à accueillir les soldats allemands... Cette finesse d'interprétation lui permit de relever le défi majeur de la fulgurance, de l'expressivité et de la violence sans pareille de l'écriture de Céline, et d'éviter les écueils d'une prestation toute en indignation ostentatoire, en déclamation hallucinée, ou en accablement trop appuyé.

En 2003, le comédien Denis Podalydés enregistra la lecture de l'intégralité du texte, ce qui dura près de dix-sept heures et produisit le plus long livre sonore de l'Histoire. Il sut donner vie à Bardamu et, surtout, restituer toute l'intensité du style de Céline.

En ce qui concerne le cinéma, depuis sa parution, "Voyage au bout de la nuit" ne cessa d'exciter l'imaginaire des producteurs, scénaristes et teurs en scène. Mais, si Céline faisait concurrence au langage filmé, s'essaya à l'art du scénario, aimait les plateaux de cinéma, et fit même de la figuration, on ne compte pas les projets avortés d'adaptation.

La liste est longue des réalisateurs qui ont manifesté le désir d'adapter "Voyage au bout de la nuit".

Dès 1933, une option fut donnée à Abel Gance, et subsistent les esquisses d'un scénario de Francis Norman, qui allait être le seul projet à connaître un début de concrétisation. Mais la suractivité de Gance, sa conscience de l'énormité de la tâche au moment de la compliquée transition vers le cinéma parlant (compte tenu la lourdeur des caméras en raison du nouveau dispositif sonore, elle aurait obligé à ne tourner qu'en plans fixes) furent responsables de l'arrêt de la création.

De son côté, Céline contacta un réalisateur allemand, Carl Junghans. Puis, étant aux États-Unis en 1934, il alla en Californie et entra en relation avec des studios d'Hollywood pour y vendre les droits cinématographiques de son roman. En vain ; rien n'aboutit.

À son retour, il rencontra sur le paquebot "Le Champlain", Julien Duvivier qui revenait du Québec où il avait tourné l'adaptation de "Maria Chapdelaine", et ils parlèrent d'un projet qui ne fut pas mené à bien.

Pierre Chenal fit la même tentative, le nom de Jean Gabin ayant même été avancé pour tenir le rôle de Bardamu, mais cela aboutit au même renoncement.

Étrangement, sous le régime de Vichy, aucun projet ne fut mis en œuvre.

En 1960, un nouvel espoir se dessina. Un scénario fut écrit pour Claude Autant-Lara. Mais Céline se plaignit de la lenteur de son travail, avant de l'accuser d'être communiste, et de mettre fin à leur partenariat, écrivant qu'il «se dégonfle pour des motifs pas très concluants» à Roger Nimier, qui, chez Gallimard, était en quête d'un producteur.

Il proposa Louis Malle, qui ne donna pas suite. On parla aussi de Claude Berri, de René Clément, d'André Téchiné, d'Alain Corneau, de Roger Vadim...

En 1964, le scénariste Michel Audiard, qui avait connu Céline et qui était un de ses fervents disciples, reprit le flambeau, envisageant un film de quatre heures dont il aurait écrit le scénario pour Fellini ; Bardamu aurait été joué par Belmondo, qui amena Jean-Luc Godard dans le projet, mais déclara forfait, indiquant : «C'est le seul film que je regrette de ne pas avoir fait. C'est mon livre de chevet.»

L'adaptation intéressa même des réalisateurs étrangers : Milos Forman, Emir Kusturica et, surtout, Sergio Leone, un grand «fan» de Céline, un grand admirateur de l'œuvre, qui, en 1968, révéla avoir voulu adapter le roman, Lucette Almansor déclarant alors qu'il était le seul à pouvoir le faire ; mais, finalement, il renonça, indiquant : "J'aimais tellement ce livre et cet auteur que je n'osais pas y toucher" ; or il aurait été obligé d'apporter des modifications au texte, ce à quoi il se refusait catégoriquement : «Je me suis demandé si j'avais le droit de le faire, et la réponse était non.» Toutefois, il se serait inspiré du livre pour "Il était une fois en Amérique".

Les dernières tentatives furent celles de François Dupeyron, cinéaste intéressé par la Première Guerre mondiale (dans "La chambre des officiers"), qui, en 2004, travailla à un scénario avant d'abandonner en 2005, et celle d'Yann Moix, qui voulait transposer le roman de nos jours, sur fond de 11-Septembre (!), avec Mathieu Kassovitz et Louis Garrel. Depuis, plus rien.

Pourquoi une telle liste d'échecs? Plus qu'aux controverses autour de l'antisémitisme de l'auteur, qu'au coût élevé de la production d'un film en costumes, la faute en revient probablement à l'écriture éclatée de Céline qui est beaucoup trop littéraire, trop peu «scénaristique», pour donner lieu à une adaptation qui ne soit pas décevante.

Plus les années passent, plus il devient difficile de se mesurer à cette œuvre intimidante.

Toutefois, le roman a été adapté en bandes dessinées :

Après qu'Éliane Bonabel, à laquelle, alors qu'elle était âgée de douze ans, Céline avait demandé, en 1932, d'illustrer "Voyage au bout de la nuit", ait produit vingt-et-un dessins, l'ensemble du roman a été mis en images en 1981, par Raymond Moretti, et, en 1988, par Jacques Tardi.

* * *

Aujourd’hui, près de quatre-vingt-dix ans après sa parution, ”*Voyage au bout de la nuit*”, livre qui est un de ceux qui s’imposent d’emblée ; qui est essentiel à notre compréhension de l’évolution du genre du roman ; qui a beaucoup perdu de sa force scandaleuse mais n’a rien perdu de sa puissance saisissante ; qui, chef-d’œuvre de lucidité exhalé comme un cri, a vieilli comme tous les chefs-d’œuvre ; qui reste, et de loin, le plus célèbre, le plus lu, et le plus commenté de tous les livres de Céline ; qui se vend à raison de plus de cinquante mille exemplaires par an ; qui est traduit en trente-sept langues, est

par son sujet (l’intensité de sa mise en accusation de la société, de l’être humain et de la vie) et par son style et ses innovations langagières, dans la littérature française comme dans la littérature mondiale, le grand roman du XXe siècle dont Bardamu est une des figures mythiques.

C’est un livre qui, quand on l’a lu, change votre vie.

S’étant imposé comme un classique, il a largement influencé la littérature française contemporaine car l’on compte des centaines d’écrivains qui ont cherché, en vain, à retrouver le mélange de pudeur, de grâce, de cruauté, d’humour et d’énergie qui rythme la prodigieuse musique de Céline.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l’ensemble du site en cliquant sur :

www.comptoirlitteraire.com.